LA REVUE

LITTÉRATURE, HISTOIRE, ARTS ET SCIENCES

DES DEUX MONDES

15 SEPTEMBRE 1949

LE NUMÉRO — 192 PAGES — 130 francs

15, rue de l'Université - PARIS

LA REVUE
LITTÉRATURE, HISTOIRE, ARTS ET SCIENCES
DES DEUX MONDES
Paraît le 1er et le 15 de chaque mois

PRIX DE L'ABONNEMENT :

France métropolitaine et Union française, six mois... **1.500** fr.
— — — un an (24 numéros)... **3.000** fr.
Étranger, six mois (12 numéros)............ **2.300** fr. français.
Étranger, un an (24 numéros)............... **4.500** fr. français.

On s'abonne aux bureaux de **La Revue**, chez les libraires, ainsi que par correspondance adressée 15, rue de l'Université, Paris (7e).

Dans ce dernier cas, prière d'envoyer le montant de l'abonnement par mandat, par chèque postal **Paris 5888-40**, ou par chèque bancaire au nom de **La Revue**.

Pour tout changement d'adresse, prière d'envoyer la somme de 20 francs en timbres-poste, ainsi qu'une ancienne étiquette. Pour toute demande de renseignements, prière de joindre un timbre pour la réponse.

Conformément aux usages actuels, seuls les textes dactylographiés, avec interlignes, seront examinés. Les manuscrits non insérés ne sont pas rendus.

LES LIVRES

LES CHEVAUX DU SOLEIL, poème par J.-L. Le Marois ; un vol. in-f° composé à la main à l'Imprimerie Nationale, tiré à cent exemplaires sur la presse à bras de Georges Leblanc.

Le poème, **les Chevaux du Soleil**, a paru à *La Revue* et tous ses lecteurs ont pu goûter la sonorité et l'éclat de ces vers ; l'auteur, tout en restant classique et traditionnel dans la forme, a su faire passer dans son poème une inspiration qui est bien de notre temps et d'une saisissante originalité. Le poème est présenté dans une magnifique édition. La composition a été exécutée avec un caractère Garamond d'un noble style ; le papier choisi est un vélin blanc d'Arches. Deux illustrations, un bandeau et un culispice, ont été gravées par Claude Hertenberger, prix de Rome. Ajoutons que le maître d'œuvre a été Maurice Darantière. Bref, un livre vraiment digne du poème.

LA VICTOIRE DE PROVENCE

I

LE DÉBARQUEMENT (1)

Le 10 août 1944, la *Naval Western Task Force* est prête et l'appareillage commence. Articulés en six groupements, ses 2.000 bâtiments des types les plus divers ont achevé d'absorber dans leurs flancs hommes, véhicules, armements et munitions. Les divisions du *convoi d'assaut* sont à bord de bateaux spéciaux L. S. T., L. S. I., (2), etc., conçus pour transporter des unités constituées avec leur matériel au complet et pour permettre leur débarquement de vive force. En revanche notre *convoi preloaded* est du type commercial. Personnel et matériel sont transportés séparément, celui-là sur paquebots, celui-ci sur cargos. Ce divorce ralentira le regroupement des unités à l'arrivée, mais il est imposé par la composition même de cette flotte immense qui doit nécessairement réserver ses bâtiments spéciaux pour l'attaque initiale du littoral.

C'est à Tarente que les forces françaises venant d'Italie ont été concentrées autour du paquebot polonais, le *S. S. Batory*, sur lequel est hissée ma « Marque » (3). Sur les ponts et dans les cales, l'impatience grandit. Trois jours passent dans l'attente, le temps que les forces américaines embarquées à Naples prennent

(1) Le général de Lattre, qui prépare une *Histoire de la Ire Armée française « Rhin et Danube »*, a bien voulu donner à *La Revue* cette relation de la Victoire de Provence, dont nos lecteurs apprécieront tout l'intérêt.

(2) *Landing ships tank, Landing ships infantry.* Les L. S. I. peuvent recevoir chacun 400 hommes, leurs véhicules et leur armement.

(3) Dans la marine de guerre, on désigne sous le nom de « Marque » le pavillon distinctif signalant la présence d'une haute autorité à bord. C'est l'amiral Jaujard, commandant alors la 4e Division de croiseurs qui était venu me remettre cette Marque de commandant de l'armée embarquée, au moment où je montais à bord du *S. S. Batory*. Ses bâtiments (croiseurs *Georges-Leygues* et *Montcalm*) étaient à l'ancre à Tarente et se préparaient à partir pour appuyer notre débarquement.

les devants, cinglent à travers les Bouches de Bonifacio et atteignent les parages occidentaux de la Corse où doivent converger, par dix routes différentes soigneusement balisées, draguées et protégées, convois et escadre venant d'Italie, de Sicile, de Malte et d'Afrique du Nord.

Une telle Armada, — la plus importante qu'ait jamais portée la Méditerranée — ne peut passer inaperçue de l'aviation de reconnaissance ennemie, bien que les Alliés aient la maîtrise absolue de l'air. Dans l'impossibilité de masquer ses préparatifs et son approche, le Commandement Allié a multiplié les ruses pour tromper les Allemands sur sa destination. Mille symptômes, opportunément révélés, ont visé à leur faire croire que la menace pesait sur Gênes et que le but de l'opération était de prendre à revers Kesselring accroché dans les Apennins au nord de Florence.

C'est pourquoi l'amiral Hewitt, commandant de la *Naval Western Task Force*, une fois parvenu à sa zone de concentration, met le cap plein nord. Décidément, c'est bien Gênes qui est visée. L'alerte générale est donnée sur la Riviera italienne.

Pourtant dans la soirée du 14, alors que la flotte n'est plus qu'à quelques heures de son objectif présumé, une brume légère masque aux reconnaissances aériennes son brusque changement de direction. Virant d'un seul coup de 120 degrés et forçant les feux, elle se hâte pour être à l'aube du 15 août au point assigné, devant les plages de la Riviera française.

Déjà Londres et Alger répètent les sybillins messages personnels : *Nancy a le torticolis... Le chasseur est affamé... Gaby va se coucher dans l'herbe...* Les chefs de la clandestinité dans notre Midi, étreints d'une émotion indicible, apprennent ainsi que le débarquement de Provence est pour le lendemain.



Dans la nuit opaque, *commandos* français et *rangers* américains, embarqués en Corse, s'approchent des côtes. Sur les L. S. I. *Prince-Albert*, *Princess-Beatrix* et *Prince-David*, la radio du bord a diffusé l'ordre du jour suivant : « Le contre-amiral Davidson, les officiers et les équipages de la flotte alliée saluent le lieutenant-colonel Bouvet et sa troupe qui vont avoir l'honneur de mettre les premiers le pied sur le sol de leur patrie pour la libérer. Que Dieu les garde et les protège. »

Vers 22 heures, à dix *miles* du cap Nègre, les commandos quittent leurs L. C. I. pour être répartis sur des L. C. A. (1), dont chacun prend en remorque neuf *rubber boats*, bateaux pneumatiques faits pour dix hommes et dans lesquels, à la pagaie pour éviter le moindre bruit, seront parcourus les derniers mille mètres.

A minuit cinq, le commandant Rigault, — un officier de réserve, ancien combattant de 14-18, fait prisonnier en 40, évadé par l'Espagne, et qui n'a excipé de tous ces titres que pour revendiquer le privilège d'être le tout premier au *rendez-vous avec la France*, — accoste sur la plage du Rayol et met en place le feu vert qu'attendent au large les 20 hommes d'avant-garde et, derrière eux, leurs 800 camarades. Toutefois trompés par l'obscurité, ceux-ci vont aborder un kilomètre plus à l'est, dans la petite anse du Canadel.

Vers la même heure, le capitaine Ducournau avec 40 hommes arrive à escalader les 100 mètres d'a-pic du Cap Nègre et, dans un coup de surprise total, à enlever la batterie qui le surplombe. Une autre fraction, moins heureuse, prend pied à deux kilomètres à gauche et tombe en plein dispositif ennemi. Elle réussira pourtant à filtrer et à rejoindre son unité dans la soirée suivante.

A l'autre extrémité de la zone de débarquement, un détachement de soixante-sept officiers et marins du Groupe naval d'assaut a pour mission d'opérer des destructions sur les deux routes qui relient Cannes et Saint-Raphaël. Sans encombre, il atteint la pointe de l'Esquillon, au sud de Théoule, vers 2 heures du matin. Mais une heure plus tard, il tombe sur un champ de mines posé depuis la veille et de ce fait ignoré de nous. En un instant, vingt-six hommes dont le chef du détachement, le capitaine de corvette Marche, sautent sur les pièges. Les survivants, la rage au cœur, sont accueillis par les Allemands alertés. Mais leur captivité sera courte.

Malgré cet incident dramatique, l'ennemi ne devine pas ce qui l'attend. Afin d'accroître sa confusion, *Ferdinand* entre en jeu. *Ferdinand*, c'est le nom inattendu donné à deux opérations de diversion, l'une navale entre Nice et Cannes, l'autre aéronavale au large de la Ciotat où sont parachutés... des mannequins.

Toutes ces feintes réussissent à merveille. Gênes reste sur

---

(1) L. C. I. : *Landing Craft Infantery*, bateaux de transport de troupes d'une contenance de 200 hommes. — L. C. A. : *Landing Craft Assault*, embarcations d'assaut d'une contenance de 35 hommes.

le qui-vive et le général Neuling, commandant le 62e corps d'armée allemand, responsable du secteur Menton-Marseille, se hâte d'orienter ses réserves d'est en ouest. Mais il omet d'alerter les unités sur qui va fondre l'attaque.

Lui-même se croit tranquille dans son P. C. de Draguignan. Plus pour longtemps... Car, un immense vrombissement couvre la ville. La division aéroportée anglo-américaine du général Frederick arrive de Rome par le corridor aérien large de 8 kilomètres que jalonnent en mer des bateaux baliseurs.

A partir de 4 heures et demie, 535 avions de transport et 410 planeurs, escortés par un essaim de chasseurs, jettent du ciel, tout autour du Muy, à La Motte, Sainte-Rosseline, Roquebrune, 9.700 fantassins, artilleurs et sapeurs de l'air, avec leurs 213 canons ou mortiers et leurs 220 *jeeps*. 150 planeurs se brisent en prenant contact avec le sol au relief tourmenté. Mais le personnel s'en tire sans grand dommage et se met aussitôt en mesure de bloquer la vallée de l'Argens.

Une trentaine d'avions transporteurs manquent à l'appel. Par erreur, ils ont parachuté leurs occupants dans la presqu'île de Pampelonne, à quelques kilomètres au sud de Saint-Tropez. Ce commando improvisé, composé de fantassins et d'artilleurs, s'assigne aussitôt une mission. Il capture une batterie anti-aérienne et deux batteries côtières, fait 240 prisonniers et, avec l'aide des F. F. I. locaux, part à l'assaut de Saint-Tropez. Autant de travail que la 3e D. I. U. S. n'aura plus à faire...

Car le moment est venu pour l'ensemble du VIe corps américain du général Truscott d'engager la bataille décisive. A bord de l'*U. S. S. Catoctin*, couvert de mille antennes comme d'une toile d'araignée, l'amiral Hewitt commande en chef l'expédition. Il est entouré du général Patch, chef de la VIIe armée, qui n'attend que le succès des débarquements initiaux pour prendre le commandement des forces terrestres et du général Saville dont l'aviation est en pleine action.

Depuis l'aube, en effet, mille avions pulvérisent les défenses des plages, sur lesquelles ils déversent 800 tonnes de bombes. Leurs vagues successives sont réglées comme un ballet infernal dont les rares intervalles sont remplis par le feu des 400 canons lourds de la flotte qui tirent près de 16.000 obus.

A 7 h. 30, l'aviation s'éclipse et laisse la parole à la flotte seule qui, durant vingt minutes, effectue des concentrations sur les

objectifs visibles. A 7 h. 50, elle reporte ses tirs sur les flancs des plages de débarquement. Et les 30.000 tubes des bateaux-fusées interviennent à leur tour.

Alors, précédés de dragueurs et de *droneboats* (1), les *landings crafts* et les chars amphibies du général Truscott abordent la côte française à Cavalaire, à Pampelonne, à La Nartelle, à La Garonnette, au Dramont, à Anthéor. O'Daniel et la 3e Division à gauche, Eagles et la 45e au centre, Dahlquist et la 36e à droite se mesurent avec les 242e et 148e divisions allemandes renforcées de trois bataillons d'Ost Légion.

D'autres diront les péripéties héroïques de ce corps à corps dont le récit détaillé sortirait du cadre de ce livre consacré à la 1re Armée française.

L'élan américain est irrésistible. Dès les premières heures, la progression est partout satisfaisante. Seule, la plage de Saint-Raphaël reste inabordable. Bien que martelée par l'artillerie navale et abrutie par 350 tonnes de bombes aériennes, la défense allemande y réagit avec une telle violence qu'aucun bâtiment ne peut amener au rivage le 142e régiment qui devait prendre pied. Dans l'après-midi, le commandement doit se résoudre à le mettre à terre sur la petite plage du Drammont, conquise et utilisée par la 36e D. I. U. S. et qui devait rester, — un monument en témoigne aujourd'hui, — le lieu symbolique des débarquements d'août 1944. Quant à notre C. C. 1 (2) qui devait suivre le 142e à Saint-Raphaël, il faut aussi le *varianter* et lui faire réaliser un débarquement de fortune à La Nartelle, au nord de Sainte-Maxime.

Mais, à part cet échec, les résultats dépassent les plans. A la nuit, Truscott tient solidement un triangle qui a pour base la côte du cap Nègre à l'ouest jusqu'à Saint-Aygulf à l'est et dont les deux côtés remontent aux lisières sud du Muy où la liaison est établie avec les parachutistes du général Frederick. D'autre part, sa 36e division occupe une seconde tête de pont, séparée de la première par la résistance de Saint-Raphaël mais qui borde cette ville et s'enfonce de plusieurs kilomètres dans le massif de l'Estérel, au nord de Boulouris et d'Anthéor.

(1) Littéralement *bateaux frelons*. Ce sont de petits bâtiments spéciaux chargés d'explosifs et radio-guidés qui doivent prolonger jusqu'au rivage le chenal tracé à travers les défenses sous-marines de l'ennemi par les dragueurs.

(2) Chaque division blindée est articulée en trois *combat-command* ou C. C., groupements tactiques forts d'environ 5.000 hommes et 1.200 véhicules. Le C. C. 1 de notre D. B., désigné pour renforcer le corps d'assaut américain, était commandé par le général Sudre.

Faut-il dire avec quelle passion les Français, toujours en mer durant cette radieuse journée d'Assomption, recevaient les nouvelles des succès remportés par leurs alliés du VIe corps ? Sur tous les bateaux, la joie est la même. Les F. F. L. que conduit Brosset, monté sur le *Sobieski*, touchent au but dont ils rêvent depuis 1940. Autour des survivants de Norvège et des fusiliers-marins de Londres, tous ceux qui, venant des cinq parties du monde les ont rejoints, — noirs d'A. E. F. et d'A. O. F., Somaliens, Calédoniens, Tahïtiens, Antillais, Indochinois, Pondichériens, Syriens et Libanais, Algériens, Marocains, Tunisiens, Légionnaires, anciens de Massaouah, de Bir-Hakeim, d'El Alamein et du Zaghouan, soldats des Kœnig, Legentilhomme, Cazaux, Larminat qui viennent encore d'ajouter à toutes leurs gloires des gloires neuves sur le Garigliano, sur le Liri, près du lac Bolsena, — tous regardent avec la même avidité l'horizon afin d'apercevoir cette France pour l'amour de laquelle ils ont porté sous tant de cieux la Croix de Lorraine.

L'émotion n'est pas moindre sur le *Circassia* et sur les autres bâtiments qui amènent Monsabert et sa 3e division d'infanterie algérienne. La 3e D. I. A., la division de Constantine, c'est la *Tertia Legio Augusta*, l'héritière des plus glorieuses traditions de l'armée d'Afrique. En 1942, elle a été la première à être engagée en Tunisie et son chef, le général Welvert, est tombé en tête de ses tirailleurs à Pichon. Depuis lors, le général de Monsabert l'a lancée à l'assaut des pitons des Abruzzes, du Mona Casale et du Belvédère. Il y a trois mois à peine, elle a contribué à enfoncer la ligne Gustav à Castelforte, puis a percé la ligne Hitler à San Oliva. Il y a six semaines, après avoir défilé dans Rome, elle poursuivait l'Allemand jusqu'à Sienne. Tous ces détours sur le chemin de la Victoire ont exalté son impatience et sa devise *It crescendo* la pousse vers la Patrie.

C'est aussi la Patrie qu'aspire ardemment à retrouver la 1re division blindée. Son histoire n'est encore que l'histoire de l'espérance, entretenue par le général Touzet du Vigier au sein de notre brigade légère mécanique qui s'illustra en Tunisie et partagée par tous les hommes, Français d'A. F. N. ou évadés de la métropole, qui composent cette magnifique grande unité cuirassée, la première du genre dont puisse s'énorgueillir l'armée française.

Toutes ces divisions, avec leurs traits propres qui confèrent à chacune une si nette individualité, communient dans une ferveur

identique. La France est là... Encore quelques heures et ses fils venus pour la libérer se jetteront dans ses bras.

Il faut pourtant patienter encore durant tout un jour. Mais le 16, à 17 heures, la minute attendue fiévreusement arrive enfin. Dans le lointain, on aperçoit la forêt des Maures qui brûle. D'un seul élan, sur tous les navires, tandis que montent les couleurs, la *Marseillaise* éclate, la plus poignante qu'on ait jamais entendue. Les torpilleurs de notre escorte et les croiseurs de l'amiral Jaujard qui, depuis 24 heures soutiennent de tous leurs feux les premiers assauts de nos alliés, défilent, les équipages rangés à la bande, à contre bord de mon bâtiment. Dans la splendeur lumineuse de cette soirée d'été provençale, avides, les yeux embués, le cœur étreint, tous regardent la terre qui leur apporte le premier sourire de la France retrouvée.

Lentement, sur la mer aux reflets d'or que pas une ride ne trouble, le convoi continue d'avancer. A 19 heures, il stoppe dans les diverses baies de Cavalaire et de Saint-Tropez.

Aussitôt le débarquement commence. La 1re Division française libre dispose de la plage de Sylvabelle, la 3e Division d'infanterie algérienne, le Q. G. de l'Armée et le C. C. 2 de la plage de la Foux, au fond de la baie de Saint-Tropez.

Soudain quelques avions allemands apparaissent et, malgré la puissance de notre défense anti-aérienne déchaînée, lancent au hasard bombes et grenades. Sur le sable gisent 80 tués et blessés du Q. G. de la 3e D. I. A. et des transmissions de l'armée.

Un instant troublé, le débarquement reprend actif et rapide. Vers 23 heures, je gagne l'hôtel *Latitude* 43 où le général Patch a installé dans la journée son P. C. J'ai plus de peine à y entrer que les Allemands n'en ont eu à le quitter. Car si les accès sont jalousement gardés par des barrages successifs de M. P., dans toutes les chambres des papiers épars et des équipements abandonnés montrent l'affolement des *occupants* obligés de fuir en hâte. Les renseignements que j'y recueille sont excellents. Les deux têtes de pont n'en forment plus qu'une et la pénétration dans les terres atteint 25 kilomètres à gauche, 30 kilomètres au centre et entre 10 et 15 kilomètres à droite. Draguignan est entre les mains du général Frederick, qui, au prix de pertes minimes, a réussi l'une des plus heureuses opérations aéro-portées de la guerre. Presque partout la *ligne bleue* sur laquelle l'armée américaine doit être dépassée par l'armée française est

atteinte. En certains points même, elle a été largement franchie.

Le 17 août, pendant que le VIe corps accentue son avantage en gagnant les lisières ouest du massif des Maures dans la région de Pierrefeu, et que le C. C. 1. s'empare du Luc après un vif engagement, nos unités s'affairent à décharger les bateaux et à récupérer leurs matériels amenés sur cargos. Ce n'est pas une mince opération. Mais, sans attendre leur regroupement complet dans les zones de rassemblement, elles commencent à pousser en avant, selon les ordres qu'elles ont reçus à Naples et que chaque division applique avec une rare diligence.

Rassemblements et mouvements font pendant tout ce jour du village de Cogolin, charmante bourgade dont le nom même embaume la Provence, le centre de notre armée. J'y campe mon P. C. au milieu d'une population qui ne se lasse point de manifester à nos troupes son enthousiasme délirant. Le maire m'entraîne à la maison commune où le conseil municipal décide, séance tenante, de me nommer citoyen d'honneur. Alors se passe une scène charmante à laquelle je ne repense jamais sans un rien d'émotion :

— Mon général, me dit le maire, vous serez notre second citoyen d'honneur. Un grand Français seul, avant vous, a reçu ce témoignage de notre affection.

— Puis-je connaître, monsieur le maire, le nom de mon illustre prédécesseur ?

— Georges Clemenceau.

Sans rien dire, je m'approche du registre des délibérations que je dois signer. Et sous mon nom, j'ajoute : deuxième citoyen d'honneur de Cogolin, né dans le même village de Vendée que le premier citoyen d'honneur, Georges Clemenceau.

Déconcerté, le maire se retourne vers un de mes officiers et lui dit sur un ton de reproche : « Pourquoi le général écrit-il des blagues ? »

J'eus quelque peine à le convaincre qu'effectivement les deux citoyens d'honneur de sa cité étaient l'un et l'autre natifs de Mouilleron-en-Pareds, Vendée.

LA DÉCISION

Le 18 août, en fin de journée, la situation des forces alliées de la libération peut se résumer en trois points :

1. — La progression en arc de cercle du VIe corps a amené l'étirement grandissant du dispositif défensif des 148e et 242e divisions allemandes pour, finalement, aboutir à sa rupture au sommet de l'arc, de part et d'autre de Draguignan. Le commandement allemand pousse en hâte ses réserves sur la route nationale n° 7, la fameuse *route bleue* pour tenter de colmater la brèche, mais les premiers éléments des 244e, 338e et 189e I. D. qui accourent de Marseille, du delta du Rhône et de Montpellier, s'avèrent incapables de contenir l'exploitation américaine. Celle-ci s'effectue dans deux directions : tandis que la 45e D. I. U. S. s'oriente vers le nord-ouest, vers le confluent de la Durance et du Verdon, un groupement temporaire blindé et motorisé constitué par le général Butler et qui emprunte à celui-ci son nom, *Task Force Butler*, fonce vers le nord.

2. — Sur le côté est de la tête de pont, — qui, dans le plan allié, doit rester passif, — la 36e D. I. U. S. refoule posément les défenses allemandes. Celles-ci se replient vers Cannes et Grasse et, derrière elles, Kesselring rameute quelques troupes pour protéger son flanc à la hauteur des Alpes. La division aéroportée du général Frederick s'apprête à relever la 36e division américaine pour lui permettre ultérieurement de progresser vers le nord. Déjà ses éléments de reconnaissance ont été axés dans cette direction et ont atteint Castellane.

3. — Sur le pan ouest de l'arc rompu, la 3e D. I. U. S. se heurte à une violente résistance à Brignoles que les blindés du général Sudre débordent par le nord. Au sud de cette ville, elle tient La Roquebrussanne, Cuers, le cours inférieur du Gapeau et les lisières orientales des Salins d'Hyères, c'est-à-dire en fait tous les débouchés du massif des Maures. Les unités françaises serrent au plus près les unités américaines qui occupent cette ligne et sont en mesure de les relever.

Nous sommes donc au contact des avancés du camp retranché de Toulon, sur la base de départ indispensable au débouché de notre attaque. Mais ce n'est encore là qu'une des deux conditions du déclenchement de celle-ci. La seconde est d'avoir amené sur cette base des moyens suffsants.

Toutes les études préparatoires ont, en effet, prévu que la prise à partie d'une place protégée par trente forts et d'innombrables casemates occupés par une garnison de l'ordre de vingt-cinq mille hommes, nécessiterait l'engagement des deux premiers

échelons de l'armée. Or seule une fraction du premier, soit seize mille combattants, trente chars, quatre-vingts canons de moyen calibre, est à pied d'œuvre. Pour que ce premier échelon soit au complet et que le deuxième l'ait rejoint, un délai de huit à dix jours est nécessaire.

Compte tenu des succès acquis, faut-il s'en tenir au déroulement normal du plan ? Faut-il au contraire en bousculer l'application ? Telle est l'alternative qui s'offre à moi au cours de cette journée.

Elle est réellement angoissante car les conséquences d'une erreur d'appréciation ne manquerait pas d'être graves. Si j'opte pour la prudence, j'attaquerai bien en force, mais tout le bénéfice de la surprise et du désordre que celle-ci a entraîné dans les rangs de l'ennemi, sera perdu. Mon adversaire aura le temps de remanier son dispositif, de faire affluer ses réserves et, en définitive, de m'opposer une résistance utilisant à fond les possibilités énormes du système toulonnais. La prudence, c'est peut-être le siège, ses lenteurs, et ses misères...

Si, à l'inverse, j'opte pour l'audace, je peux espérer tirer profit du désarroi qu'a provoqué la vigueur de l'assaut du général Truscott, mais je lance mes hommes à un contre deux et à découvert contre du béton et des canons protégés. L'audace, c'est peut-être l'armée française brisée avant même d'avoir été rassemblée.

Il est des moments dramatiques pour la conscience d'un chef. Mais ils ne peuvent se prolonger. Après tout, si une attaque brusquée échoue, il sera possible de la stopper et d'attendre le renforcement de nos unités pour la reprendre... avec un autre chef évidemment. Ce risque n'est pas à mettre en parallèle avec les résultats majeurs qu'apporterait un succès rapide.

Or comment ne pas espérer un succès avec les troupes que j'ai sous mes ordres ? Leur élan, leur jeunesse, leur capacité manœuvrière, déjà magnifiques en Italie et à l'île d'Elbe, sont décuplés par leur contact avec la France. On peut tout en attendre, sauf l'attente...

Avant la fin du jour, je me décide. Pour l'audace.

***

Sans perdre un instant, je convoque mes deux divisionnaires de pointe pour leur donner des instructions préparatoires. Mais en est-il besoin avec deux purs-sangs comme Brosset et Monsa-

bert ? Le premier, bâti en athlète, m'arrive comme toujours en chemise et en short anglais. Le second, petit, rablé, immuablement fidèle à la tenue française des officiers généraux, a l'allure d'un cadet de Gascogne. Tous les deux bouillonnent de dynamisme et ont hâte de conduire au feu leur division, comme ils en ont l'habitude, c'est-à-dire comme des sous-lieutenants, mais des sous-lieutenants qui connaîtraient à fond le métier de général...

Je n'ai pas à leur rappeler le plan de manœuvre que nous avons ensemble longuement étudié à Naples. Codifié par mon Instruction Personnelle et Secrète n° 1, il repose sur deux idées fondamentales :

— D'une part, saisir l'adversaire à la gorge et, pour cela, l'attaquer sur la face est du camp retranché, afin de former, à l'extérieur et à distance, l'abcès de fixation qui absorbera ou retiendra ses effectifs et l'empêchera de les ramener à l'intérieur de Toulon ou sur les autres côtés de la place.

— D'autre part et en même temps, lui donner un coup de poignard dans le flanc en prenant sa défense en défaut dans une direction où il ne nous attend pas et, pour cela, déboucher inopinément par les montagnes chaotiques du nord de la ville, puis prolonger le plus rapidement possible le débordement vers l'ouest jusqu'à la mer, c'est-à-dire jusqu'à l'encerclement total.

Brosset sait, depuis des jours, que la première partie de la manœuvre est son affaire et qu'à sa 1re D. F. L. incombe la rude tâche de marcher sur Toulon par la route littorale et par Hyères. Il n'ignore pas que c'est là le côté le mieux défendu car les deux ceintures concentriques de fortifications qui couvrent toute la place sont particulièrement étoffées dans la dépression Hyères-Solliès. Anciens ouvrages français et organisations nouvelles y forment jusqu'au cœur de la ville une double position continue qu'il faudra enlever successivement, et morceau par morceau.

Monsabert peut espérer se heurter à des barrières actives moins redoutables. Mais il sait qu'il aura de son côté à lutter avec les difficultés d'un terrain invraisemblable pour accomplir la mission audacieuse de débordement et d'encerclement confiée à sa 3e D. I. A. incomplète et aux Tabors dont le général Guillaume doit la renforcer.

Tous deux sont sans inquiétude sur la couverture de leurs opérations puisqu'elle est à la charge du général du Vigier. Avec

le *combat command* n° 2 et le 2e régiment de spahis algériens (2e R. S. A. R.), celui-ci doit en effet couvrir au nord notre armée en liaison avec le corps Truscott, tout en poussant à l'ouest en direction d'Aix et de Marseille et en restant à même d'intervenir, s'il le faut, au profit de l'infanterie dans la coulée de Solliès.

Ainsi, les acteurs connaissent à fond le scénario qu'ils vont maintenant avoir à mettre en œuvre. Il ne me reste qu'à leur donner des instructions de démarrage. Je précise donc à Brosset, dont la division sera prête à s'engager en entier dès le 20, qu'il doit relever les Américains dans la nuit même sur le Gapeau et profiter de toute occasion favorable pour entamer le débordement du centre de résistance d'Hyères, bastion avancé du camp retranché de Toulon. Je mets sous ses ordres Bouvet et ses commandos que le général O'Daniel va me rendre pour qu'il les lance sur le Coudon, rocher fortifié haut de 700 mètres, qui émerge au-dessus de la plaine comme la proue d'un gigantesque navire et qui fournit aux Allemands le plus extraordinaire des observatoires.

Je suis d'accord avec le général de Monsabert, dont les débarquements sont moins avancés, pour pousser, dès le 19 au matin, cinq compagnies dans la région de Cuers-Pierrefeu. Quant à du Vigier, qui n'a encore que quelques chars à terre, il portera ses unités, au fur et à mesure de leur reconstitution, dans la zone de Carnoules, prêt à les découpler en direction de Saint-Zacharie pour s'assurer les débouchés ouest de la Sainte-Baume.

... La fortune sourit aux audacieux. A peine ai-je pris ces diverses mesures que deux renseignements viennent coup sur coup dans la soirée m'ancrer irrévocablement dans ma détermination d'entrer sans plus attendre en action.

Le premier de ces renseignements est capital : mon deuxième échelon commence à arriver. En effet, la pleine et rapide réussite du débarquement, le 15 août, a permis une rotation accélérée des bateaux de transport qui, repartis aussitôt de France vers la Corse, y ont chargé la 9e D. I. C., les Tabors et le bataillon de choc quarante-huit heures plus tôt qu'il n'était prévu. En tête de ce deuxième échelon, le général Magnan vient déjà de toucher terre. Mandé, instantanément, il arrive à Cogolin, calme et résolu à son habitude, et précise qu'il disposera le lendemain soir d'un bataillon et d'un groupe d'artillerie.

Voilà donc huit cents combattants et douze canons de plus. J'en profite pour étoffer mon dispositif d'attaque. Magnan

s'introduira entre Brosset et Monsabert. Sa division, qui se reconstituera au rythme des débarquements, agira à la droite de la 1re D. F. L. sur l'axe de la grande route de Saint-Raphaël à Toulon par Solliès-Pont et La Valette. Le général de Larminat coordonnera l'action de ces deux grandes unités dans la dépression qui s'étend à l'est et au nord-est de Toulon.

D'autre part, je confierai le surlendemain le bataillon de choc au général de Monsabert, avec mission de l'employer pour s'emparer du Faron. Cette barrière abrupte qui sertit tout le nord de Toulon joue par rapport à la ville et à la rade un rôle identique à celui que remplit le Coudon vis-à-vis de la plaine orientale. Avec les commandos (1) lancés contre le Coudon et les chocs contre le Faron, je suis sûr de provoquer une émulation héroïque entre ces deux corps d'élite et de recevoir de leur vaillance tout le balcon rocheux et fortifié qui surplombe notre champ de bataille.

Le second renseignement est précieux parce qu'il vient de chez l'ennemi. Vers 22 heures, s'introduit dans mon P. C. une sorte de bandit corse, maigre et fièvreux, qui se présente avec exaltation : « Enseigne de vaisseau Sanguinetti, évadé de Toulon . »

Parachuté deux mois plus tôt en France, Sanguinetti fait partie de l'un des nombreux réseaux clandestins qui opèrent à l'intérieur du camp retranché sous l'impulsion de personnalités civiles ou militaires de la Résistance. Son chef, le capitaine de frégate Baudoin, l'envoie me prévenir que les Allemands réorganisent hâtivement leur dispositif et procèdent à des déplacements de troupes et de matériel vers l'est. Les vieux ouvrages du front nord sont en voie de réoccupation et de réarmement. Depuis la veille les Allemands obstruent les passes et font sauter les bâtiments de l'arsenal pour dégager les champs de tir. Des renforts venant de la région de Marseille sont attendus. Tout retard dans l'arrivée des Forces françaises risque donc d'aggraver les dommages et d'accroître les difficultés de notre manœuvre.

Toutes ces indications confirment le bien-fondé de ma décision. L'insistance et l'optimisme de mon informateur sont tels qu'un instant j'envisage même de lancer tous mes blindés disponibles sur l'arsenal avant que ne soit réalisée sa complète destruction. J'appelle le général du Vigier qui n'a encore avec lui, — en dehors évidemment du C. C. 1. qui se bat avec Truscott, — que trente

(1) A la suite de l'introduction de la division Magnan dans le dispositif, les commandos passeront sous les ordres de cette dernière.

chars de son C. C. 2. Bien que cet abandon arrache le cœur au chef qui entrevoit déjà la grande chevauchée qui va le mener sur le Rhône, il les met spontanément à ma disposition. Cependant, avant de les engager dans une aventure aussi hasardeuse, je tiens à recueillir de nouveaux renseignements. Ceux-ci sont malheureusement tout à fait contraires : les Allemands renforcent de façon puissante leur défense anti-chars aux abords de Toulon. Je dois donc laisser tomber l'idée de ce raid, mais je maintiens toutefois en soutien de la 9ᵉ D. I. C. le détachement blindé constitué à cette occasion sous les ordres du commandant de Beaufort. On verra qu'il ne restera pas inutile.

Le jeu est donc rangé. Il me reste pourtant à obtenir l'autorisation de commencer la partie et seul le général Patch peut me la donner car je n'ai pas le droit d'apporter une pareille entorse aux plans préétablis sans son accord. J'y songe d'autant moins que j'ai besoin qu'il m'alloue un complément de munitions, mes artilleurs ne disposant que des obus de leurs coffres. Et je tiens aussi à récupérer au plus tôt le *combat command* Sudre.

A l'aube du 19 août, — on n'aura pas dormi beaucoup autour de moi au cours de cette nuit mémorable, — je reçois la visite du général Devers, adjoint de Sir Maitland Wilson au commandement suprême du théâtre de Méditerranée, accompagné de son officier de liaison, le commandant Lodge, sénateur de Massassuchets. Le premier est un ami depuis notre rencontre à Londres, en novembre 1943, après mon évasion, et nous avons collaboré à l'occasion de la préparation de l'attaque de l'île d'Elbe en pleine confiance. Le second, le plus jeune des sénateurs américains, que je vois pour la première fois, me séduit aussitôt par sa remarquable intelligence et son évidente droiture. Mais tous deux sont assez stupéfaits par ma décision, si contraire au *Planning*. Mais j'arrive à les convaincre et ils me promettent d'appuyer mon point de vue auprès du général Patch. Vers 9 heures, je me rends moi-même auprès de celui-ci, à son P. C. de Saint-Tropez. C'est en vérité une bataille que je dois livrer. Car si le commandant de la VIIᵉ Armée se montre réceptif, son Etat-Major s'inquiète fort de ma témérité et multiplie les objections pour maintenir *ne varietur* son *planning* initial. Il est plus de midi, quand, à force d'insistance, j'arrive à vaincre cette opposition des *sages*. Le général Patch me donne blanc-seing... des munitions... et mon C. C. 1.

Alors, je vois soudain les yeux clairs et graves du chef amé-

ricain s'adoucir. Avec une hésitation pleine de pudeur, il sort de sa poche son portefeuille et en retire une petite fleur à deux brins qui commence à jaunir : « Tenez, me dit-il, en la cassant en deux et en me tendant l'un des brins, c'est une jeune fille qui me l'a donnée sur les pentes du Vésuve à la veille de l'embarquement. Elle m'a prédit qu'elle me porterait chance. Gardons chacun la moitié de ce porte-bonheur et qu'il conduise nos deux armées côte à côte sur le chemin de la victoire. »

Souhait émouvant que le ciel exauça... Je le rappelai au général Patch un jour d'avril 1945 où, sur les bords du Danube, nos deux armées se disputaient l'honneur de donner le coup de grâce à l'ennemi dans le réduit bavarois.

Pendant que j'étais à Saint-Tropez, nos troupes achevaient de relever les Américains au débouché des Maures. De la Roquebrussanne aux Salins d'Hyères, elles garnissent maintenant le créneau qui leur revient dans le dispositif général.

Dès mon retour à Cogolin, je décide donc d'entamer l'action sur tout le front le 20 avant l'aurore, dans les conditions prévues auxquelles j'ajoute une seule précision concernant l'emploi du C. C. Sudre. Mis à la disposition du général de Monsabert, il renforcera l'aile marchante de l'armée afin « d'accrocher la manœuvre pour la prise à revers de Toulon et de préparer la progression ultérieure vers Marseille », selon les termes de mon I. P. S. du 6 août.

Alea jacta est. La parole est maintenant aux soldats.

(*A suivre.*)

GÉNÉRAL DE LATTRE.

GŒTHE ET LE NATIONALISME

Un Polonais, du nom de Tresinski, nous a laissé le récit d'un entretien auquel il lui fut donné d'assister entre Gœthe et un colonel de l'armée prussienne, aux jours les plus sombres pour les armées alliées de la Campagne de France. Il nous semble qu'il y a quelque intérêt pour nous à retenir les termes d'une conversation qui fixe assez bien les positions de Gœthe sur certains points importants.

Les troupes alliées font retraite en pleine déroute. Gœthe suit leur sort, sans que la dureté et l'humiliation de l'épreuve nationale semblent l'atteindre très profondément. C'est du moins l'impression que nous donnent les paroles qu'au cours d'un repas, et devant une table brillamment servie, il adresse, en guise de consolation, au vieux colonel prussien dont l'abattement patriotique fait contraste avec sa propre résignation au cours des événements. « J'accorde, dit Gœthe, que notre situation présente n'est point des plus brillantes. Consolons-nous en pensant au mot de Joinville, alors que Saint-Louis était prisonnier : « Nous en parlerons devant les dames » (en français dans le texte) ».

Cependant le vieil officier prussien ne l'entend point de cette oreille. Il donne à comprendre au poète, avec une verdeur toute militaire, à quel point le blesse un pareil détachement devant l'humiliation de son pays. Gœthe voit l'entretien mal engagé. Il renonce à faire partager sa sérénité philosophique à son ombrageux et martial commensal et clôt une conversation qui tourne à l'aigre par une conclusion dans laquelle il met quelque sécheresse et que nous devrons retenir comme une déclaration de principes : « Le monde de la politique m'est, voyez-vous, totalement étranger. Les histoires de marches militaires et d'évo-

lutions stratégiques, les débats et les mesures d'Etat me causent de l'ennui. Il existe d'autres domaines dans lesquels je me sens maître *(in denen ich mich als Herrscher fühle)*. Et pourquoi donc devrais-je, sans plus de titres que quelque discoureur comme il s'en trouve à la douzaine, me mêler d'affaires que la Providence, dans sa sagesse, a placées sur les épaules des hommes spécialement choisis par elle pour supporter le pesant fardeau du gouvernement ? En quoi me regarde ce qui se passe dans cette sphère ? »

INDIFFÉRENCE AUX ÉVÉNEMENTS POLITIQUES

Ce détachement devant les épreuves collectives est, dans le caractère de Gœthe, une ligne dont nous avons le devoir de noter la constance. Il se manifeste avec netteté au moment des triomphes napoléoniens. L'entrée de l'Empereur à Vienne, la bataille d'Austerlitz, l'effondrement de l'Empire d'Allemagne, ne parviennent pas à faire sortir Gœthe de l'attitude du contemplateur, de l'observateur philosophe et détaché. Les notes de son *Journal* ne permettent là-dessus aucune incertitude. Nous trouvons à la date du 6 août 1806 cette mention lapidaire : « Nouvelle de la constitution du Rheinbund et du Protectorat. Réflexions et discussions. Bon dîner », et le lendemain : « Dispute du cocher et du valet sur le siège de la voiture, querelle qui nous passionne bien davantage que la dislocation du Saint Empire romain ».

Si l'événement le laisse aussi indifférent, c'est qu'avec son sens éminent du concret, il n'a jamais aperçu dans le Saint Empire romain qu'une vue de l'esprit, une de ces fictions abstraites dont aime à s'enchanter l'esprit allemand. En même temps, il ne lui échappe point que ce détachement risque d'être mal jugé par ses compatriotes. Son sens naturel de l'atmosphère l'incite à une prudente mesure dans l'expression de ses sentiments intimes. Le vrai fond de sa pensée, il ne le livrera qu'aux correspondants sur la discrétion desquels il sait pouvoir compter, à Zelter par exemple, le plus sûr confident de sa vieillesse, auquel il écrit en 1807 qu'il n'arrive pas à concevoir le grand concert de « lamentations » mené autour de la disparition d'un Saint Empire « que personne en Allemagne n'a jamais vu et dont aucun Allemand n'a jamais pris le moindre souci » ; quant à lui

il juge bon de « cacher l'agacement » que lui cause cette espèce de mise en scène nationale, afin « de ne point paraître sous le jour d'un égoïste ».

***

Entre toutes les attitudes humaines, celle de l'exaltation lui a toujours été en particulière horreur. Il y a en lui quelque chose de profond qui se hérisse contre toutes les manifestations violentes et tumultueuses, contre tous les débordements du geste ou de la parole. L'exaltation le choque comme une impudeur, l'effervescence patriotique plus peut-être que les autres. Il écrit à Arnim Brentano que son sentiment sur ce point n'a jamais varié et que « l'enthousiasme » *(Enthusiasmus)* lui est toujours apparu comme « n'allant vraiment bien qu'à la masse ». La fièvre patriotique qui jette l'Allemagne contre Napoléon le laisse distant et glacé ; il l'appelle « une grimace » *(eine Fratze)*.

Il a, à l'adresse de son peuple dans la défaite, des paroles amères : « Au temps qu'il espérait, l'Allemand était déjà absurde *(war schon absurd)*, abattu il rend vraiment intolérable toute cohabitation avec lui ». Cela est dit en 1809.

Les revers de la nation lui inspirent des solutions dont le radicalisme ne manque pas d'être jugé avec sévérité par ses contemporains, comme celle par exemple que rapporte Guillaume de Humboldt dans des lignes attristées : « Gœthe pousse les choses au point de ne pas craindre d'affirmer que le meilleur conseil à donner aujourd'hui serait de disperser les Allemands à travers le monde comme les Juifs, ajoutant qu'ils ne sont tolérables qu'au dehors ».

Le soulèvement des guerres de libération se heurte chez lui à la décision fermement arrêtée de ne pas se laisser gagner par la fièvre ambiante. Il fait à son fils Auguste défense formelle de s'engager dans les formations de jeunes volontaires. Il détourne son ami Knebel de laisser s'enrôler son fils. Il déploie contre l'esprit de guerre la volonté et l'ardeur d'apostolat d'un « objecteur de conscience » avant la lettre. La condamnation qu'il porte sur la guerre prend des accents de solennité religieuse dont il a d'ailleurs l'esprit de plaisanter le premier. « Dès que l'enthousiasme éclata en 1814, j'ai prononcé sur tout le verbiage politique la malédiction de l'évêque Arnulphus » (à Boisserée, 1815).

Qu'elle soit « libératrice » ou non, la guerre reste pour lui le désordre, le « monstre » *(das Ungeheuer)*. Nous trouvons le mot plusieurs fois sous sa plume. Par exemple dans un billet adressé quelques jours après la Bataille des Nations à son éditeur Cotta et d'où il ressort que le tumulte des événements extérieurs laisse entier chez l'écrivain le souci du destin matériel de son œuvre. « Vous n'apprendrez sans doute pas sans satisfaction que le monstre (la guerre) a passé à côté des miens et de moi-même sans dommage. Je vous demande de réfléchir à une édition d'*Hermann et Dorothée* en format de poche qui pourrait être mise sur le marché à un prix modique ».

L'état d'âme de l'homme de lettres qu'inquiète la « concurrence » faite par la guerre à la littérature s'exprime avec simplicité, une simplicité que nous avouons préférer à des attitudes de faux détachement, dans ces lignes à Zelter de juin 1815 : « Que le ciel nous donne donc enfin la paix, pour des foules de raisons, mais aussi pour que nous trouvions des lecteurs ! »

Il y a en lui, et c'est l'un de ses traits essentiels, une soumission instinctive au fait, qui, dans certains cas, par exemple dans les revers militaires de son peuple, pourra prendre fâcheux visage et le faire sévèrement juger. C'est ainsi qu'il n'arrive pas à concevoir l'utilité d'une résistance à Napoléon, résistance qui lui apparaît sous le jour de vanité de la révolte de l'homme contre l'Histoire. Dominé par le sentiment de la disproportion des forces en présence, il prononce à l'adresse de Koerner, le héros de Lützow, et des jeunes enthousiastes qui le suivent, les paroles que beaucoup d'Allemands de son temps et de plus tard ne lui pardonneront pas : « Secouez donc vos chaînes tant que vous voudrez, vous n'arriverez pas à les briser : l'homme (Napoléon) est trop grand pour vous ».

LA CHUTE DE NAPOLÉON MET GŒTHE DANS UNE SITUATION DIFFICILE

Or ces chaînes se rompent : l'Histoire a de ces revirements ! Et Gœthe se trouve dans une position difficile. Il s'est à fond engagé du côté de Napoléon. Que va-t-il faire à l'heure où tourne la fortune des armes ? Il reste fidèle à lui-même, en marge. Il

se refuse à l'enthousiasme du triomphe comme il s'est refusé à l'exaltation du soulèvement. Il boude la victoire. Il a en janvier 1814 des mots durs pour les jeunes patriotes qu'il voit dans un grand tumulte national partir en masse pour le front : « Nos jeunes messieurs trouvent bon de porter au dehors et chez d'autres honnêtes gens les incommodités de la guerre dont nous avons nous-mêmes souffert. C'est un profitable métier qui vaut à celui qui l'exerce de faire figure de grand patriote ».

Comme tout ce bruit, ce désordre sont donc gênants ! Gœthe verrouille sa porte, tente de substituer à la rumeur confuse de la guerre des harmonies plus délicates. Charlotte de Stein a eu pour son anniversaire, dans l'été de 1813, la gentille pensée de lui faire une surprise : elle lui destine un panier d'énormes fraises de l'espèce dite « fraises-ananas » pour lesquelles elle sait son faible. Elle l'a cherché toute la journée sans le trouver. Elle le découvre enfin dans son jardin. Il n'est pas seul. La jeunesse féminine a toujours eu pour lui de l'attrait ; elle est aujourd'hui, dans ces jours de désordre et de violence, une consolation. Mme de Stein aperçoit le poète en tendre tête à tête avec une jeune actrice qui lui joue de la guitare. Elle s'en voudrait d'interrompre l'églogue, dépose sans bruit son panier de fraises sur le sol et s'éloigne sur la pointe des pieds.

La victoire des Alliés le laisse maussade. L'empereur Alexandre et le roi de Prusse Frédéric-Guillaume III ont fait à la fin de mars 1814 une entrée triomphale à Paris. La nouvelle en parvient à Weimar le 9 avril et est saluée par l'enthousiasme délirant de la foule ; les feux de salve crépitent dans la rue ; dans toutes les églises les cloches sont mises en branle.

L'effervescence populaire renforce l'humeur de Gœthe qui ferme ses volets et s'enferme chez lui, prétextant une crise de rhumatisme. Les témoignages des contemporains ne permettent point le doute sur son état d'esprit. « Le Conseiller secret (c'est de Gœthe qu'il s'agit) s'est décidé à mettre maintenant de côté sa croix de la Légion d'honneur, écrit Guillaume de Humboldt, mais la libération de l'Allemagne n'a point poussé en lui de racines profondes. Il donne à entendre avec des périphrases qu'il s'était alors habitué à l'état de choses antérieur, que tout était alors réglé et en bon ordre et que la situation nouvelle ne laisse point d'être pénible ».

Impression concordante chez Charlotte de Stein qui écrit à

la date du 24 avril : « Gœthe ne partage pas l'enthousiasme général. Il ne faut pas venir lui parler de politique. Il se refuse à lire les journaux ».



Nous venons d'entendre Humboldt faire allusion à la croix de la Légion d'honneur quittée à regret par Gœthe. C'est toute une histoire, et assez savoureuse. Peu de décorations auront connu plus de traverses. Gœthe s'est montré extrêmement sensible à l'honneur d'être reçu à Erfurt (2 octobre 1808) par l'empereur des Français, rencontre au cours de laquelle sont tombées les paroles historiques « vous êtes un homme » (ou : « voilà un homme », les deux versions existent). Il ne fait aucune difficulté d'avouer à ses compatriotes combien l'accueil du vainqueur l'a impressionné : « J'avoue bien volontiers, écrit-il en décembre de cette même année 1808 à son éditeur Cotta, qu'aucun destin plus heureux et plus haut ne pouvait m'échoir que de me trouver et de cette manière, en face de l'empereur des Français ». Un peu plus tard est venue la croix de la Légion d'honneur dont l'attribution renforce chez Gœthe l'impression profonde laissée par l'entrevue d'Erfurt. « Il ne sort jamais sans elle, note Humboldt dans un billet du 9 janvier 1809, et quand il parle de Napoléon, il dit : mon empereur *(mein Kaiser)* ».

Marque d'honneur, les insignes peuvent devenir une source d'embarras. C'est ce qui advient à la décoration de Gœthe. La victoire se montre infidèle à Napoléon. Que va faire Gœthe de sa croix ? Il résiste longtemps ; continue à l'arborer même après la bataille de Leipzig à une heure où aux yeux de chaque Allemand la fortune a changé de camp.

Ce qui est courage à nos yeux est impudence aux yeux de ses compatriotes. La pression du dehors s'accentue. La fatalité veut que, dans cette fin de l'année 1813 où tous les jours se fait plus manifeste le renversement du cours de l'Histoire, Gœthe ait comme hôte forcé entre ses murs le comte Colloredo, grand chef militaire et de surcroît grand pourfendeur de Français. Charlotte de Stein écrit de lui que sa haine de la France atteint à la « rage » *(ein rechter Enragé gegen die Franzosen)*.

Cet hôte fanatique est en même temps un hôte malcommode et encombrant, menant grand train aux dépens de celui qui le reçoit. Des dîners de vingt-quatre couverts sont tous les jours

servis au désespoir de la maîtresse de maison, de la pauvre Christiane Vulpius qui ne sait comment satisfaire tout ce beau monde et encore moins où prendre les fonds pour couvrir ce train de vie brillant qu'elle chiffre à 300 thalers. Elle essaye de faire face à la difficulté et doit se résigner à essuyer les mépris du cuisinier-chef auquel, le livre de compte en main, elle dispute le terrain pied à pied et qui l'accuse de ladrerie.

Humilié dans sa propre demeure par ces libérateurs de la nation dont la tumultueuse pétulance est une offense à ses goûts et qui fêtent la victoire en faisant joyeuse ripaille à ses frais, Gœthe doit se résigner à des épreuves pires. Nous avons dit que son hôte Colloredo déteste les Français. Cette haine ne tarde guère à se manifester. Elle prend une forme explosive à la vue de la croix de la Légion d'honneur que le regard de Colloredo, dès la première entrevue, découvre sur la poitrine de Gœthe. « Fi ! comment diable peut-on porter ça ! » (Le texte allemand est plus vigoureux : *Pfui Teufel wie kann man so etwas tragen !)*

Un peu troublé par cette énergique manifestation de sentiments, Gœthe prend le parti de la sagesse et s'en vient consulter Humboldt qu'il connaît comme de sûr conseil : doit-il vraiment céder ? Une bataille perdue par Napoléon est-elle vraiment une raison suffisante pour se séparer de l'ordre que le grand empereur des Français lui a fait l'insigne honneur de lui conférer ? Humboldt est affirmatif. Gœthe, devant la netteté de la consultation et la contrainte des événements, se résigne à détacher de sa poitrine la croix de la Légion d'honneur : un ordre autrichien prend sur l'habit la place vide.

Cependant la fortune des armes abandonne définitivement Napoléon. La position de Gœthe, au milieu d'un peuple dans l'allégresse de la libération, devient de jour en jour plus difficile. Ses meilleurs amis regardent de son côté avec un peu d'ironie. « Que dira Gœthe de son dieu tutélaire ? » s'écrie en français le duc Charles-Auguste.

Un geste d'Iffland, le grand metteur en scène et directeur du théâtre de Berlin, sauve le poète d'un isolement qui devient menaçant. On cherche un auteur pour célébrer le retour vainqueur des troupes prussiennes. Iffland, naturellement, pense à Gœthe. Et celui-ci compose le *Réveil d'Epiménide*, froide allégorie où, sous le voile de la mythologie, est chanté le réveil d'un peuple. Une œuvre dans laquelle se sent la contrainte et qui,

malgré l'habileté de « métier » de la versification, ne prendra pas place parmi ses grands écrits. Il n'est pas fait pour composer sur commande, et la muse patriotique n'est décidément pas sa muse.

AVERSION POUR LE NATIONALISME EN LITTÉRATURE COMME EN POLITIQUE

Nous ne voudrions pas que les pages qui précèdent puissent être interprétées comme une trop facile critique. La vérité est que l'indéniable tiédeur témoignée par Gœthe aux manifestations nationales dérive autant que de son éloignement physique à l'endroit des démonstrations violentes, du sentiment instinctif que sa voie à lui est ailleurs. Avec la lucidité sur lui-même qui ne l'a jamais abandonné, il voit que toute production poétique inspirée par le soulèvement national ne pourra être chez lui qu'un masque. Il est au demeurant sévère pour le lyrisme national éclos loin de la bataille. Il a à la fois condamné le patriotisme en chambre et défini sa propre position avec une netteté qui l'honore dans cette déclaration à Soret : « Composer des chants de guerre et rester paisiblement dans ma chambre, voilà quel eût été mon genre. Les écrire dans un bivouac, d'où l'on entend la nuit le hennissement des chevaux des avant-postes de l'ennemi, à la bonne heure ! Mais ce n'était là ni ma vie, ni mon affaire, mais bien le rôle de Theodor Kœrner. Et c'est là la raison pour laquelle ses chants de guerre l'habillent si bien. Chez moi, qui ne suis point une nature belliqueuse, qui ne possède pas le sens guerrier, ces mêmes chants n'eussent pu être qu'un masque, et un masque allant très mal à ma figure ».

Sur la sévérité que lui a value de la part des Allemands aux heures de la libération une vue aussi claire des conditions mêmes de la production poétique chez lui, sévérité ayant survécu aux années de la guerre, il ne se fait aucune illusion. Soret, au début de l'entretien, a fait une allusion fort appuyée et que lui-même qualifie d'un peu « imprudente » à cette malveillance allemande à l'égard de Gœthe, au reproche qu'on lui a fait « de n'avoir pas pris les armes à cette grande époque ou, en tout cas, de n'avoir pas fait entendre la voix du poète ». Gœthe répond avec une humeur qui ne prend pas la peine de se déguiser. Oui, ces reproches lui sont connus. Ils constituent pour lui un thème

spécialement irritant. Il ne se lasse pas de s'étonner du contre-sens commis à son sujet par ses compatriotes. « Laissons donc cela, mon bon, le monde est absurde ! Il ne sait pas ce qu'il veut ! Il faut bien se résigner à le laisser parler et agir à sa guise. Comment, sans haine, aurais-je pu prendre les armes ? Et comment, sans jeunesse, aurais-je été capable de haine ? Si les événements m'avaient trouvé âgé de vingt ans, je ne fusse assurément pas demeuré le dernier en arrière. Mais j'avais déjà dépassé la soixantaine ! Chacun sert son pays avec les moyens que Dieu lui a donnés ».

Sur les directions fondamentales de son génie et sur le caractère de « nécessité » de l'inspiration poétique, il est plus formel encore à l'issue de l'entretien : « Jamais dans ma poésie je n'ai pu être artificiel. Je n'ai chanté que ce que j'ai vécu et ce qui me touchait au vif, ce qui me brûlait les ongles. Je n'ai composé des poèmes d'amour qu'aux heures de ma vie où j'aimais. Comment, sans haine, aurais-je fait pour écrire des chants de haine ? Entre nous soit dit, bien que j'aie remercié Dieu de leur départ, je n'éprouvais aucun sentiment de haine à l'endroit des Français. Comment aurais-je pu, moi aux yeux de qui le seul problème qui se pose est culture ou barbarie, comment aurais-je pu haïr une nation qui compte parmi les plus cultivées du globe et à laquelle je suis redevable d'une grande part de ma formation personnelle ? C'est une chose singulière que la haine nationale. Vous la trouverez toujours dans son maximum de violence aux plus bas paliers de la culture. Mais il y a un palier où elle disparaît complètement, où l'homme est en quelque sorte au-dessus des nations, où heur et malheur du peuple voisin sont ressentis par lui comme les vicissitudes de son propre peuple. Ce degré de culture était conforme à ma nature et j'y étais parvenu bien avant d'avoir atteint ma soixantième année ».

Vers la même époque, il développe les mêmes thèmes qui lui sont chers devant un Polonais du nom d'Odyniec qui lui a été recommandé par son amie de Marienbad, la pianiste Marie Szymanowska, et qui nous rapporte en 1829 ses propos. La foule la « masse aveugle », expose Gœthe, est instinctivement nationaliste. Elle s'enferme avec une sorte de passion entre ses frontières. Une tendance naturelle la pousse à faire des différences entre les hommes, des cloisons aussi infranchissables que les barrières géologiques, que les océans et les montagnes du globe.

C'est contre cette aveugle tendance à la contraction sur soi-même que les hommes de l'élite, ceux que Gœthe appelle « les meilleurs » *(die Besseren u. Höhergebildeten)*, ont le devoir de lutter, en opposant à l'esprit de fanatisme l'esprit « de douceur et de conciliation dans les relations entre peuples ».

Au fond, le plan moral ne doit pas être envisagé d'une autre manière que le plan économique. A la libre circulation des produits et des denrées qui fait « la richesse et le bien-être de l'humanité » doit répondre, comme une sorte de pendant dans l'ordre de l'esprit, « le libre échange des idées » *(Freihandel der Begriffe)*.

Le règne des « littératures nationales » est révolu, a-t-il dit deux années plus tôt à Eckermann, « l'époque de la littérature du monde est arrivée ». Soyons attentifs à ce mot de *Weltliteratur* employé pour la première fois par un écrivain de langue allemande, et mesurons-en le poids. Il prêche d'exemple. Il est chez lui dans toutes les littératures du globe, lit Balzac, Mérimée, Stendhal, Victor Hugo, Béranger, Mickiewicz, Manzoni, Byron, Walter Scott, Carlyle, se réjouit de la traduction de *Faust* par Gérard de Nerval et confesse qu'il ne s'est jamais « senti mieux compris ». Il a un culte pour Molière qu'il relit tous les ans et appelle « le grand homme limpide ».

RÊVE D'UN ARBITRAGE DE L'ESPRIT SUBSTITUÉ AUX DÉCISIONS DE LA FORCE

Il connaît le sort de tant de précurseurs : il est méconnu par son peuple, il fait scandale. Les Romantiques le détestent et le méprisent et lui opposent Tieck devenu un Antigœthe. La femme de Friedrich Schlegel le traite de « vieil homme tombé dans l'enfance, plat et vulgaire ». Quelques années plus tard, Wolfgang Menzel décrètera qu'il a été « le mauvais génie de son peuple ».

Le patriarche de Weimar soupire. Il a pris son parti d'être un méconnu chez les siens : « En Allemagne un écrivain est destiné au rôle de martyr ». Un fossé se creuse lentement entre lui et son peuple. Ce peuple, il le voit glisser sur la pente dangereuse, celle de la violence, celle de la haine, d'une haine sanctifiée parce qu'elle est devenue « nationale », celle des entraînements collectifs. Il a toujours, à la petite cour de Weimar, lutté contre le budget de la guerre. Il lui semble qu'Athénée peut

jouer son rôle entre les peuples sans sa lance et sans son casque. Une horreur instinctive le dresse contre l'*ultima ratio*. A l'aveugle fortune des armes il voudrait substituer les décisions de l'esprit et rêve d'une manière de cour d'appel morale, parlement d'intellectuels auquel appartiendrait un rôle souverain d'arbitrage.

Ces rêves le hantent et prennent dans sa vieillesse des accents d'une singulière ferveur. Il se laisse aller à les confier à un jeune étudiant en médecine d'Iéna, volontaire des bataillons de chasseurs de la libération, qui lui fait visite un jour de décembre 1813. Il a mal choisi son auditeur. Notre étudiant voit bien quelle passion possède le vieillard, passion qui éclate dans la flamme du regard, dans le débit haletant, dans une gesticulation frénétique suppléant aux mots qui se pressent et se bousculent. Il n'a jamais vu Gœthe dans cet état de « déchaînement ». Il a l'impression de se retrouver devant ces dragons d'or des empereurs de Chine dont l'image effrayait ses yeux d'enfant. Il perçoit les mots, il ne comprend pas le message. Il entend mal, obscurément « le grand plan » exposé devant lui. Ces anticipations passionnées lui apparaissent comme des chimères. Les armes de l'esprit laissent indifférent notre jeune guerrier, c'est des armes tout court qu'il brûle de prendre en main. Il abandonne Gœthe à ses songeries de « parlement moral ».

Gœthe lui-même ne tarde pas à voir le peu de chances qu'ont ses conceptions de se réaliser : son peuple n'est pas mûr pour les grandes idées. Il faudrait l'union et c'est le destin des Allemands de rester désunis, déchirés, incapables d'une grande tâche commune. Une lettre écrite quelques semaines après la visite de l'étudiant d'Iéna nous donne la mesure de son découragement : « Cette union, pourtant si facile ! il faudrait un miracle pour la réaliser. Il faudrait qu'en une nuit Dieu accorde à tous les membres de la nation allemande le don de reconnaître leurs mérites respectifs. Comme nous ne pouvons envisager de pareilles perspectives, j'ai abandonné tout espoir : les Allemands continueront, après comme avant, à se méconnaître, à se mépriser, à tâcher de se nuire ».

* * *

De sombres perspectives s'ouvrent devant son regard. Il voit son peuple entraîné par son démon vers de dangereux len-

demains. L'Allemagne se laisse glisser sur la voie d'un nationalisme aveugle. Elle sera châtiée d'avoir été infidèle à sa mission d'humanité et d'universalité, infidèle à elle-même. Sa docilité aux voix mauvaises fera contre elle la coalition du monde. L'avenir justifiera le pessimisme de visionnaire des lignes qui suivent : « Malheureux peuple ! Les choses finiront mal pour lui ! Il ne veut pas comprendre, et ce contresens sur lui-même ne provoque pas seulement le rire, mais lui attire la haine du monde et le met en péril extrême. Le destin punira les Allemands parce qu'ils se sont trahis eux-mêmes et n'ont pas voulu être ce qu'ils sont ».

La vraie mission de l'Allemagne, cette mission qu'elle est en danger de trahir, Gœthe la lui met sous les yeux dans ces lignes qui sont un magnifique programme et qui, mieux écoutées, lui auraient épargné de telles chutes :

« Accueillant le monde et l'enrichissant *(weltempfangend u. weltbeschenkend)*, le cœur ouvert à toutes les admirations fécondes, grands par l'intelligence et par l'amour, par le rôle de médiation et par l'esprit — et les deux se confondent ! — tels devraient être les Allemands, et telle est leur destination. Non de s'entêter dans un orgueil de nation originale et unique, non de s'abêtir dans une absurde glorification d'elle-même, non de vouloir dominer le monde dans la sottise ».

Larges horizons vers lesquels n'ira point l'Allemagne ! Séduite par de mauvais guides, elle fermera ses oreilles à des avertissements prophétiques. Placée au carrefour des voies de la sagesse et de l'orgueil, c'est la mauvaise route, celle de « l'entêtement » dans la « glorification d'elle-même » *(Selbstverherrlichung)* qu'elle choisira, délaissant, dédaignant comme un amoindrissement le rôle de médiation que Gœthe lui montre dans une formule admirable comme l'expression même de l'esprit *(Mittlertum ist Geist !)*.

Elle a connu, et le monde a connu avec elle, les suites de l'erreur ! Elle ne retrouvera sa place qu'en se retrouvant elle-même dans la fidélité au programme que lui proposait, il y a plus de cent ans, comme le seul propre à son génie, le plus grand de ses écrivains.

ROBERT D'HARCOURT.

CEUX DE LA « GALATÉE »

QUATRIÈME PARTIE (1)

I

C'était Mahé qui était tombé. Le lieutenant avait entendu le trou s'ouvrir dans l'eau, sur tribord. Il n'avait pu être question une seconde, avec un pareil temps, de mettre une embarcation à la mer.

On n'avait su le nom de l'homme qu'une fois le hunier serré, après l'appel. Il leur avait fallu attendre, avant de ressentir la tristesse de cette mort, d'avoir avalé leur boujaron d'eau-de-vie, parce que, pour le chagrin comme pour le reste, il faut des forces, et qu'ils n'en avaient plus...

A l'aube, ils avaient trouvé des kilomètres de filin sur le pont, toutes les manœuvres emmêlées, sorties par un sabord, rentrées par l'autre, et nouées par la mer comme jamais un matelot n'aurait pu les nouer. Sur ce pont, empli et secoué comme un baquet de rinçage, il avait fallu débrouiller tout cela, tout remettre à poste. Cela s'était fait, moitié marchant, moitié nageant, dans les deux ou trois cents tonnes d'eau qui se promenaient là comme chez elles, qui vous jouaient à saute-mouton dessus et vous laissaient bavant, crachant, jurant.

Ce fut seulement après ce travail de démêlement qu'ils eurent le loisir, sur la dunette, de parler du mort. Ailleurs, ils eussent rassemblé leurs souvenirs comme pour le rattraper en détail : « Tu te rappelles : il disait ci, il faisait ça... » Mais il était déjà si loin, en arrière ! Trottin, qui était de son pays, hocha la tête :

(1) Voir *La Revue* des 1er et 15 août, 1er septembre.

— Ça sera à moi que sa femme viendra demander comment que ça s'est passé. Quoi que tu veux que je lui dise ?

Nicolas, lui, en voyant passer, au ras de la vergue, l'ombre grise d'un grand albatros, sali par toute la fumée du ciel, gronda :

— Tu peux être sûr que c'est un de ces maudits bestiaux-là qui lui a chiqué les yeux !

A la fin de l'après-midi, la *Galatée* dut prendre la cape courante, tribord amures, sous les trois fixes, la misaine, le petit foc et le foc d'artimon.

A cette allure, elle filait tout de même ses quatre ou cinq nœuds et faisait encore un peu d'ouest, malgré la mer énorme qui la mangeait.

Sur la dunette, le capitaine Le Gac remâchait ses soucis. « Un homme de perdu. Pauvre bougre !... Avec cette furie de temps, pourvu qu'un autre n'avale pas son épissoir... » Il se détourna vers le timonier :

— Comment est la barre ?

— Toute dessous, cap'taine.

— Redressez un peu et gardez le navire gouvernant. Il prendra de la vitesse et dérivera moins.

— Ça y est, cap'taine.

Mais dans la soirée, comme le vent fraîchissait encore, avec des tendances à refuser, le Grand Mât se résigna à serrer la misaine et le foc d'artimon.

On embarqua moins, mais on s'en allait en crabe, dans le sud-est, juste à l'opposé de ce qu'il fallait. Toute la bonne route si durement gagnée, qu'on allait reperdre, et au delà !...

La nuit revint. Les hommes étaient pelotonnés dans l'ombre, du côté du vent, à l'abri du cagnard, un morceau de toile goudronnée tendue dans les haubans. Ils sommeillaient debout, ils n'auraient su dire depuis quand, le menton tombé dans le ciré, lorsque M. Monnard ordonna :

— A hisser le grand volant !

En se réveillant, ils se retrouvaient d'abord eux-mêmes avec accablement : leur tête, à la fois lourde et molle, leur corps glacé et moulu, leurs jambes rouées, leurs doigts saignants, toute la misère de la carcasse, à quoi les avait arrachés quelques minutes d'inconscience. La notion du bateau, du temps, ne leur revenait qu'après. Mais ils sentirent tous, dès la première seconde, que rien n'avait changé autour d'eux.

Pourtant, voilà que le second profitait de son quart pour faire remettre dessus ! Il y en avait, comme cela, qui se vantaient de faire le tour du monde, sans amener leurs volants... Les meilleurs de la bordée l'approuvaient de vouloir reprendre la route. A rester trop longtemps en cape, on arrive à perdre huit jours en quelques heures. Les autres, qui ne voyaient que l'instant présent, groumaient de redescendre dans la baignoire glacée, de rentrer dans l'eau jusqu'au ventre sur ce pont noyé de bout en bout.

— Ils vont lui f... le camp au nez ses volants ! Je rigolerai ben tout comme, quand on en ramassera les morceaux !

Ce fut Rolland qui monta, avec deux autres, pour larguer les rabans. Quand il redescendit, il avait le front barré de la mauvaise barre, celle que creuse le mal qu'on n'accepte pas pour soi seul.

— Où qu'il est, le pilotin ?

Une voix haletante répondit, au pied du mât :

— Me voilà !

Barquet avait cru vraiment, un instant, que Rolland l'appelait parce qu'il avait besoin de lui, et cela l'avait traversé d'une onde de fierté. Mais le gabier s'approcha, pour vérifier sa présence, à le toucher, visage contre visage.

— Ça va, gronda-t-il. T'as compris !

Des deux, pourtant, celui qui ne comprenait pas, c'était lui, qui croyait seulement à l'effet de sa menace. Car ce n'était point par peur de ses représailles que Barquet, pour la première fois, avait suivi, cette nuit, la bordée sur le pont, mais bien pour forcer son estime à lui, Rolland. Un de ces gringalets de collège qui s'attachent à un « grand », qu'ils admirent passionnément, même et surtout s'il les rabroue. Il était parfaitement égal au pilotin d'être jugé incapable par les officiers, comme hier par ses professeurs : c'est leur métier. Ceux de l'équipage, il n'avait rien de commun avec eux, et son silence leur rendait dédain pour dédain. Mais le mépris de Rolland le brûlait. Barquet était le seul, avec M. Monnard, à l'avoir senti différent des autres, intelligent, racé, pas à sa place, lui non plus, victime comme lui, d'une injustice, mais victime révoltée. Tout cela, il le lui dirait un jour. Mais il fallait, auparavant, acquérir le droit de parler. C'est pourquoi il était là.

— Allonge au cabestan ! dit le second.

Comme ils s'attelaient sur les barres, et Barquet juste devant Rolland, une lame énorme embarqua et les culbuta tous. Par-

dessus le fracas de ces tonnes d'eau s'écrasant sur eux, autour d'eux, par-dessus les hurlements du vent, Rolland entendit le halètement bref du pilotin sous la terrible prise glacée. Il sentit deux bras crispés, des bras de noyé, se nouer autour de son cou. Il pensa, très clairement : « Au roulis, quand le coffre se videra, on sera emporté. » Mais il ne fit pas un geste pour dénouer l'étreinte : il l'avait voulu! C'était une affaire à lui qu'il menait. Il avait exigé la présence de Barquet : cela lui imposait de ne pas le lâcher, même pour passer la lisse...

Son bras droit, qui nageait, rencontra un bout de filin. Il le saisit, l'enroula d'une torsion autour de son poignet, puis il se laissa traîner sur le dos par le galop de la lame, avec l'autre qui l'embrassait toujours. Quand le cordage rappela, il se remit debout, se décravata brutalement et reprenant le bras de Barquet, il le ramena au cabestan.

Ils poussaient sur les barres avec des efforts d'emmurés. Au-dessus d'eux, la toile du grand hunier se débattait comme un oiseau monstrueux pris dans le réseau du gréement, et qui cassait tout pour s'échapper. La mâture tremblait, les poulies prises dans la glace refusaient de tourner. Ils poussaient dans l'eau jusqu'aux cuisses. Sans relâche, des paquets de mer embarquaient. Ils les recevaient sur leur dos courbé, en pliant seulement un peu plus bas.

Une fois encore, une lame accourut de l'avant avec le fracas des choses arrachées qu'elle charriait. Ils l'entendirent arriver sans la voir. Elle passa sur eux, indifférente et glacée, écrasant ce paquet d'hommes après tout ce qu'elle avait déjà écrasé. Ils s'abattirent de nouveau les uns sur les autres, comme des quilles en rond, emmêlés, têtes et bottes, si longtemps submergés que les bouches essoufflées par l'effort durent s'ouvrir et boire à goulées. En tombant, Rolland avait noué ses jambes à deux jambes grêles qui battaient. Il ne desserra la prise qu'après que la lame fut passée et qu'ils firent de nouveau surface.

Deux hommes blessés reculaient en titubant vers la dunette, l'un aveuglé de sang par son front ouvert, l'autre maintenant son épaule déboîtée.

— Ensemble ! Mollis pas, garçons !

Le second était attelé comme eux, à la même misère, la figure coupée comme eux par la pluie et la grêle. Mais il avait de surcroît, à crier, à rythmer l'effort.

— Hardi, les gars ! Pousse... Il vient, hale dessus.

Le carton du ciré, mal cassé aux jointures, enraye les efforts et le cabestan résiste comme s'il devait hisser un rocher. Meurtris, harassés, ils soufflent maintenant de plus en plus court, et quand une nouvelle lame les écrase contre les barres, ils mettent longtemps à se redresser, longtemps à reprendre la terrible ronde.

— Mollis pas, les gars ! On l'aura le salaud !

Ah ça, en vérité ! M. Monnard, un homme si poli qu'on dit qu'il a un frère prêtre et qui se met à parler matelot, comme eux, pour se rapprocher d'eux dans la misère. Ah ! vingt dieux, quelque chose va péter, leur ventre à eux ou ce qui retient d'étarquer le maudit grand hunier.

Les barres craquent. Entre leurs poignes saignantes, au bout de leurs bras raidis, contre leur poitrine haletante, le cabestan cède quelques tours...

— On l'a, garçons ! Mollis pas ! Hale dessus !

Ahanant, ils élèvent, par à-coups, le long du mât la lourde vergue qui gesticule comme une folle au moment qu'on l'attache. La voile, où s'engouffre la tempête, canonne avec une telle violence qu'ils risquent de la voir défoncée et partir en lambeaux, s'ils ne finissent pas très vite de la hisser et de la tendre. Rolland l'a compris en même temps que le second.

C'est le Curé de Landevan
Qui ne veut pas qu'on ait de galants...

Il appelle au secours la vieille chanson à virer et la plus verte, celle dont les traits énormes sont encore capables d'atteindre l'homme, de l'activer de leur aiguillon. Tous ont repris, avec des voix cassées par l'effort, des voix que bâillonnent souvent les paquets de mer, mais la chanson se rassemble, saccadée, hachée comme les craquements du cabestan. Elle tourne avec lui, forme au milieu de l'enfer noir du Cap un petit rond de clarté.

— Pale ! crie le bosco.

Le hunier est à bloc.

— Bosse et amarre, commande M. Monnard.

Le second, une fois le hunier à poste, ralliait les hommes :

— Et maintenant, à border l'artimon.

Soufflant, vidés, ils refluèrent vers l'arrière dans un long clapotis, avec tout de même un peu de contentement.

« Border l'artimon », c'était s'envoyer enfin un boujaron,

un de ces boujarons de gros temps, qu'on ne sent point passer, mais qui, une fois avalés, vous étale quand même au fond du corps un peu de chaleur. Rolland empoigna de nouveau Barquet qui traînait en queue de bordée, sans pouvoir même trouver au fond de son épuisement la force de se hâter, comme les autres, vers un asile. Mais quand le garçon, dans un souffle, implora de rentrer dans sa cabine, Rolland le poussa vers la distribution de tafia, que le second venait de commencer, à la lueur d'un fanal.

— Pour le pilotin, dit-il.

M. Monnard se pencha de droite, de gauche, pour distinguer, parmi les faces sabrées de lueurs par la lanterne, le visage de celui-là, que vraiment non, il n'attendait pas ! Il entrevit une figure blême, exsangue, un front où collaient des mèches aiguës, des dents qui jouaient des castagnettes. Cette mine-là n'expliquait pas cette présence ! Moins explicable encore que Rolland réclamât pour Barquet le boujaron gagné au prix de l'effort surhumain. Ce fut donc Rolland qu'il regarda, Rolland qui tendait toujours le bras pour requérir la ration de son pupille.

« Il aura compris », se dit le second en versant le boujaron. Mais ce n'était pas à Barquet qu'il pensait.

Cette vie-là continua tous les jours, toutes les nuits, selon la terrible loi du Horn, qui ne permet aucune relâche, épuise, heure après heure, les forces des corps. Quelques minutes de sommeil, attrapées de bric et de broc, tapi dans un coin, comme un mendiant sur une banquette de gare, et puis : « A serrer ! A hisser ! »... Ils dormaient en marchant, même M. Monnard. Lorsqu'il faisait les cent pas sur les vingt-deux mètres de la dunette, le second défilait les yeux bien clos, cette fois, mais il s'arrêtait net une fois arrivé au bord. Ils le voyaient souvent, pendant le jour, aller s'inonder la tête d'eau de mer à la pompe d'étrave, dans la lutte qu'il soutenait contre ses grosses paupières.

Du biscuit, un peu d'endaubage froid dans le ventre et un quart de vin, c'était avec cela qu'il fallait se battre contre tout, contre le bateau qui dansait pis qu'un bouchon sous un robinet, s'enfonçait sous eux comme un chien qui noie ses puces ; contre la neige, la grêle qui accouraient ensemble dans la bourrasque pour mieux vous scier le visage ; contre ce crépuscule croupi, sinistre, la seule lumière du Horn, en hiver, qui faisait croire à la mort du soleil. L'hiver austral aiguisait aux vergues des paquets de stalac-

tites, verglassait tous les coins du bateau où ils pouvaient encore se tenir. Sur le pont, ils devaient arroser de marmitées d'eau bouillante les poulies confites dans la glace et dont pas une ne tournait.

Ils avaient tous des figures sales, mangées par la barbe et le sel, des yeux rouges d'albinos. Ils en arrivaient à souhaiter très haut, sur la dunette, devant les officiers, des coups de vent fous, pour qu'on mette à la cape et qu'on dérive où le diable voudrait, tout pourvu qu'on n'ait pas de manœuvres à faire et qu'on dorme enfin son saoûl.

Parfois, le calme arrivait, subitement. Le vent cessait, coupé net, comme un cri dans une gorge, et ce qui restait de toile pendait, aussi flasque que dans les calmes blancs de l'équateur. Mais la mer, travaillée ailleurs par l'ouragan, demeurait énorme. Alors, on montait, pour tout ramasser en vitesse, car au Cap les réveils du vent d'ouest sont trop souvent terribles.

Ce fut justement au sortir d'un de ces calmes-là, qu'une maille de la sous-barbe cassa. C'était pourtant une chaîne de 28 qui sous-tendait le bout-dehors, cette clé de la mâture. Comme il n'était plus maintenu par en bas, il s'était relevé de quelques centimètres. Cela suffisait pour tout détendre et que les mâts, l'un après l'autre, prissent du jeu à revers. Le capitaine avait fait venir vent arrière et brasser carré, afin de repousser la mâture en avant. Puis il avait regardé autour de lui, hésitant à demander un homme pour remmailler la chaîne, un homme à envoyer sous l'étrave dans cette mer démontée.

— Je vais m'en occuper.

M. Monnard fit signe à trois ou quatre de le suivre vers l'avant. Arrivé sous le beaupré qui fouettait avec son bout de chaîne pendante, il se pencha en dehors, examina un moment l'avarie et se retourna.

— Frappez-moi un filin sur la chaîne à pendre.

Quand ce fut fait, il prit un bout de câble, se le passa sous les bras, le noua autour de sa poitrine.

— Affalez-moi.

Ils le regardaient, hésitants :

— Allez-y !

Ils le halèrent alors précautionneusement sous la guibre et il commença, posément, à passer son premier maillon. Il plongeait avec le navire, disparaissait dans la lame, remontait, ruisselant, balancé, secoué, tournoyant comme un pantin au bout de sa ficelle.

Le rappel du tangage le lançait, à s'en défoncer les côtes, le long du bord. Puis il retombait au bout de son filin. Aux quatre qui le soutenaient, les chocs de ce grand corps contre le tranchant de l'étrave, faisaient mal au ventre à chaque coup. Quand il eut achevé de remmailler sa chaîne, il leur ordonna, d'un signe, de le remonter, mais épuisé, il dut s'asseoir quelques instants contre le pavois.

Penchés sur lui, ils se préparaient déjà à l'empoigner et à l'emporter sur l'arrière. Morbecque dit, de sa voix la plus respectueuse :

— On va vous remmener, monsieur.

Il fit non de la tête, puis il se releva péniblement et les précéda vers la dunette, mais en chancelant comme s'il avait bu.

— Je ne veux pas vous revoir d'ici demain, monsieur Monnard, dit le capitaine Le Gac qui l'attendait. A moi le soin.

Les hommes, autour d'eux, approuvaient avec des hochements de tête pénétrés.

— Merci, capitaine, murmura le second avant de s'enfoncer dans le capot.

— Tu vois ce que c'est que la politesse ! dit le père Toublanc à Gaborit, le mousse, qui regardait, bouche ouverte.

Et le vent, toujours enragé, qui ne décollait point de l'ouest !

— Il est invincible !

Ils disaient cela, chez eux, d'un gosse obstiné...

En attendant, ils s'enfonçaient toujours un peu plus dans le sud, assez bas maintenant pour que, par-dessus le marché, l'idée des glaces ne leur laissât plus, jour et nuit, un instant de repos. Le Grand Mât, chaque soir, recommandait à l'officier de quart :

— Surtout, veillez aux glaces. Si vous apercevez quelque chose de brillant, manœuvrez, sans hésiter.

Une nuit, Rolland, au bossoir, écarquillait les yeux, quand il vit, dans le Suroît, se lever au-dessus des lames une clarté pâle.

— Glace par tribord avant !

En écho, il entendit sur la dunette la voix du second :

— Laisse porter ! Cargue la brigantine !

Quelques instants plus tard, M. Monnard était rendu près de lui.

— Qu'est-ce qu'il y a ? Qu'est-ce que vous avez vu ?

— Une glace là-bas.

Juste au point qu'il montrait, la lune sortit de l'eau, une lune délavée, fantomatique, torchée de nuages couleur soufre.

— La voilà, votre glace, dit le second.

Il laissa un instant la confusion descendre dans le garçon, s'y étaler comme un boujaron de vitriol, puis il lui posa la main sur l'épaule.

— Vous avez bien fait de me prévenir. J'aime mieux être prévenu pour la lune que de ne pas l'être pour une glace. Et depuis le temps qu'on ne la voit plus, vous étiez excusable de ne pas la reconnaître.

Le lendemain, ils eurent froid jusqu'à l'âme. Le thermomètre était tombé à — 18. La neige accourait, par nappes horizontales, et le bateau, gaîné de glace, des pavois à la pomme des mâts, semblait devenu de marbre blanc. Des blocs gros comme des seaux tombaient de la mâture, aux chocs toujours aussi durs des lames, et cela faisait rejaillir jusqu'aux vergues l'eau du pont sans cesse noyé. Il n'était plus question de carguer ni de serrer les voiles, devenues aussi épaisses et dures que des portes de prison. On leur passait autour d'énormes nœuds coulants, faisant étrangloir, qu'on virait au cabestan. Et c'était un travail de galérien, que de gagner avec ses reins, ses bras, ses pieds, quelques centimètres de cette toile pétrifiée.

Barquet se présentait toujours pour prendre sa part des manœuvres. Rolland supposait que, de toutes les peurs qui se battaient dans le garçon, celle qu'il lui avait inspirée était restée la plus forte.

Pourtant, ce n'était plus à lui seul que le pilotin offrait à présent le tribut de sa bonne volonté frissonnante. A voir le navire échapper tous les jours, toutes les nuits à un naufrage qu'il croyait inévitable, il avait conçu pour les hommes, dont les efforts surhumains, à chaque fois, évitaient le désastre, une admiration qu'il cachait comme une tare. Quelle stupeur, puis quelles injures il aurait déchaînées s'il l'avait laissé voir !...

Et cependant, il se sentait, justement parce qu'il était faible et lâche, le seul à bord capable de mesurer ces hommes à leur taille, celle de géants. Les officiers, eux, étaient trop accoutumés à cet héroïsme courant pour s'en étonner. Le pilotin tremblait toujours quand on serrait une voile, mais il tremblait maintenant de plus en plus pour l'équipage, et afin de s'en rendre moins indigne, il se forçait à suivre sa bordée, jusqu'à pied de mât, bien qu'il fût persuadé qu'un jour ou l'autre, il se ferait enlever. A quatre pattes, à plat ventre sur le pont, il priait avec frénésie.

Ces luttes, ces victoires sur lui-même, personne ne les soupçonnait. Le capitaine, convaincu que les hommes le traînaient à la manœuvre sous la menace, avait cependant déclaré :

— J'en suis responsable. Je ne veux pas qu'on me le perde ni qu'on me l'abîme.

M. Monnard était d'accord avec lui sur ce point. Comme Barquet restait, pour les matelots, une gêne dans le service, qu'ils le repoussaient du coude ou du genou lorsqu'il prétendait crocher, lui aussi, dans un filin, le second avait décidé une fois pour toutes :

— Vous resterez près de moi, au cas où j'aurais besoin de vous.

Il le gardait à sa botte et lui découvrait des semblants d'occupation dans les coins les plus abrités.

Un soir, ils furent pris par un grain électrique. Les hommes étaient en train de serrer le grand volant, quand le bateau se coucha dans un craquement gigantesque, accompagné d'un éclair aveuglant qui fendit le ciel dans toute son épaisseur. Ils eurent peur et redescendirent. A plat ventre, au pied des mâts, il les écoutait crier, en pensant qu'ils allaient s'abattre sur leurs reins, que le bateau aux trois quarts engagé, une lisse sous l'eau, l'autre dressée comme un couronnement de talus au-dessus de leurs têtes, n'avait plus d'autre alternative que de faire le tour ou de s'en sortir rasé comme un ponton.

Mais l'agression cessa aussi soudainement qu'elle avait commencé. Le bateau se releva, eux aussi, dans un calme absolu et oppressant. Et comme si le passage de la tourmente frénétique avait emporté tout l'air du ciel, ils haletaient, ainsi qu'après les pires efforts.

Soudain, la *Galatée* flamboya de façon surnaturelle. Des traits de feu coururent le long des cordages et des vergues. Les lisses, le pourtour de la dunette, des roofs et des panneaux se soulignaient de rampes aveuglantes ; des fusées d'étincelles pétillaient à la pomme des mâts. Les hommes, avec un drôle de rire, qui voulait crâner, se passaient la main sur les cheveux, afin d'en chasser les bouquets électriques qui s'y accrochaient et revenaient, sitôt renvoyés.

— Ce sont les feux Saint-Elme, leur cria le capitaine, à qui ces aigrettes faisaient, comme aux autres, une vraie chevelure de diable. Ça ne brûle pas !

De savoir que ce prodige avait un nom, et qu'on l'apprenait dans les livres, les tranquillisa. Nicolas murmura pourtant :

— J'ai vu cela une fois, sur le *Saint-Victor*. C'est toujours signe de mort... Le lendemain, on a perdu un homme qui est tombé du petit cacatois, de vergue en vergue, jusqu'à la mer. Il était brisé, et il n'a pas coulé. Il flottait comme un bouchon.

Ils l'écoutaient mal, parce que le temps était redevenu parfaitement clair et qu'ils regardaient tous le soleil, qu'ils n'avaient pas revu depuis des jours et des jours.

Il effleurait l'horizon de l'Ouest, cet Ouest qu'ils devaient gagner et où il était posé comme une cible ardente. Cela leur rendit sensible à tous l'écart de la route, qui se détournait de l'astre et s'enfonçait dans le sud.

— C'est pas 'core demain qu'il nous fera mal aux yeux, celui-là, dirent les hommes.

Ils le regardaient s'enfoncer avec une nostalgie que ne leur avait jamais causée aucune terre en s'effaçant. Pour beaucoup, c'était la première fois qu'ils contemplaient un coucher de soleil... Quand le dernier segment disparut, un rayon vert éblouissant balaya la mer, qui, pendant un fragment de seconde, sembla une immense prairie onduleuse.

— Le rayon vert n'est nulle part aussi beau qu'au cap Horn, prononça derrière eux la voix de M. Monnard.

Puis, comme s'il avait senti tout ce que cette réflexion d'amateur pouvait avoir de déplacé, adressée à des gens fourbus, il ajouta :

— C'est là qu'il faudrait amener les Parisiens !

C'était la première plaisanterie dont il leur faisait cadeau depuis le début du voyage. Ils tinrent à montrer qu'ils lui en savaient gré, et se détournèrent pour qu'il les vît sourire.

Le lendemain matin, les bâbordais faisaient comme chaque jour la toilette du pont. Ils achevaient l'interminable séance de démêlement, mieux fournie cette fois, car le grain de la veille avait mis les manœuvres en écheveau. Le pilotin y travaillait. C'était la seule occasion pour Barquet de faire quelque chose d'utile, ramasser un bout de « corde », comme il continuait à dire, ça c'était son boulot ! Le roulis le jetait parfois dans les jambes des hommes qui s'en débarassaient sans colère, comme d'un sac à la traîne. Son zèle, qu'il s'affirmait maintenant en toute occasion, avait fini par les désarmer.

— Fait ce qu'il peut, mais peut peu ! avait résumé le père Toublanc, en clignant de l'œil.

Ils ne blaguaient même plus ses gants fourrés, devenus complètement spongieux et qui se gonflaient au bout de ses bras comme des chatons noyés.

Rolland, qui passait pour aller relever l'homme de barre, lui jeta un coup d'œil sans douceur :

— Tu ne vois pas que le bout de ton filin est pris dans le sabord ? Et que tu peux toujours haler dessus ?

Le pilotin, comme il le faisait toujours, quand cette voix dure l'atteignait, tressaillit et jeta autour de lui des regards égarés. Puis il se hâta vers la lisse, cherchant des yeux le sabord par où passait son cordage.

La mer restait dure, mais sans exagérer pour l'endroit. On sentait que le voisinage des banquises la freinait. Elle embarquait toujours sur le pont, mais de moins haut. Au lieu de pointer, puis de s'abattre sur le navire, les lames le prenaient de biais, couraient le long de la coque, puis, se gonflant, galopaient sur les pavois.

Barquet, qui sentait toujours sur lui le poids du redoutable regard, s'était penché, le ventre sur la lisse, ses longs bras en dehors, pour commencer à démêler l'écheveau de chanvre bourré dans le sabord, lorsque, dans un coup de hanche du bateau, une lame le coiffa et le culbuta à la mer.

Rolland, qui montait l'escalier de dunette, entendit le cri des hommes. Il vit en même temps le corps passer par le travers et monter sur le revers d'une lame.

Il bondit sur une des bouées placées tribord et bâbord de la dunette, à proximité de l'officier de quart, et la lança. Coup d'œil ou chance, elle tomba juste sur la tête du pilotin que son ciré, serré aux poignets, au cou, à la ceinture, maintenaient encore en surface, mais qui s'éloignait rapidement dans le sillage du navire.

— Lofe, ordonna M. Monnard au timonier, et tenez le navire en ralingue.

Puis, cette fois, haussant la voix :

— Les bâbordais à débarquer le youyou, les tribordais à la manœuvre. Et vite ! Pesez les lofs des basses voiles et brasse carré derrière.

Comme le capitaine venait de surgir, le second l'avertit :

— Barquet à la mer.

Le Grand Mât en ouvrit la bouche de saisissement, cette lourde bouche que rien n'avait jamais fait béer. Mais comme

M. Monnard courait à l'embarcation, il se ressaisit et prit la direction de la manœuvre. Le timonier venait de lui dire :

— La bouée lui est tombée juste dessus, cap'taine.

Déjà Rolland et Morbecque avaient largué les saisines du youyou, enlevé le taud, dessaisi les avirons, enfoncé les tolets. La bordée, à l'aide de la drisse de cacatois le balança à la mer. Rolland, Névél et Morbecque s'y affalèrent. M. Monnard hésita une seconde. Sa place, en principe, était dans l'embarcation, qui doit toujours être commandée par un officier responsable. Il jeta un coup d'œil sur la dunette : le capitaine s'y dressait seul. Le lieutenant, affairé sans doute au fond de la cambuse n'apparaissait toujours pas. Et c'était une question de secondes ! Le youyou devait déborder, sinon il allait se faire écraser sous la fesse du navire. Lui, Monnard, devait avant tout repérer le naufragé, le rattraper des yeux avant qu'il n'ait disparu. Il cria :

— Rolland, à vous le soin !

Puis il escalada les haubans d'artimon pour explorer la mer, tandis que les trois hommes repoussaient la *Galatée* du bout de leurs avirons.

Le youyou glissa rapidement le long du bord, Rolland, d'une tension des reins, évita de justesse le coup de hanche du navire, et le youyou commença la danse, mais sur place, afin d'attendre qu'on lui donnât le cap, car une embarcation par grosse mer ne voit pas à plus de dix mètres d'elle.

Les yeux levés, Rolland aperçut enfin le second, hissé dans les haubans. Le bras tendu, il montrait une direction juste à l'opposé de celle que le matelot livré à lui-même eût choisie : le navire, en prenant la panne sous les huniers et la misaine, avait évolué, et tous les repères s'en trouvaient confondus.

L'embarcation légère remontait les avalanches grises pour s'écrouler avec elles. Les embruns flagellaient les sauveteurs, le tumulte des eaux emplissait leurs oreilles de mugissements : deux conques liées à leur tête... Mais ils ne vivaient que par les yeux aux aguets. La silhouette du navire s'était effacée dans le ciel de suie. Ils nageaient à pleins bras, mais à l'aveuglette maintenant, tendant le cou lorsqu'ils arrivaient à la crête d'une lame, pour ne voir que des talus d'eau furieux et vides.

Et voilà que le temps se salissait dans l'ouest. Un grain creva, aveuglant. Il noya dans une neige tourbillonnante les lames raturées, qu'ils n'apercevaient plus qu'à l'instant où elles attaquaient. Le

youyou embarquait dur et Rolland à genoux dut écoper, en maintenant derrière lui la barre d'une main. Il songeait : « Inutile, il a coulé ». Mais en même temps, il se jurait : « Je ne reviendrai pas sans lui ! »... Il revoyait Barquet se hâtant vers son sabord. C'était pour lui avoir obéi trop vite qu'il s'était fait enlever... Les deux autres, inquiets, tournaient la tête : continuait-on ? D'un coup de menton, Rolland montra le large : on continuait.

Dans la mer qui les mangeait de plus en plus, ils cherchèrent encore longtemps. Les efforts des deux nageurs ne cédaient point : redoublaient même pour étaler le temps, maintenant tout à fait pourri. Rolland, cependant, les sentait découragés, devenus mécaniques. Il comprit que Nével et Morbecque n'attendaient que l'ordre de virer de bord, mais qu'ils s'interdisaient de le suggérer. Il leur cria, enragé :

— Faut qu'on le ramène !

Il crut voir Morbecque hausser les épaules, mais peut-être seulement, en halant sur l'aviron...

« Il a croché dans la bouée », songeait-il. Cette réussite, de l'avoir ainsi coiffé du premier coup, lui interdisait de renoncer. Il avait trop l'orgueil de sa chance ! Cela, et puis l'horreur de garder le pilotin amarré à lui jusqu'à la fin de ses jours, de se répéter : « Je l'ai perdu par ma faute, en le forçant à faire surface quand le capitaine l'enfermait ». Il le ramènerait où il y resterait !

Il en oubliait qu'il n'était pas seul, qu'on l'avait rendu responsable des deux autres. Il ne s'en souvint qu'en entendant près de lui Morbecque mugir. Le Dunkerquois, sans cesser de nager, montrait du regard, de la tête qui tirait de côté, à s'en arracher du cou, un corps qui tournait au revers d'une lame.

Ils ne lui crièrent pas de tenir, qu'ils arrivaient, trop certains que Barquet ne manquerait pas une de ces belles manœuvres dont il avait le secret, et qu'en gesticulant, il coulerait. Lorsqu'ils furent sur lui, ils virent qu'il avait les dents découvertes, les yeux clos. Il flottait sur le dos, en tenant sa bouée comme une grande brioche ronde, le nez dedans, et serrée contre lui. Après qu'ils l'eurent embarqué, évanoui, en le pêchant au lasso avec la bosse de l'embarcation, ce fut toute une affaire pour lui faire lâcher cette bouée qu'il maintenait dans ses bras crispés.

— Il ne manœuvre droit que quand il dort, apprécia Morbecque.

Etait-ce le second ou le capitaine qui avait manœuvré dans la

boucaille pour se rapprocher d'eux ? En tout cas, dès qu'ils eurent viré de bord, ils aperçurent la *Galatée* toute proche, qui se débattait dans la neige à grands coups de mâts excédés. Quelqu'un leur cria, quand ils accostèrent :

— Vous l'avez ?

Rolland répliqua :

— Est-ce qu'on rentrerait, si on ne l'avait pas ?

Ils louvoyaient maintenant dans les glaces, les icebergs tabulaires descendus de la terre de Graham. Les blocs dominaient les mâts. Etrangement droits sur les grandes houles, ils promenaient sous le ciel noir des blancheurs de sépulcre. Par un temps calme, le navire demeura tout un jour entre trois icebergs, trois falaises d'albâtre qui semblaient s'attirer, les attirer. Le vent ne revint qu'à l'instant où ils allaient aborder le plus gros, et ils amenaient déjà, pour amortir le choc, des gaffes qui, ils le savaient, casseraient comme des bâtons de verre... Quand la *Galatée* eût repris un peu de vie et que le mur étincelant défila le long du bord, ils s'en allèrent, leur gaffe sur l'épaule, sans rien dire, comme s'ils revenaient des champs. Mais le soir, tapis contre le cagnard, ils racontèrent des histoires. Toublanc, dans sa jeunesse, avait vu un trois-mâts échoué sur un iceberg.

— Tout l'avant était monté dessus, y avait que l'arrière à tremper. Le Vieux, avec ses jumelles, disait qu'il ne voyait personne à bord. On a voulu s'approcher, mais la neige a repris, et on n'a plus rien vu. Cette année-là, il s'en est perdu cinq : c'était un de ceux-là.

— Nous, dit Gouret, on est tombé dans la banquise un matin. Derrière nous, venait la *Calypso*, avec un jeune capitaine, et il avait sa femme à bord. Eux, c'est le soir qu'ils ont dû buter dans le trottoir. En arrivant à Portland, on demande : « Pas encore arrivée, la *Calypso* ? — Non. — Alors, on l'a grattée ». Elle n'est jamais arrivée !

— Tu verras qu'il ne virera de bord que quand on se sera cassé les dents sur le morceau de sucre !

Mais le lendemain, sans avoir vu la banquise, ils couraient bâbord amures, cap au Noroît. Le vent avait changé dans la nuit, et soufflait maintenant du Sud-Ouest. Le capitaine avait gagné ! Il était allé le chercher, son vent, loin au Sud, jusqu'à s'emboutir dans les glaces, mais il le tenait et il en profitait ! Il venait de faire

établir la misaine, la voile qui donne le plus de vitesse, avec tout de même le moins de risques. Avec ça et les volants dessus, il te butait dans la lame à tout faire éclater, gardant son navire tout couché sur tribord, la lisse constamment sous l'eau.

Il était comme ça, le Vieux, hésitant, pointilleux comme un gabelou, tâtant de droite et de gauche avec son bout-dehors, comme avec un bâton d'aveugle, et puis, quand il en avait par dessus la tête, une rage le prenait, il était prêt à tout bouziller pour tailler de la route !

Cela ne le calma même pas, quand la ralingue de chute du grand hunier volant céda, et que la voile partit en lambeaux. Lorsque les hommes furent redescendus, après en avoir serré les morceaux, il cria au second :

— Appelez-moi l'autre bordée, pour déverguer la voile et enverguer celle de rechange. Tant que le vent est pour nous, faut en profiter !

Déverguer et réenverguer un hunier par ce temps, c'était à peu près aussi facile que de remplacer le brancard d'un tombereau chargé de pierraille, pendant qu'il descend une côte !... Quand cela fut fait, après six heures de bataille contre des chaînes, des cabestans, des vergues et des palans, sur un bateau rincé comme un écueil, contre un vent qui vous promenait un bonhomme au bout de son filin mieux qu'une araignée à bout de fil, les deux bordées semblaient relever de maladie. Gouret déclara :

— Crever pour crever, j'aimerais 'core mieux, tout comme, être dans la peau de « Débarqué ».

Car le pilotin, maintenant comme jadis, restait couché pendant ces manœuvres. Mais il avait, cette fois, pour excuse, une pleurésie dont, aux dernières nouvelles, il était douteux qu'il réchappât. Deux fois, Rolland avait été sur le point d'en demander des nouvelles au capitaine qui le soignait, mais il s'était tu, et c'était auprès du mousse qu'il s'informait...

En remontant dans le Noroît, ils avaient retrouvé les albatros et dès que le temps devenait maniable, ils en pêchaient. Ils les prenaient à la ligne : un triangle de cuivre où était attaché un bout de couenne, le tout supporté par un flotteur de liège. Dès que le bec du vorace s'engageait dans le triangle, ils saquaient un bon coup pour le coincer entre deux des trois côtés. Par exemple, pour faire passer la lisse à un bestiau presque aussi gros mais plus mau-

vais qu'un mauvais bouc, et voilé comme un cotre, ça n'allait jamais tout seul. Le charognard s'arc-boutait au pavois, repoussait le bateau de ses énormes pattes palmées, sans avoir l'idée d'ouvrir le bec, ce qui l'aurait libéré du coup : tout, plutôt que de lâcher le morceau !

Une fois sur le pont, tout le monde sait cela, il était fait : pattes trop courtes, ailes trop longues, comme les martinets, qui ne savent s'envoler qu'en se laissant tomber. Lui, ne pouvait que battre furieusement les planches, et vous n'aviez, vous, qu'à vous garer de ses coups de bec qui vous auraient coupé un doigt comme on casse un sucre d'orge.

Les hommes les appelaient des poules. Ils les égorgeeient et les dépiautaient comme des lapins. Puis, le maître-coq faisait mariner les cuisses, le plastron dans le vinaigre et les fricassait aux oignons. C'était coriace, huileux, ça avait goût de poisson avancé, mais c'était pourtant de la viande fraîche.

Un qui se récriait, quand il y avait, au menu, du ragoût d'albatros, c'était Nicolas.

— Une saloperie de même, qui mange le monde !

Si l'on insistait, il répliquait :

— Mangerais-tu du caunie, toi ?

Le « caunie », c'est le corbeau, au pays gallo.

Les hommes suspendaient leurs prises à une corde tendue sous le gaillard. Ils y accrochaient les albatros, par le bec tout vivants, et cela faisait un bel étalage de volailles !

C'était aussi une distraction de les torturer, de leur faire avaler des clous, de leur arracher les « plumes de soie », de leur flamber le ventre avec un briquet.

— Les charognes, faut que ça en bave avant de crever.

Car les marins savent encore, ce que tout le monde a oublié, que l'oiseau, même le plus petit, est une bête féroce et qu'une poule est plus griffue qu'un tigre.

Ils étaient en train d'en dépouiller un sur la dunette, quand l'homme de bossoir cria :

— Embarcation par tribord-avant !

Ils coururent, et ils virent passer une baleinière vide, à demi défoncée, mais qui, en se relevant à la lame, leur montra à tous son nom fraîchement peint en lettres noires et bien rincées : *Condor*.

Qu'est-ce que cela signifiait ? Le naufrage du collègue ou un

coup de mer bien sonné, qui avait arraché la baleinière de ses chantiers, puis l'avait jetée à la baille ?

Personne ne pouvait le savoir. Pourtant, Nicolas affirmait :

— Je te dis qu'il a fait le tour ! Ça se devait, qu'il se fasse laver les fesses, avec sa manie de souquer en aveugle.

— Dans ce cas, conclut Gouret, te v'là tranquille.

— Et les copains ? riposta Nicolas.

Gouret admit l'objection, mais il déclara que pour une baleinière en balade, on n'était pas forcé de croire que le *Condor* eût fait un trou dans l'eau, qu'il courait peut-être, comme eux, la bonne bordée, par leur avant. Cela ne sembla pas davantage satisfaire Nicolas.

Il regardait encore dans le sillage, du côté de l'épave, qui disparaissait déjà à l'horizon, quand un grand albatros parut en jaillir. Il devait être en pêche dans un creux de houle, mais c'était vraiment comme s'il avait été tapi au fond de l'embarcation et qu'il s'en fût envolé...

Il fit le tour du navire, par deux ou trois fois, mais de tout près, à raser les basses vergues, son regard jaune scrutant les hommes groupés sur la dunette, comme s'il avait cherché quelqu'un parmi eux. Puis il navigua résolument de conserve avec la *Galatée*, tantôt planant à l'aplomb des vergues, tantôt environnant le navire de cercles rapides.

La nuit l'effaça, mais dès le matin, ils le retrouvèrent au-dessus de leur arrière, et cette insistance les étonna. Les pêcheurs du bord lui jetèrent leurs lignes. Il fonçait sur l'appât, le cueillait du bout de son bec, avec une diabolique adresse, sans jamais se laisser engager entre les branches du triangle. Gouret, qui comptait ses captures par dizaines, en était devenu enragé.

— Sûr qu'il a mangé de l'homme, ce cochon-là, pour avoir tant de vice !

Nicolas, lui, surveillait la pêche, avec un air bizarre. Il assura en ricanant :

— Tu ne crois peut-être pas si bien dire...

Le soir, ils étaient plusieurs à murmurer, en jetant un regard de biais à l'oiseau impassible :

— C'est point une bête naturelle !

Le lendemain, en prenant la barre, Rolland vérifia que l'albatros était toujours en vue, au dessus de la corne d'artimon, cette fois, et il appela à mi-voix :

— Monsieur...

Le second se rapprocha :

— Voilà, dit Rolland, de la même voix basse pour n'être entendu que de M. Monnard, Nicolas est sûr que l'albatros-là lui en veut, qu'il le cherche.

— Pourquoi lui plus qu'un autre ?

Rolland hésita, puis il expliqua avec plus de sérieux encore :

— Il croit que le *Condor* a coulé. Il dit que l'albatros-là a sûrement mangé du Thorin, son ancien capitaine. Et comme Thorin lui en voulait à mort...

— Je comprends, dit M. Monnard, vous avez bien fait de me prévenir.

Il descendit dans les appartements, remonta quelques minutes après, un fusil au poing, visa soigneusement l'oiseau, fit feu. La bête s'abattit sur le pont dans un éclaboussement de plumes et de sang. Les hommes accoururent, et à coups de gaffe, l'achevèrent. Puis ce fut le capitaine qui surgit alerté par la détonation.

— Qu'est-ce qui se passe ?

— Je vous expliquerai, dit M. Monnard.

Puis il appela :

— Nicolas !

Le matelot, exorcisé, approcha, l'air penaud.

— Voulez-vous me préparer le bec pour faire une poignée de canne ? demanda M. Monnard. Et tâchez que ça ait un peu de mine, ça me fera plaisir.

— Oui, monsieur.

Le matelot tira son couteau et s'en alla décapiter l'albatros, soigneusement.

M. Monnard était revenu près de la barre.

— Vous avez bien fait de m'avertir, répéta-t-il. Cela prouve que vous avez le sens des hommes, et c'est indispensable pour les commander.

C'était la seconde fois qu'il prononçait ce mot-là ! Alors, voilà ce qu'il avait trouvé, pour le tenir en laisse : faire miroiter une nomination de maître d'équipage ? Un poste de gueule et de bras, tout juste bon pour un sans-le-sou.

Il jeta au second un regard de rancune.

— Je n'ai pas et je n'aurai pas à les commander. Je n'ai pas d'argent, moi, pour payer des études.

— Je crois au contraire, répliqua M. Monnard, que vous

pourrez faire un officier, plus tard. Mais pour cela, vous aurez à vaincre pas mal de choses, dont la principale n'est pas le manque d'argent... Je ne vous en aurais pas parlé, si je n'avais pas quelque chose de précis à vous offrir. J'ai un frère prêtre, qui n'a pas de santé, et qu'on vient de nommer, à cause de cela, dans une petite cure, à Trézel, tout près de Saint-Briac. Il vit avec ma mère. A Saint-Briac, je connais l'instituteur, le père Rémy, qui prépare à l'École d'Hydrographie. J'ai été son élève. Il n'y a pas au monde un homme plus digne d'estime. Je suis tout prêt à demander à mon frère de vous prendre en pension. Pas gratuitement : vous le rembourseriez une fois officier. Ce ne serait qu'une avance. D'ailleurs, si vous le voulez, vous rapporterez de l'argent de ce voyage. Réfléchissez, et si vous vous décidez, vous m'en reparlerez... Redressez donc : vous voyez bien que vous allez masquer.

II

Ce ne fut qu'après avoir doublé Chiloé qu'ils rentrèrent dans les beaux temps. Ils ne voyaient pas la terre, mais ils savaient qu'avec cette dernière île de la côte patagone, cessaient ses déchiquetures, son hachage par l'Océan du Sud. Désormais, ce serait la muraille abrupte et aride de la côte chilienne, et sous la quille de la *Galatée*, des fonds de cinq mille mètres, les premières fosses du Pacifique.

On ouvrait tout grand le navire au soleil. Les portes condamnées béaient à longueur de jour. On dégageait les panneaux. Tout était encore gris de sel, les visages comme le navire. On les grattait, on les lavait ensemble. Les hommes, avec de bonnes gueules réjouies, sortaient leurs pauvres frusques détrempées, les installaient sur le pont. On torchait de la toile tant qu'on pouvait, pour se remonter au plus tôt, et le capitaine, chaque jour, allongeait sur son Routier des lignes de plus en plus longues qui se prolongeaient l'une l'autre vers le Nord.

La cuisine, qui n'avait été si longtemps qu'un récif carré et ruisselant, avait repris son service. On remangeait chaud ! Dans le poste d'équipage, les hommes mettaient à jour tout un arriéré de sommeil, sans crainte d'être appelés brusquement la nuit pour manœuvrer, et le matin, le bosco, à la levée de corps, devait en arracher plus d'un de sa cabane. Quand ils débouchaient sur le pont,

par temps clair, les yeux encore papillotants, ils apercevaient dans l'est, très hauts au-dessus de l'horizon, des nuages rosés. Leur fixité et la netteté de leurs contours ne pouvait laisser aucun doute : c'étaient les sommets de la Cordillière des Andes, qui se voient parfois à cinquante lieues.

On doubla de très loin Valparaiso. Rolland y avait abordé lors d'un précédent voyage. Il se rappelait une baie immense, bordée de falaises et de collines pelées, une ville poussièreuse, grise et rouge, et le cri des petits couseurs de sacs : « *Hilo ! Hilo !* », qui quémandaient sans cesse du fil. Leur appel sortait continuellement d'un des panneaux, ou des trois à la fois. C'était, en effet, dans les cales que l'on remplissait les sacs de charbon, à débarquer, et ces gamins de douze à quinze ans les cousaient avec une telle vélocité qu'ils étaient toujours à court de fil... Pour le reste, Valparaiso se confondait, ainsi que les autres ports, où les matelots ne descendent pas à terre, avec la grande peine des déchargements.

Depuis le soir, où il avait fusillé l'albatros, M. Monnard n'avait fait aucune allusion à son offre de pension chez son frère le curé. Il attendait, sachant que des méfiances, des fiertés se battaient dans le garçon, contre des ambitions, les dégoûts de la vie de matelot, l'attrait d'une autre existence. De la dunette, il observait Rolland qui regardait la côte...

Charbon de Valparaiso, charbon pour Iquique, que dans quelques jours, on débarquerait... Cinquante kilos sur les épaules, c'était là son lot ! Et cela pèserait davantage encore, depuis que l'autre, là-haut, lui avait planté au cœur cet espoir impossible. Rolland lui jeta un mauvais regard, puis délibérément monta l'échelle de dunette et aborda le second.

— J'ai réfléchi à ce que vous m'avez dit l'autre jour, Monsieur, et j'ai vu que ce n'était pas possible.

M. Monnard haussa seulement imperceptiblement les sourcils et attendit.

— D'abord, reprit Rolland, pour ce qui est de votre frère, j'ai à vous dire que je n'ai jamais été beaucoup du côté des curés.

Le second secoua lentement la tête et prononça :

— Aucun rapport...

— Et puis, ajouta Rolland, à supposer que votre frère me fasse crédit, il resterait ensuite les années d'école, la pension à payer. Ça ne se peut pas.

— J'y ai pensé, dit le second. Si je le pouvais, je vous avancerais moi-même l'argent, mais je ne le peux pas. Seulement, je crois que je vous obtiendrais un prêt.

— Je n'aime point devoir... murmura le matelot.

— Tant mieux ! Vous vous acquitteriez plus vite.

De l'entendre ainsi répondre du tac au tac, comme quelqu'un pressé d'aboutir, redoubla la méfiance de Rolland.

— Ce que je voudrais savoir, dit-il avec du défi dans la voix, c'est pourquoi l'idée vous est venue de vous intéresser à moi. C'est le troisième voyage que je fais avec le capitaine Le Gac. Il ne m'a jamais parlé de rien, et vous, en moins de trois mois... D'autant que je n'ai rien fait pour... Vous ne pouvez pas avoir de sympathie pour moi.

— Il ne s'agit pas de sympathie là-dedans, trancha froidement M. Monnard. J'estime que vous pourriez rendre plus de services dans la Chambre que dans le poste. C'est de mon devoir de vous y pousser, comme de mettre dessus, ce matin, toute la toile que ce bateau peut porter. Voilà ! Quant au capitaine, c'est peut-être parce qu'il vous connaît depuis trop longtemps, que les mauvais souvenirs l'empêchent de voir exactement ce que vous pouvez faire. Moi, qui ne vous ai jugé qu'à l'œuvre, sans avoir à m'occuper de votre passé, je peux avoir vu plus clair. Même si c'est exact, vous ne me devrez rien.

Rolland rougit, et cela le rajeunit étrangement, jusqu'à l'enfance.

— Ce n'est pas pour vous que je disais cela, Monsieur. Au contraire ! Je ferai ce que vous voudrez.

M. Monnard enregistra d'un signe de tête.

— Savez-vous ce que c'est qu'un angle ?

Il l'entraîna d'un signe dans la chambre de veille, et crayon en main, commença à lui expliquer la manière de faire le point.

Le capitaine, quand le second, à déjeuner, lui parla de son projet, paru d'abord surpris, puis il déclara :

— Ah ! s'il voulait, le bougre !... Mais méfiez-vous, quand on sera à Frisco. Je le connais : la terre le rend fou. Il en rentre toujours en morceaux ! C'est pour ça que je n'ai jamais pensé qu'il pourrait faire mieux qu'un matelot. Enfin, essayez toujours...

Ce fut au large de Taltal, le premier port de nitrate en venant du Sud, que Barquet reparut sur le pont. Il était si maigre et si pâle, il retroussait des lèvres si blanches sur des dents si longues, dans un sourire si pitoyable, qu'ils en furent émus, et tous l'entourèrent.

— Alors, Débarqué, t'as tout de même étalé ?

— Tu reviens de loin ! T'en as fait de la route sur le dos !

— Paraît que tu t'es payé la double, comme pleurésie ?

— A c't'heure, tu vas courir la bonne bordée : tu n'as plus qu'à épaissir, mon p'tit gars.

Ils lui auraient bien administré les bourrades cordiales dues à un convalescent, mais ils n'osaient y toucher, de peur de l'abattre, tant il pesait peu sur le pont.

Lui, tout heureux, répondait à petits branlements de tête exténués, mais ses yeux cherchaient au delà de leur cercle, et ils s'arrêtèrent sur Rolland, demeuré à l'écart, qui s'absorbait en apparence sur deux filins à nouer.

Barquet fit signe qu'on s'écartât : le groupe s'ouvrit et le pilotin marcha à pas traînants vers le matelot. Rolland ne le regarda point s'approcher, mais sa joue tremblait.

Barquet dit simplement d'une voix basse et grave, qu'il n'avait point, avant d'être revenu des portes de la mort :

— C'est vous qui m'avez sauvé, merci.

Personne ne riait. Rolland dut ravaler de la salive pour répondre :

— Pas plus moi que les autres : on était trois dans le youyou.

— La bouée, c'était vous.

— Oh ! une veine, pas plus !

— Vous ne voulez pas me donner la main, demanda Barquet de la même voix profonde.

Comme Rolland se taisait, qu'il restait immobile, Gouret explosa pour tous :

— Va-tu la lui donner, vingt dieux ? Vas-tu la lui donner, tête de cochon ?

Puis il se jeta sur eux, les empoigna, les poussa poitrine à poitrine.

— Tu vas l'embrasser, le petit gars-là ! Il ne l'a pas mérité, peut-être ?

Et ce fut parce qu'il sentait que Barquet l'avait, en effet, mérité, mais comment et pourquoi ?... que Rolland l'embrassa joue sur joue.

Quand la *Galatée* se rapprocha de la côte, après avoir doublé Tocopilla, les vents faiblirent. Le navire traîna huit jours durant, le long de murailles gigantesques, de roches calcinées par l'ardent soleil. Le guano y étalait ses plaques blanches, et M. Monnard

apprenait à Rolland à relever les moindres renfoncements des falaises, les plages étroites où roulent en tonnerre les lames vertes du Pacifique, où quelques masures chiliennes se tapissent sur une langue de sable, au pied de la montagne à pic.

Enfin ils aperçurent au bas d'une haute chaîne embrumée, verticale et lisse comme un rempart, un troupeau serré de maisons basses, Iquique, écrasé par la masse abrupte du Taracapa. La rade, unie et plus éblouissante qu'une glace, se couvrait de navires strictement alignés. Leurs mâtures nues y dressaient une forêt morte, seule possible, semblait-il, dans l'aridité lunaire de cette côte, où pas un lichen, pas un insecte ne pouvait vivre. Il n'y avait que des hommes à subsister dans la stérilité chimique des sulfates, des chlorures, des nitrates, et à en tirer la richesse. Le père Toublanc, qui était monté, une fois dans sa vie, jusqu'à la pampa nitratière, se souvenait d'y avoir vu d'étonnants cadavres de mules, desséchées par les sels, et qui restaient debout, toutes noires sur le sol blanc. Des chalands pansus, les lanches, se traînaient sur le métal des eaux, entre les voiliers, et leur portaient cette poussière, qu'ils étaient venus chercher jusque-là, à travers les ouragans du Horn.

Au petit matin, le remorqueur prit la *Galatée* et la conduisit au troisième rang à partir du large et à la quatrième place à partir de la ville. Elle s'y mouilla sur deux ancres, ancre de bossoir sur l'avant, croupiat sur l'arrière, et commença de débarquer son charbon. Cela se faisait encore au treuil à main : quatre hommes à virer, un sur la plate-forme à crocher le cartahu, un autre à tourner au cabillot et à filer. Dans la cale, huit remplissaient les sacs.

Ils commençaient à six heures du matin, travaillaient jusqu'à midi, s'interrompaient une heure pour déjeuner. Puis le bosco criait : « Chacun à son poste ! » et ils ne mettaient bas l'ouvrage qu'à six heures du soir. Il fallait alors arroser et laver le pont. La nuit, ils devaient encore chacun une heure de veille.

Après l'enfer noyé du Horn, c'était maintenant la sécheresse du désert; la poussière du charbon brûlait les yeux et les gorges, mêlée à cette cendre de salpêtre qu'on respirait dans l'air embrasé. Les hommes, quand la cloche piquait la fin du travail, s'affalaient sur le pont, noirs comme des démons, et appelaient la nuit, la fraîcheur soudaine tombée de la montagne sauvage.

Les goélands se taisaient, en même temps que les treuils et les cris. Seuls, quelques phoques en chasse clapotaient le long du bord, et les plaintes des pingouins frangeaient la baie comme

des coassements de grenouilles un étang. Subitement, un chant s'élevait d'un gaillard, gonflé par l'écho de la montagne, et parvenait, clair et puissant, jusqu'aux navires les plus éloignés :

Au souffle des champs, j'ai reçu la vie...

Un autre chanteur répondait à l'avant d'un autre navire et les hommes, étendus sur les ponts, écoutaient avec un plaisir douloureux, jusqu'à ce qu'un loustic entonnât enfin quelque part une chanson grivoise, qui les redressait, encore engourdis de rêve.

— Les canotiers : embarque !

Chaque soir, après le travail, le bosco criait l'ordre. Rolland remontait, presque nu, de la cale, tirait un seau d'eau à la mer, s'y lavait, et redevenu propre et net, embarquait avec Gouret dans le youyou.

M. Monnard les avait désignés pour aller chercher à terre le capitaine, qui passait à peu près toutes ses journées chez les agents, les courtiers, sans parler des stations dans les petits bars, avec les collègues.

Entre la grande rade et les appontements, les embarcations qui faisaient la liaison entre la terre et les navires rencontraient la passe.

Elle était assez étroite pour qu'en passant bien au milieu un canot pût toucher, de chaque côté, du bout de ses avirons, les roches qui la bordaient. Sur ces roches, dormaient, la tête sous l'aile, des pélicans rongés de poux et gavés de poissons morts. Pas un ne bougeait au passage des embarcations. Les hommes débarquaient parfois sur leur domaine, pour s'amuser à les faire détaler, en leur bottant le derrière. Mais ils n'en tuaient pas, car leur chair était coriace et la police les protégeait. C'était les « boueux » du port, comme les urubus ceux de la ville.

La passe n'était dangereuse qu'en période de barre, une barre rythmée comme une horloge ou un phare à éclipse : trois lames, un temps ; trois lames, un temps...

Les nageurs des canots souquaient donc, à en faire éclater les avirons, pour passer dans l'accalmie entre les périodes des lames, sans être rattrapés par les écroulements qui déjà cavalcadaient sur leur arrière.

Rolland et Gouret, choisis parce que forts et adroits, étaient habiles à ce sport. La barre franchie, ils n'avaient plus qu'à nager tranquillement dans une eau bouillonnante, qui se calmait d'ailleurs très vite.

Le capitaine Le Gac, en complet de coutil jaunâtre et en

canotier de paille, aussi ponctuel que la barre, les attendait à l'embarcadère. Quand le youyou abordait, il inspectait, du même coup d'œil aigu, les hommes et l'embarcation. Il s'agissait pour lui, Le Gac, de soutenir honorablement la comparaison avec les capitaines des grands quatre-mâts Bordes et ceux des fins clippers de Laietz, la compagnie allemande de Hambourg, celle qui donnait à tous ses navires un nom commençant par P.

Ceux-là, en effet, arrivaient à terre et en repartaient dans d'élégantes baleinières à quatre avirons, qui filaient en flèche, sous la nage longue et rythmée des costauds qui tiraient sur le bois mort. Automatiquement, on régatait dès que deux embarcations se trouvaient à la même hauteur, et le youyou de la *Galatée*, bien qu'alourdi à l'arrière par quatre-vingt sept kilos de capitaine, gagnait souvent de plusieurs longueurs.

Le Grand Mât, qui venait de courir toute la journée, avec des succès divers, chez ses agents ou ses fournisseurs, était plus ou moins gracieux quand il embarquait. Les mauvais jours, il ne commentait que les défaites. Un soir qu'une baleinière allemande, montée par quatre hercules clairs, les dépassait dans une lancée sans réplique, il gémit amèrement d'être livré à une paire de bousoux qui ramassaient les balais sur toute la rade. Gouret rougit comme un charbon et gronda :

— S'il y avait de temps en temps la double au bout, ça nous donnerait peut-être des bras !...

Rolland, lui, ne souffla mot. Depuis sa conversation avec M. Monnard, il se trouvait à chaque instant gêné d'être ainsi en sandwich entre le Poste et la Chambre. Il appartenait encore à l'un, mais il était déjà choisi pour l'autre.

La veille, le grand Morbecque avait déclaré qu'avec ces canotiers à la manque, le « pisco » ne risquerait pas de leur faire mal au ventre. Le pisco, c'était l'eau-de-vie chilienne, et partout, malgré les foudres des capitaines, les canotiers, les seuls qui allassent à terre, en ravitaillaient leur bord. Cette fois encore, Rolland n'avait rien répondu. Il avait seulement mangé plus lentement, guettant la première allusion qui allait lui permettre de se lever, de cogner. Mais il n'y avait eu, après, qu'un long et pesant silence.

Rolland, savait, pour l'avoir vu ailleurs, ce que cela coûtait d'être distingué par un officier, de s'écarter des autres, de ne plus faire chorus avec leurs réclamations, leurs critiques. On se faisait très vite traiter de lèche-botte et de sauteur. Puis le vide se faisait

autour du transfuge. Ce vide, il l'attendait, le souhaitait, puisqu'il avait choisi. Les mots, il les renfoncerait à coups de poing dès la sortie, mais on le savait, et il y avait des chances pour qu'ils ne sortissent pas... Pourtant, c'était maintenant les heures de travail qu'il préférait. Dans la pénombre de la cale, à remplir ses sacs, avec cette activité facile qu'on apporte aux travaux qu'on sait devoir bientôt lâcher, il se répétait sans fin les paroles du second, il tournait de loin autour de cette vie nouvelle dont on venait de lui ouvrir la route.

Cependant, M. Monnard, depuis que le bateau était mouillé, ne lui adressait plus la parole. Rolland savait d'avance que, pendant le voyage de retour, il l'empoisonnerait plus qu'un autre, qu'il exigerait de lui le double des autres. C'était dans l'ordre, et tous les officiers intelligents agissaient de même avec leur poulain, afin de faire contrepoids à la méfiance de l'équipage. Le capitaine, lui, continuait à paraître ne rien savoir : on eût dit qu'il attendait son heure. Seul, M. Guézennec, le lieutenant, parlait désormais à Rolland comme à un futur collègue, et tout en le flattant, cela le gênait vis-à-vis des autres.

Si l'équipage ne mettait jamais pied à terre, les officiers y descendaient parfois le dimanche, et M. Guézennec, sitôt le youyou hissé à poste, entraînait Rolland et lui racontait la virée du jour. C'était une tournée sur la *Poste aux Choux*. Les officiers surnommaient ainsi le petit paquebot qui venait ravitailler en légumes frais, en fruits et même en eau douce, le désert d'Iquique et de sa pampa. Les capitaines essayaient d'y acheter des lots de légumes qu'on se partageait ensuite. Ils n'y réussissaient pas toujours. En revanche, on buvait à discrétion sur le vapeur...

M. Guézennec contait encore les stations dans toutes les petites boîtes poussiéreuses de la ville, les bons coins repérés de longue date par les Grands Mâts, notamment chez la mère Valéry, le *Refugium Peccatorum*, ses petites Chiliennes qui n'avaient que les yeux dans la tête, mais quels yeux, et quels bossoirs !

Rolland écoutait, sans avoir besoin de se forcer à sourire, lui que pourtant la terre rendait fou, comme l'avait dit le capitaine. Il écoutait le lieutenant comme on lit un menu, sans impatience, parce que son tour approchait d'être servi.

ROGER VERCEL

(La cinquième partie au prochain numéro.)

GRANDE-BRETAGNE 1949 (1)

III

L'ESPRIT ET LES MŒURS

Individualisme, empirisme, pragmatisme, sens pratique, goût de l'entreprise et de la libre initiative, impatience des contraintes extérieures, méfiance à l'égard des systèmes, attachement en même temps aux traditions et respect des hiérarchies sociales, religiosité enfin ; le tout coloré d'un léger snobisme et de quelque hypocrisie : voilà, aux yeux du public français, ce qui pendant longtemps a paru caractériser le tempérament britannique.

Conception que venaient illustrer des images datant de la fin de l'époque victorienne où, au plus récent, de l'époque edwardienne : trident de Neptune, Cité de Londres maîtresse des marchés financiers, Dominions serrés autour de la mère patrie, Lords opulents, Parlement de *gentlemen*, cadets aventureux, week-end fastueux, endiablées chasses au renard, balles de polo lancées le long de toutes les latitudes.

Conception périmée : de cette Angleterre-là, — l'Angleterre de Kipling, celle aussi du *Colonel Bramble,* — pas grand-chose ne reste. Dans l'orgueilleux édifice, la guerre du Transvaal avait déjà, au début du siècle, créé une fissure ; la guerre de 1914-1918 élargit cette fissure jusqu'à faire s'écrouler une aile du bâtiment ; les difficultés économiques et financières consécutives effondrèrent une autre aile ; la guerre de 1939-1945 puis la révolution travailliste paraissent avoir démoli le reste.

Paraissent, disons-nous : à la réflexion on en vient à se demander si la construction écroulée n'était pas qu'une façade, à vrai dire magnifique, mais derrière laquelle existait quelque

(1) Voir *La Revue* des 15 juillet et 1er septembre.

chose de plus profond et d'infiniment moins bien connu, quelque chose qui subsiste. En d'autres termes l'Angleterre familière aux Français n'était-elle pas seulement l'Angleterre des *gentlemen* et, celle-ci disparue, n'avons-nous pas la révélation d'une autre Angleterre différente de la première mais aussi réelle et que celle-ci nous masquait : l'Angleterre populaire ?

***

Depuis la révolution *whig* de 1688 jusqu'à la révolution travailliste, la Grande-Bretagne a été (sauf d'assez nombreuses exceptions) gouvernée, spirituellement aussi bien que matériellement, par les *gentlemen*, c'est-à-dire par une classe, relativement restreinte encore que largement ouverte, de gens façonnés par les mêmes disciplines, ayant les mêmes réflexes, le même idéal de vie, les mêmes préjugés, le même comportement physique et moral, les mêmes façons de s'habiller et de parler et jusqu'au même accent.

— Si un homme est un *gentleman*, faisait dire Oscar Wilde à un de ses personnages, il en sait toujours assez ; s'il n'est pas un *gentleman* tout ce qu'il sait ne peut être que mauvais pour lui.

Cette boutade apparaissait à peine impertinente. Le *gentleman*, fort distinct de la masse de la nation, en restait cependant l'idéal et, entre deux candidats du même parti dont l'un était un *gentleman* et l'autre ne l'était point, le suffrage populaire tendait presque toujours à préférer le premier.

Non seulement les classes dites longtemps « inférieures » n'ont plus à l'égard des classes « supérieures » *(your betters)* cette admiration quelque peu béate qu'elles nourrissaient naguère, mais à cette admiration s'est substituée, çà et là, non point certes de la haine, — jamais les Anglais ne seront haineux, — mais une sorte de méfiance : le porteur de bagages ou le garçon de restaurant, autrefois si déférents, témoignent aujourd'hui de l'aigreur à l'égard du client qui ne le traite pas suffisamment en égal.

Quant à ceux qui sollicitent des mandats électifs, le fait d'avoir les manières d'Eton et l'accent d'Oxford ne constituent plus pour eux un avantage. Certes, au sein du cabinet travailliste figurent encore des membres de la classe dépossédée : Sir Stafford Cripps est le fils d'un lord, M. Dalton est né d'un aumônier

de la Cour, lord Jowitt a été l'un des maîtres du barreau ; mais ces *gentlemen* ont été choisis plutôt malgré leur qualité qu'à cause d'elle. Et si l'état-major du parti conservateur est encore rempli d'anciens élèves des aristocratiques *public schools*, du moins ce même état-major fait-il actuellement de grands efforts pour attirer à lui des sujets d'humble origine.

De cette décadence d'une classe récemment encore si puissante une des causes est peut-être l'affaiblissement, sensible dès 1918, de la confiance tranquille qu'elle avait dans son droit supérieur *(the gentlemen gave themselves as granted)*, l'affaiblissement aussi d'une dignité morale longtemps affichée. Entre les deux guerres, la « bonne société » était certainement moins hypocrite qu'elle ne l'était au temps de la reine Victoria, mais ses mœurs étaient beaucoup plus relâchées ou, au moins, elle en avouait plus ouvertement le relâchement. Qu'on songe au succès fait au *Contrepoint* d'Aldous Huxley et à la *Lady Chatterley* de Lawrence. Peut-être y avait-il là-dedans, l'abus des cocktails aidant, un peu de fanfaronnade. N'importe : quand le respect qu'une classe a d'elle-même s'affaiblit, il est tout à fait inévitable que ce respect tente à disparaître de partout.

D'autre part, au cours des dernières décades, les *gentlemen* ont peut-être perdu quelque chose de ce sens divinatoire qui leur avait fait si longtemps deviner, avant même qu'ils ne se produisissent, les réflexes de la masse. Sans doute n'ont-ils pas, vers 1930, attaché assez tôt une suffisante importance à la crise économique qui s'annonçait et qui allait plonger dans le marasme des industries entières et réduire au chômage une partie de la population ouvrière. Que, pour pallier tant de misère, la classe dirigeante n'ait rien trouvé de mieux que le *dole*, l'insuffisante et humiliante allocation de chômage, voilà qui ébranla singulièrement la confiance de la nation dans l'aptitude de cette classe au gouvernement. On ne se demanda pas si la situation ne tenait pas à des causes profondes et peu modifiables par la volonté des hommes. On ne vit que les faits et les *depressed areas*. Et dès lors apparut ce besoin de « sécurité sociale » et de « plein emploi » auquel les *gentlemen* n'avaient que superficiellement réfléchi (1).

(1) Cf. *La Revue* du 15 juillet. Noter pourtant qu'aux conservateurs sont dues les premières grandes mesures de sécurité sociale et que c'est le libéral Beveridge qui a doctriné l'idée de « plein emploi »: *Grande-Bretagne 1949*. I. Réformes sociales et problèmes économiques.

De ces impondérables compte doit être tenu. Mais le facteur le plus efficace de nivellement a été, et de beaucoup, la guerre, les guerres.

Au cours de celle de 1914-1918 ce furent les anciens élèves des *public schools* qui payèrent proportionnellement le plus lourd tribut sanglant et leur classe en fut, qualitativement, aussi bien que quantitativement, très affaiblie. De plus, si, jusque-là, les *gentlemen* gouvernaient à peu près sans partage le peuple britannique, du moins ne lui demandaient-ils pas de se battre. Quand éclatait un conflit armé, ils étaient officiers : on louait des mercenaires pour être soldats. Ceci changé et la conscription instaurée, il fallut instituer le suffrage universel et l'égalité des tranchées ne fut plus oubliée.

Moins oubliée encore est l'égalité établie, pendant la guerre de 1939-1945, du fait de la mobilisation générale de la nation entière, hommes et femmes. Non seulement le docker et le valet de ferme ont été exposés aux mêmes dangers que le fils du pair mais la fille de cuisine et la petite main ont travaillé à l'usine derrière le même établi que la lady ; et parfois les premières avaient, dans une brigade de femmes-pompiers ou dans un détachement de femmes-motocyclistes, un grade supérieur à celui de la seconde. Cela ne s'efface pas et ce n'est qu'au théâtre que l'*admirable Chrichton*, les circonstances normales revenues, se remet humblement à servir des maîtres qui furent, pendant un temps, dociles à ses ordres.

Ajoutons que qui disait *gentleman* disait le plus souvent fortune patrimoniale. Les cadets n'en bénéficiaient pas directement, mais ils le faisaient indirectement, profitant des relations familiales et ayant toujours, chez l'aîné, vivre et couvert assurés. Or quel patrimoine peut résister à un *income-tax* confisquant jusqu'à 90 0/0 des revenus et à des droits de succession mangeant 60 ou 70 0/0 du capital ? Nulle classe — à moins que, comme à Sparte autrefois ou en Russie de nos jours, elle ne se maintienne par la terreur, — ne saurait rester longtemps dirigeante quand la base économique lui fait défaut.

Finis les bals et les *routs* donnés, durant la Saison, dans les grandes demeures londonniennes : celles-ci sont aujourd'hui désertées par leurs propriétaires, — ou bien ces propriétaires, faute de domestiques, se cantonnent dans les locaux des sous-sols, au voisinage de la cuisine ; finies les *garden-parties* et les

week-end parties organisées dans les châteaux ou les *manor houses* provinciaux ; — beaucoup ont été transformés en hôtels, en colonies de vacances ou en maisons de repos ; finies même ces brillantes *cocktail-parties* si fort en vogue entre les deux guerres ; plusieurs clubs du *West-End* ont dû fermer leurs portes ; l'élégance masculine a disparu, cette élégance dont le *gentleman* britannique présentait à l'univers un inimitable modèle ; plus de chapeaux haut-de-forme, plus de jaquettes bordées et de pantalons à damiers, le soir plus d'habits noirs, voire plus de smokings ; plus même de très solides étoffes : les tweeds et les peignés de première qualité sont réservés à l'exportation. En même temps que ses revenus et sa puissance, le gentleman a perdu son plumage.

A cette dépossession, l'ancienne classe dirigeante se soumet avec résignation. On grommelle dans les clubs mais, sauf exceptions, on n'y réagit pas très fortement. Le marquis, faute de valet de chambre, fait lui-même ses chaussures ; le financier limite volontairement son activité et renonce aux gains supplémentaires que l'*income-tax* dévorerait. Tout cela, qui est estimable, n'est pas très combatif. Dans les *public-schools* on a rompu les *gentlemen* a beaucoup de disciplines ; on ne leur a pas appris à s'opposer à un grand mouvement d'opinion et beaucoup d'entre-eux se demandent — ou se demandaient jusqu'à ces derniers temps, — si, après tout ce ne seraient pas les travaillistes qui auraient raison.

Les échecs de la politique économique de la majorité, les efforts de lord Woolton et l'ouverture virtuelle de la campagne électorale semblent, il est vrai, susciter un sursaut (1) : peut-être est-il plus de nerfs et de muscles que de pensée. En tout cas le récent manifeste du parti conservateur ne témoigne pas d'une rare imagination. Habileté tactique, sans doute. Mais aussi marque d'un complexe persistant.

***

Le Continent connaissait les *gentlemen* ; il connaissait peu les autres Anglais. Aussi s'est-il étonné de voir brusquement la nation britannique se rallier à une philosophie politique exempte

(1) Cf. *La Revue* du 1er septembre. *Grande-Bretagne 1949.* II.

de tout empirisme et inspirée au contraire par le plus pur et le plus abstrait esprit de système. Le Royaume-Uni devenu un « Royaume des professeurs » : cela a paru à peine croyable !

Et, pourtant, qui connaît bien l'histoire de nos voisins sait qu'avant l'aristocratique révolution *whig* de 1688, l'Angleterre apparaissait comme un peuple de déterminés raisonneurs, de subtils dialecticiens, de redoutables théologiens et de fameux échafaudeurs d'abstractions. On répète volontiers que les Anglais ont horreur des Constitutions écrites : n'est-ce pas oublier que la première Constitution écrite que le monde moderne ait connue fut l'*Instrument de gouvernement* de Cromwell ?

Les *gentlemen* installés au pouvoir écrasèrent cet esprit doctrinaire sous leur pragmatisme d'hommes d'action habitués à vivre au grand air et d'hommes du monde ayant horreur de toute pédanterie. Ils ne l'étouffèrent pas assez pourtant que de temps à autre il ne reparût : au XIXe siècle il prit divers noms : « radicalisme philosophique », « mouvement chartiste », « conscience non-conformiste », d'autres encore : il était bien là en tout cas, masqué mais non pas mort, nourri d'exégèse biblique, de principes rousseauistes, plus tard aussi de rationalisme darwinien et il lui arrivait de se manifester avec une force dont la classe dirigeante était obligée de tenir compte.

Il n'est pas si étonnant, à la réflexion que tant d'Anglais soient séduits par les systèmes de lord Keynes ou du professeur Laski ; leurs grands-pères ne l'avaient pas moins été par le système de Bentham ; il est encore moins étonnant que, malgré ses échecs, Sir Stafford Cripps ait conservé du prestige : Sir Stafford est un théologien de l'entourage de Cromwell, un doctrinaire puritain.

A cet esprit « théologien » il faut en ajouter un autre, d'origine plus récente mais manifeste aussi au sein de la masse populaire : c'est l'esprit de « classe », né de la discipline des *Trade-Union*. Défense de classe et non pas du tout de lutte de classes au sens marxiste du mot : il ne s'agit nullement d'anéantir, « liquider » les autres classes, mais bien de soutenir envers et contre tout les intérêts de la classe ouvrière ; il s'agit surtout, en toutes circonstances, et au prix même de durs sacrifices, d'afficher la solidarité de cette classe. On est là, depuis assez longtemps déjà, loin de cet individualisme ombrageux que, de ce côté-ci de la

Manche, on a cru longtemps être un trait commun à tous les Anglais.

Cet esprit d'opposition et de rétraction était naturel quand les réalités du pouvoir échappaient complètement à la masse ; il est devenu paradoxal du moment que le gouvernement s'est trouvé exercé par les élus de celle-ci. Les chefs du parti travailliste, les chefs aussi des grandes organisations syndicales s'évertuent à l'expliquer à leurs mandants.

Ils arrivent souvent et au moins pour un temps à les convaincre. Seulement l'ouvrier britannique, quand l'envie lui prend de faire grève, se sent tout décontenancé de trouver devant lui, *contre* lui, non plus le patron, le *boss*, qu'il avait accoutumé de combattre, — d'ailleurs avec le minimum de violence, — mais une bureaucratie anonyme derrière laquelle il devine les *leaders* dans lesquels il n'a pas tout à fait désappris d'avoir confiance. D'où chez lui un désarroi qui, pour être d'origine très différente de celui que manifestent les *gentlemen*, n'en est pas moins fort réel, et quelquefois pathétique.



Désarroi des *gentlemen*, désarroi des ouvriers, désarroi aussi de la *middle-class* qui commence un peu plus bas et s'arrête sensiblement moins haut que la bourgeoisie française. Cette *middle-class* prise entre des courants opposés, voyant les fétiches qu'elle avait accoutumé de révérer s'évanouir, très atteinte d'ailleurs matériellement, va quelque peu à vau-l'eau : c'est elle qui, en 1945, a assuré le triomphe des travaillistes, c'est elle, peut-être, qui, lors des prochaines élections, ramènera les conservateurs.

Cela, joint à la réaction consécutive à la tension nerveuse des années 40-45, joint aussi à l'insuffisance de l'alimentation carnée, explique l'état de semi-passivité dans lequel à en juger au moins par les apparences, semble, depuis l'armistice, somnoler une grande partie de la nation britannique.

La discipline, la fameuse discipline du peuple anglais, est plus assurée que jamais, mais elle tend à dégénérer en esprit moutonnier. Les réflexes sont sains, mais lents. Non seulement on accepte sans se plaindre de faire d'interminables queues devant les boucheries et les épiceries, mais on prend goût à ces queues et, quand deux Anglais attendent ensemble le même

autobus, c'est avec une sorte de volupté qu'ils se rangent l'un derrière l'autre. On remplit consciencieusement les innombrables formulaires, déclarations, tableaux statistiques et affidavits de tous formats et de toutes couleurs qu'une administration tatillonne exige des plus humbles, on paie sans murmurer d'écrasants impôts, mais, les jours de scrutin, les abstentionnistes sont nombreux et on est à peine ému quand l'Inde se détache de l'Empire ou quand l'Irlande du Sud répond avec insolence aux gestes les plus conciliants. Fait révélateur : les originaux, les *characters*, cette parure de l'Angleterre de naguère, tendent à disparaître. Parallèlement le sens de l'*humour* (mais peut-être était-il surtout l'apanage des *gentlemen*) semble en décroissance : *Punch*, dont la drôlerie bon enfant demandait sans doute une société hiérarchisée et exempte d'inquiétude, *Punch* est nettement moins drôle et les tentatives faites pour le moderniser ne se révèlent pas toutes heureuses.

La bureaucratie, cette bureaucratie relativement si nouvelle Outre-Manche mais si rapidement envahissante, travaille, il faut l'avouer, de son mieux pour transformer en robots ces citoyens traditionnellement si jaloux de leur indépendance.

Où est le temps où Gladstone, ministre des Finances, déclarait que l'argent était mieux « dans les poches des contribuables que dans l'Echiquier de Sa Majesté » ? Aujourd'hui on voit Mr. Douglas Jay, le secrétaire économique de la Trésorerie, proclamer qu'en matière d'alimentation le Ministère de la Santé « sait mieux ce qui convient aux gens que les gens ne le savent eux-mêmes ». Et on a peine à imaginer les sottises auxquelles leur zèle de néophytes entraîne des fonctionnaires chez qui le culte du dossier a remplacé le culte de la famille royale.

Là-dessus les anecdotes pullulent : c'est la licence d'exportation accordée à un échantillon de bovins dépourvus de cornes sous la condition expresse que la plaque règlementaire sera attachée aux cornes ; c'est cet invalide qui, en tant qu'amputé d'une jambe, a droit à une quantité supplémentaire de savon et auquel, à l'occasion de chaque distribution, on demande un nouveau certificat prouvant qu'il est toujours amputé ; ce sont ces « coussins » (rouleaux de corde destinés à protéger les flancs d'un navire) dont l'achat n'est autorisé que sous la réserve que leur nombre sera limité à deux « l'un pour le fumoir, l'autre pour la chambre du capitaine »... On pourrait indéfiniment continuer.

Ligotés, asservis, dirigés dans les moindres manifestations de leur vie quotidienne, les citoyens, avons-nous dit, ne réagissent que faiblement. Passivité engendrée par la lassitude mais aussi, ajoutons-le, patriotisme. On a naguère demandé aux Anglais le sacrifice de leurs aises, voire de leur personnalité, pour gagner la guerre ; pour gagner la paix, on exige d'eux que ce sacrifice se prolonge. Ils s'y résolvent sans révolte : contrairement à ce qui se passe en France, ils ne considèrent pas l'Etat, même oppresseur, comme étranger à eux et n'admettent pas qu'ils possèdent contre lui un droit de légitime défense. Plus que les hommes peut-être, les femmes, ces femmes qui, durant les années tragiques ont joué un rôle si important, sont imprégnées de cet esprit civique.

Ce qui ne veut pas dire que ce qu'on nomme Outre-Manche l'*escapisme*, la tendance à la dérobade, ne s'y développe. On ne songe pas seulement à ces quelques centaines de milliers de Britanniques, des intellectuels surtout, qui songent à émigrer, — plusieurs dizaines de milliers l'ont déjà fait, — on pense aussi au progrès, lent mais certain, du marché noir, et à des cas de plus en plus fréquents de résistance tantôt passive, tantôt ouverte, aux injonctions de l'autorité supérieure : les grèves, qui vont se multipliant, pourraient bien, pour une part, être une manifestation de ce début d'impatience.

Jusqu'à présent d'ailleurs, ce sont surtout les spectacles et aussi le jeu, qui servent de dérivatif à l'ennui qui guette les Anglais. Le rationnement empêche d'apporter aucune fantaisie à l'ordinaire alimentaire ; le whisky et le gin sont hors de prix ; les devises nécessaires aux voyages à l'étranger ne sont accordées qu'au compte-goutte ; il faut mille formalités pour obtenir, — quand on l'obtient, — de quoi améliorer le confort du *home*. Alors on fait queue devant les théâtres, les cinémas, les hippodromes, les cynodromes, les terrains de foot-ball ou de cricket et les rings de boxe. Et des sommes énormes sont engagées qui escomptent la victoire de tel cheval, de tel lévrier, de telle équipe d'as du ballon ou de tel pugiliste. (1)

A-t-on aussi largement recours à un autre dérivatif, moins excusable que les précédents à des yeux puritains ? En termes

(1) On joue beaucoup à la Bourse où les gains échappent à l'*income-tax*. Ces gains constituent aujourd'hui le plus clair des ressources de nombre de *gentlemen*. Ceux-là sont en général partisans d'une dévaluation de la livre sterling qui tonifierait la cote.

plus précis la moralité sexuelle est-elle en baisse ? On l'affirme. C'est possible, non absolument certain. Certes non seulement l'éducation sexuelle mais encore l'enseignement des pratiques anti-conceptionnelles tendent à se généraliser. Certes le nombre des divorces va croissant : 6.332 en 1939, 10.000 en 1943, 33.350 en 1946. Certes enfin, maintenant que la femme est partout, devoir de travail compris, l'égale de l'homme, les filles se livrent-elles assez volontiers à des expériences qui semblaient naguère le privilège des garçons (aussi bien les filles, depuis longtemps déjà, sont-elles Outre-Manche plus entreprenantes que les garçons)... En revanche il n'y a plus guère de ces oisifs que leurs loisirs incitaient à songer habituellement à la bagatelle. Comme sur le continent on se marie plus jeune qu'autrefois. Ni la littérature pornographique ni la prostitution ne sont en développement. La hantise du *sexy*, si manifeste aux Etats-Unis, n'apparaît guère et, les soirs d'été, dans les parcs, le nombre des couples enlacés de trop près ne semble pas beaucoup plus nombreux qu'avant la guerre.

Il est pourtant certain que le *home* — qui n'a d'ailleurs jamais eu la stabilité du foyer français — se délite de plus en plus. Il est peu confortable, mal chauffé : les enfants le quittent dès qu'ils le peuvent pour vivre leur vie et la gagner. Mais ils y reviennent toujours à la Noël.

***

Des critiques sévères affirment que le peuple anglais, jadis profondément idéaliste en dépit de son sens pratique, glisse vers un épais matérialisme. C'est trop dire et il ne faut pas confondre matérialisme avec souci obsédant, imposé par les circonstances, de la vie matérielle.

Force est toutefois de reconnaître que l'art contemporain témoigne en Angleterre, d'un rare défaut de jaillissement. Le dernier salon de la *Royal Academy* s'est révélé plus que faible ; les petites expositions sont médiocres. Les reconstructions d'immeubles détruits par les bombardements ne révèlent guère d'originalité architecturale. La littérature même ne jette plus cet éclat dont elle brillait encore voici une vingtaine d'années et la poésie, Eliot mis à part, n'offre rien de comparable à ce qu'elle

présentait au lendemain de la première guerre mondiale. (1)

A Oxford même, leur citadelle, les derniers « esthètes », épigones du wildisme, ont disparu. Quant à la philosophie, elle se détourne des études psychologiques ou métaphysiques pour s'appliquer aux problèmes de morale et surtout de logique. Une école très vivante, celle des « logiciens positivistes » s'attache à pourchasser jusque dans leurs plus secrets repaires le flou de la pensée et l'imprécision de l'expression. Aux yeux cependant de la grande majorité des étudiants, les philosophes, même « logiciens positivistes », ont bien moins de prestige que les historiens et surtout que les économistes qui, ceux-ci, surabondent. La *London School of Economic*, arsenal de la doctrine travailliste, est une grande puissance. Mais qui ne s'exerce certainement pas dans un sens idéaliste.

Reste la religion :

L'Angleterre connaît une religion d'Etat : celle de l'Eglise anglicane établie. Les dogmes et le rituel de cette Eglise sont sanctionnés par des Actes du Parlement, elle possède des biens fonciers considérables et perçoit des dîmes. (2) Ses traditions sont plus administratives qu'apostoliques et on disait autrefois qu'elle était « une institution destinée à pourvoir d'un *gentleman* toutes les paroisses du royaume ». Cette fonction paraît désormais de médiocre objet.

L'Eglise anglicane mène aujourd'hui une vie quelque peu languissante et bien que soixante pour cent des Anglais lui appartiennent en théorie, bien que ses offices soient loin d'être désertés, son dynamisme est faible. Elle est d'ailleurs intérieurement divisée : alors qu'une fraction de son clergé incline vers un latitudinarisme rationaliste et s'intéresse beaucoup plus aux problèmes sociaux qu'aux questions proprement religieuses, — certains dignitaires, tels l'évêque de Birmingham et le doyen de Cantorbery ne dissimulent pas leurs sympathies pour le communisme, — une autre fraction se proclame fidèle à la lettre non seulement de l'Ecriture mais de la Tradition, tourne ses regards vers le catholicisme et, sans accepter la suprématie du Siège de

(1) Notons, pour être équitable que le cinéma anglais compte aujourd'hui des acteurs et des metteurs en scène de très grande valeur. La *Tragédie d'Henry V*, *Brève rencontre*, *Hamlet*, *Passeport pour Pimlico* peuvent être rangés parmi les meilleures réalisations de l'écran sonore.

(2) Dans le pays de Galles, l'Eglise anglicane a été désétablie en 1920. En Ecosse c'est l'Eglise présbytérienne qui est officiellement « établie ».

Rome, adopte la plupart des formes de la liturgie romaine : un service célébré à Sainte-Madeleine d'Oxford, temple protestant pourtant, est à peine distinguable, sauf par l'emploi de l'anglais en place du latin, d'une messe romaine. Ni la confession auriculaire, ni l'extrême-onction ne sont inconnues à cette « Haute-Eglise » anglicane et on y admet même au moins implicitement, la Présence réelle dans les Saintes Espèces.

Cette liturgie ne va d'ailleurs pas, par le chatoiement de ses pompes, sans attirer de nombreux Anglais avides d'échapper à la grisaille de la vie quotidienne : au sein du protestantisme britannique contemporain, la Haute-Eglise, — dans sa forme extrême on la nomme Anglo-Catholicisme, — constitue probablement l'élément le plus vivant.

L'Eglise presbytérienne d'Ecosse ainsi que les multiples sectes « dissidentes » ou « non-conformistes » existant en Grande-Bretagne, — la plus importante étant l'Eglise méthodiste, — présentent de leur côté, des signes de décadence. Au début du siècle encore, alors que déjà l'anglicanisme de la classe dirigeante s'attiédissait, la « chapelle non-conformiste » était, pour une grande partie de la classe ouvrière, un lieu de vie spirituelle intense et il était habituel que le secrétaire d'une *Trade-Union* fut en même temps prédicateur. Il n'en va plus de même aujourd'hui et les masses populaires, sans manifester le moindre anticléricalisme, ne s'intéressent plus aux problèmes religieux. Dans les *meetings*, les allusions faites à la Bible deviennent rares, encore qu'à l'occasion de la dernière Conférence travailliste Mr Bevan, le fougueux ministre de la Santé, en ait risqué plusieurs qui ont été comprises et applaudies.

Ça et là, on assiste pourtant à une reviviscence du protestantisme : les campagnes de « missions » entreprises récemment dans plusieurs diocèses anglicans, dont celui de Londres, ont été très suivies et le mouvement d'*Action Chrétienne*, auquel s'intéresse activement Sir Stafford Cripps, a d'ardents adeptes.

La véritable ferveur religieuse c'est toutefois au sein du catholicisme qu'il faut la chercher. On compte maintenant en Grande-Bretagne environ trois millions de catholiques « romains » et ce chiffre va vite en augmentant tant du fait de l'immigration en provenance d'Irlande que de celui de conversions parfois retentissantes, telles celles des romanciers Graham Greene et Evelyn Waugh, telle aussi celle de Mr. E. V. Knox, directeur

de *Punch*. C'est dans le catholicisme que beaucoup d'intellectuels britanniques trouvent à satisfaire leur besoin d'ordre, de certitude et d'unité, à satisfaire aussi un certain romantisme latent dans l'âme anglaise : le roman de Graham Greene, *The Power and the Glory*, apparaît à cet égard significatif. (1)

L'Angleterre n'est certes pas près de se convertir en masse au catholicisme et la tradition d'hostilité au « papisme » n'y est pas tout à fait morte. Cependant, dans leur inquiétude actuelle et aussi, doit-on ajouter, dans leur crainte du communisme, de plus en plus nombreux seront sans doute les Britanniques qui se tourneront vers Rome comme vers un phare et un havre. On pourrait aussi soutenir que le progrès du catholicisme en Grande-Bretagne se rattache à ce besoin de sécurité si caractéristique de l'Anglais d'aujourd'hui. Le protestantisme en effet laisse l'individu seul en face de la Divinité : l'Eglise catholique, au contraire, lui offre des intercesseurs, des appuis, des absolutions, bref une sécurité.

***

Impossible de discerner les grands traits de l'esprit public d'un peuple sans considérer sa presse, guide et reflet de cet esprit.

Les Britanniques sont grands liseurs de journaux, et l'on compte, Outre-Manche, sept quotidiens dont le tirage dépasse le million d'exemplaires. Deux d'entre eux, — le *Daily Express* et le *Daily Mirror*, — ne sont pas loin d'atteindre chacun aux quatre millions d'exemplaires.

Tout en ayant une coloration politique, — le *Daily Herald*, qui tire à plus de deux millions, est l'organe de la Confédération des *Trade-Unions*, — ces colosses font de beaucoup la plus grande place aux illustrations, aux faits-divers, aux reportages sensationnels et aux sports. A côté cependant, de multiples journaux, présentent des articles de fond bien rédigés, de très copieuses nouvelles de l'étranger et une documentation abondante concernant les questions économiques et financières.

---

(1) Ce qui empêche la conversion en masse au catholicisme romain du clergé « anglo-catholique », ce n'est pas la question du dogme, ce n'est pas non plus celle du célibat ecclésiastique (les Anglo-Catholiques l'admettent volontiers) ; c'est celle de la « tradition apostolique » que Rome considère interrompue dans l'Eglise Anglicane. La conséquence est que, si un évêque anglican se convertit au catholicisme, il est traité comme un simple laique et doit recevoir de nouveau tous les ordres. Cette exigence, — que Rome ne manifeste pas à l'égard du clergé orthodoxe, — heurte vivement la susceptibilité britannique.

Parmi ces organes à la fois sérieux et aérés le plus lu est le *Daily Telegraph* qui tire 900.000 exemplaires, le plus estimé est le vieux *Times* avec environ 240.000 lecteurs. En province la *Yorkshire Post* (150.000 exemplaires), le *Manchester Guardian* et le *Glasgow Herald* (100.000 chacun) jouissent d'une réputation méritée.

Les quotidiens ne paraissent pas le dimanche. Mais, à leur place, de multiples organes sont ce jour-là offerts au public qui, par l'abondance des images et des informations, lui fournissent de quoi occuper les loisirs du sabbat britannique qui, pour être moins généralement respecté qu'autrefois, n'en est pas moins encore assez sévère ; les *News of the World* ont près de huit millions de lecteurs, le *People* quatre millions et demi, le *Sunday Express* deux millions et demi ; le *Sunday Times* et l'*Observer* (les meilleurs dans le genre) le premier 500.000 lecteurs et le second 400.000.

Ces journaux dominicaux sont caractéristiques de la presse britannique. A côté d'eux, mais distincts et s'adressant à un public plus restreint, voici les revues hebdomadaires : *New Statesman and Nation*, *Spectator*, *Economist*, *Time and Tide*, d'autres encore. Bien qu'aucune de ces revues ne parvienne aux 100.000 exemplaires, leur autorité est aussi grande que méritée et il faut admirer qu'il existe, Outre-Manche, pour ces organes remarquablement rédigés mais austères, une clientèle fidèle et relativement nombreuse.

La plupart des journaux et hebdomadaires britanniques sont répartis en un certain nombre de syndicats que contrôle chacun un groupe financier : c'est ainsi que le groupe Kemsley est virtuellement propriétaire de vingt-cinq organes importants, dont le *Daily Telegraph* ; le groupe Rothermere de vingt, dont le *Daily Mail* ; le groupe de la *Westminster Press* de quarante-huit ; le groupe Harmsworth d'une quinzaine. Le groupe Beaverbrook en possède trois seulement mais dont deux, le *Daily Express* et le *Sunday Express*, sont des géants. Seuls le *Times*, le *News Chronicle*, le *Manchester Guardian* et l'*Economist* ont su, en se constituant sous une forme qui exclut la recherche du profit commercial, conserver une entière indépendance.

Les groupes financiers sont, le plus souvent, de tendance conservatrice ce qui explique que les organes défendant nettement la politique travailliste soient assez peu nombreux. De

ceux-là le *Daily Herald*, quotidien, le *People*, dominical, et le *New Statesman and Nation*, hebdomadaire, sont les plus importants. Mais l'influence politique des journaux britanniques est loin d'être en raison directe du nombre de leurs lecteurs.

Aussi bien la majorité issue du scrutin de 1945 n'a-t-elle rien fait pour attenter à la liberté et à l'indépendance de la presse ; les mesures d'expropriation qui ont été, dans ce domaine, prises en France au lendemain de la Libération sont considérées, même par les travaillistes, avec un étonnement scandalisé. Tout au plus le gouvernement a-t-il chargé une commission royale dans laquelle nul député ne figurait, de procéder à une enquête sur les ressources et la moralité des journaux. Cette commission a déposé son rapport à la fin de juin dernier : il est, sous quelques réserves, nettement favorable aux organes existants dont il proclame l'objectivité comme l'intégrité : il n'est pas question que la révolution travailliste, qui a pourtant porté atteinte à tant de libertés, s'attaque à celle qui demeure peut-être la plus chère aux Britanniques : la liberté de la presse. (1)

Les grandes agences d'information : *Reuter*, *Press Association*, *Exchange Telegraph*, restent, de leur côté, entièrement indépendantes des pouvoirs publics. En revanche la Radio est, depuis 1927, le monopole de la *British Broadcasting Corporation* (B.B.C.), institution contrôlée par le Gouvernement mais jouissant, de par sa charte constitutive, de la plus large autonomie.



Joint à d'autres signes, cet attachement persistant à la pleine liberté d'expression, — une liberté dont les tribunaux répriment d'ailleurs sévèrement les abus, — incline à faire penser que le tempérament britannique a moins changé que ne laissent supposer certaines apparences.

Il n'est point impossible que cette résignation et cette sorte de langueur que nous avons discernées ne soient que des épiphénomènes engendrés par la lassitude consécutive à la guerre et aggravés par la tâtillonne bureaucratie qui s'est abattue sur la nation. Le fond reste sain et il n'y a pas de véritable sclérose.

(1) Mentionnons pourtant que le nombre de pages des journaux est réglementé ; mais cette réglementation s'inspire de motifs purement économiques (toute la pâte à papier doit être importée) et jamais aucun favoritisme politique ne s'y est mêlé.

On en trouve la preuve dans le nombre croissant de jeunes gens qui se disposent à s'embarquer vers les Dominions ou les colonies pour y trouver le champ de libre activité que la mère-patrie ne leur offre plus que chichement ; on le trouve aussi dans le dévouement désintéressé avec lequel tant de citoyens et de citoyennes, aussi bien travaillistes que conservateurs, se lancent aujourd'hui dans la bataille politique qui se poursuivra jusqu'aux élections. Il n'est pas jusqu'aux grèves, ces grèves « sauvages » déclenchées contre la volonté des hautes autorités syndicales qui, si déraisonnables et pernicieuses soient-elles, ne contribuent au moins à montrer que les Anglais ne sont pas mûrs pour la servitude.

Sans doute ne le sont-ils pas non plus pour un complet et déprimant nivellement social : les *gentlemen*, dépossédés politiquement et économiquement, ne sont pas sans avoir gardé quelque chose de leur prestige ; ils s'adaptent d'ailleurs aux temps nouveaux, ne se consument point en vains regrets, et conservent une place différente de l'ancienne, mais non négligeable, dans la nation. D'autre part, leur idéal reste vivant et les jeunes gens du peuple qui, de plus en plus nombreux, passent par les Universités ou les grandes Ecoles, en sortent ayant le sens de cet idéal. Il est significatif qu'Eton, la plus aristocratique des *Public Schools*, réserve maintenant le quart de ses places à des boursiers ; ces boursiers ne se distinguent en rien des étudiants payants et il est fort probable que, leurs études terminées, ils auront acquis, en même temps que les manières, les réflexes des vieux *Etonians*.

Le drame est que ce peuple, toujours admirable par tant de côtés, vit aujourd'hui dans un univers entièrement différent de celui qui assura sa prospérité. A une conjoncture aussi radicalement bouleversée les Britanniques sauront-ils s'adapter ? Entassés qu'ils sont sur un sol trop étroit, trouveront-ils le secret de maintenir leur niveau moyen de vie alors que le monde a définitivement cessé de consacrer à leur bien-être une fraction de son labeur ?

L'expérience tentée par le travaillisme, expérience honorable, passionnante à bien des égards est loin d'avoir eu, en dépit de plusieurs résultats positifs et sans doute définitifs, tous les effets heureux qu'attendaient ses initiateurs. Si elle a inconstestablement amélioré le sort des déshérités et leur a conféré un senti-

ment nouveau de leur dignité, elle n'a pas résolu les difficultés fondamentales et les a même aggravées.

La faute en est-elle aux principes qui sont à sa base ou seulement, comme nombre de conservateurs paraissent le penser, aux méthodes mises en œuvre ? Suffirait-il de changer de méthodes, de donner plus de souplesse au système, pour redresser la situation ? Conviendrait-il au contraire de tourner tout à fait le dos au planisme, et d'en revenir à un libéralisme qui, bien qu'à contre-courant des tendances contemporaines, reste parfaitement défendable en théorie ? Ou faut-il aller plus loin, dépasser le cadre national et convenir que, les circonstances étant ce qu'elles sont, la Grande-Bretagne n'a plus guère de chance de se sauver par ses propres moyens et qu'elle doit chercher le salut dans une association étroite soit avec l'Europe continentale de l'Ouest, soit avec l'Amérique ?

C'est aux seuls Britanniques qu'il appartient de donner réponse à ces questions, auxquelles les entretiens actuellement poursuivis à Washington confèrent un caractère pressant. Quelque progrès qu'ait fait chez eux l'esprit de système, ils ne la donneront sans doute qu'après tâtonnements et par approximations successives. Mais leur histoire entière montre que, s'ils pêchent parfois par imprévoyance, du moins le sens patriotique et l'instinct vital ne leur font-ils jamais défaut.

Quant aux Français, — qui sont hélas ! bien loin d'être impeccables, — ils ne sauraient que former des vœux pour le complet rétablissement d'une nation dont les destins sont désormais mal séparables des leurs et dont la santé apparaît plus que jamais indispensable à l'équilibre et à la survie même de la civilisation.

JACQUES CHASTENET.

SILHOUETTES CONTEMPORAINES

S. Exc. Mgr FELTIN

ARCHEVÊQUE DE PARIS

Quand Mgr Feltin fut nommé archevêque de Bordeaux en 1935, après avoir été successivement évêque de Troyes et archevêque de Sens, il pensait bien finir ses jours comme primat d'Aquitaine. Il pouvait légitimement se croire au terme de sa carrière épiscopale commencée en 1927. Même s'il était nommé cardinal, ce serait sur place, Bordeaux étant un archevêché dont le titulaire depuis un certain nombre d'années est presque toujours cardinal. Je ne sais pas s'il y a eu jadis des précédents, mais, depuis la Révolution, il n'y a pas eu d'archevêque de Paris transféré du siège épiscopal de Bordeaux.

Le nouvel archevêque de Paris est un Francomtois aux épaules solides, à la carrure ferme, dont le physique donne l'exacte impression d'un réalisateur merveilleusement équilibré, taillé pour les travaux opiniâtres, les tâches ardues qu'il mène à bien par un labeur acharné. Doué d'une intelligence brillante et largement cultivée, ne s'embarrassant pas de détails inutiles, il va droit à l'essentiel et quand il est aux prises avec une difficulté il la résoud, non par des détours, ou des finasseries, ou des compromis, mais en s'attaquant à elle de front.

Administrateur remarquable il a si bien réorganisé tous les diocèses qui lui ont été confiés que c'est ce qui a attiré sur lui l'attention de Sa Sainteté Pie XI et de Sa Sainteté Pie XII. D'un tempérament décidé et d'un jugement très sûr, il sait sans hésitation encourager ce qui lui semble bien en quelque ordre d'idées que ce soit, sans parti pris et sans arrière-pensée. Mais

il sait aussi arrêter à temps les initiatives qui lui paraissent dangereuses ou inefficaces. Il est très ouvert à l'Action Catholique dans tous les domaines mais il n'entend pas que ce mode d'apostolat se fasse au détriment de la paroisse, il ne tolère pas non plus de n'être pas tenu au courant de toutes les activités religieuses de son diocèse. Sans être autoritaire, il a conscience d'être un chef et ne permet pas que ses diocésains quels qu'ils soient, reçoivent des consignes ou des conseils qu'il ne connaîtrait pas ou qui n'auraient pas obtenu son approbation. S'il est pour tous un père très compréhensif et très bon, il ne perd jamais de vue qu'il est l'Evêque.

Appartenant à une excellente et ancienne famille, sa distinction s'allie à une grande amabilité et à une parfaite courtoisie. Son éloquence est sobre et directe, sans recherche, mais d'une clarté d'exposition et de style remarquable. Psychologue, il sait s'adapter à tous ses auditoires et se rendre à la fois abordable et persuasif. Son tempérament optimiste l'a aidé à surmonter bien des difficultés : il ne se laisse ni abattre, ni décourager et prend avec philosophie son parti de certaines incompréhensions, voire de certaines injustices. Son âme sacerdotale est trop haute pour être accessible à la rancune. Sa piété est vive, son zèle apostolique immense. Hors des fonctions épiscopales sa simplicité et son aisance ne se croient pas obligées de mêler de l'onction là où ce n'est pas nécessaire et il ne réfreine pas, à l'occasion, une certaine gaieté. Il sait, certes, défendre sa porte contre les opportuns, mais il est toujours accueillant dès qu'il sait qu'on ne vient pas le déranger inutilement.

Le recrutement sacerdotal, la formation des séminaristes et des prêtres ont toujours tenu une place de choix dans ses préoccupations. Il a bâti à Bordeaux un grand séminaire, et a créé un séminaire de vocations tardives. Hanté aussi par les masses qui désertent l'Eglise faute de sanctuaires, il a fait sortir de terre un certain nombre d'églises nouvelles. Sa devise « Ma vie pour mes ouailles » est la ligne de conduite de toute son action pastorale. En tout il ne regarde que le bien des âmes, de toutes les âmes, et leur évangélisation. Il aime à répéter que l'Evangélisation, mission propre de l'Eglise, est un problème de civilisation et que cette Evangélisation ne doit pas être réservée à quelques privilégiés mais être le fait de tous les chrétiens. L'Evangile, dit-il encore, ne doit pas rester dans le domaine de

la spéculation mais devenir un ferment de vie pour les personnes, les foyers, les cités, l'humanité. Aussi l'Eglise doit-elle continuellement adapter ses méthodes aux besoins de chaque époque, à l'orientation des esprits, à la constitution des Sociétés tout en maintenant immuable la doctrine.

***

D'un œil pénétrant il analyse la situation actuelle du christianisme et en tire des conséquences logiques et pratiques : « Quiconque, dit-il, veut regarder sans illusion le monde où nous sommes, doit reconnaître qu'aujourd'hui le Christianisme est coupé de la vie. Religion et vie sont deux personnages en état latent de discorde. Ils évitent de se rencontrer trop souvent pour ne pas créer entre eux des heurts et pour ne pas couper les ponts qui peuvent encore les relier dans quelques circonstances exceptionnelles et favorables.

« D'un côté toute l'activité humaine se développe sans aucune attache avec la religion. Dans tous les domaines intellectuels : littérature, sciences ou beaux-arts, dans toutes les formes de l'activité politique, économique, professionnelle ou sociale la vie se déroule en dehors de toute vie religieuse. D'un autre côté notre christianisme, rejeté du monde moderne, végète la plupart du temps dans une sorte de ghetto à côté de la vie. Les chrétiens acceptent volontiers cette sorte de réclusion. La science, le commerce, l'industrie, toute la vie publique et même privée ne tient aucun compte des exigences chrétiennes auxquelles ils restent encore fidèles ; mais cette situation ne paraît pas les émouvoir. Ils se replient sur eux-mêmes, soit en ne faisant rien pour participer de quelque manière à une extension de Christianisme, soit en créant quelque chose uniquement pour eux, en organisant des œuvres, des groupements, des sociétés de toutes sortes entre eux afin d'y respirer une atmosphère plus saine. Ils acceptent de rester ainsi une minorité que la majorité méprise, un levain qui est à côté de la pâte. Ainsi toute la vie, toute la pensée de l'homme, aussi bien dans le monde de la spéculation que dans le domaine pratique est à l'heure présente, sur notre sol, détaché du Christ et de son Evangile...

« La religion ainsi mise en veilleuse et reléguée parmi les affaires privées n'assure même pas cette vie privée des individus,

elle n'en détermine plus les orientations car elle est incomprise et déformée chez ceux-là mêmes qui se disent encore bien disposés à son égard. Pour les uns, en effet, la religion n'est plus qu'un ensemble de considérations esthétiques ou archéologiques; elle se ramène à une admiration platonique pour les martyrs ou la thaumaturge des siècles passés. Pour d'autres elle n'est qu'un code tracassier de prescriptions issues d'une autorité ecclésiastique jugée indiscrète en bien des cas ou une administration commerciale de gestes et de rites pieux. Restreinte à la vie privée, la religion perd en outre son caractère d'universalité pour demeurer dans une infériorité spirituelle désincarnée qui est loin d'être un engagement personnel, un service de Dieu. Le monde veut bien encore une Eglise mais à la condition : Que son culte soit si peu manifesté et si inoffensif que les affaires puissent se traiter et les hommes en bénéficier, sans être gênés dans leurs tractations ou leurs projets.

« Que la sainteté de ses membres se cache derrière les grilles d'un cloître.

« Que son autorité doctrinale ne s'occupe pas des vrais problèmes de vie et reste dans la sphère des spéculations mystérieuses.

« Que son influence ne s'exerce que sur des institutions vieillies et des œuvres démodées ou sur quelques braves gens sans crédit et sans dynamisme... »

Ayant ainsi posé le problème et, constatant que le nombre des non-chrétiens ou même des anti-chrétiens est actuellement beaucoup plus important que celui des vrais chrétiens, Mgr Feltin conclut : « L'Eglise se trouve ainsi avoir des fidèles plongés dans un milieu de vie qui veut tout ignorer des principes et des préceptes religieux. Ce milieu agit sur eux et eux ne réagissent guère sur lui. C'est pourquoi un des caractères essentiels de l'Evangélisation actuelle doit être de rechercher toute adaption opportune pour aboutir surtout à la transformation progressive de ce tout non-chrétien, de ce milieu ambiant qui agit si fortement sur le comportement des personnes humaines, plutôt que de rechercher la rédemption de quelques âmes seulement. »

***

Mgr Feltin n'hésite pas non plus en face du mal qu'il dénonce,

en face des défaillances de la Société moderne, il n'hésite pas à faire un examen de conscience : « Ce fut peut-être l'erreur de l'Evangélisation, en ce dernier siècle, d'avoir dépensé beaucoup de zèle et de charité pour atteindre des individus et d'avoir trop négligé d'exercer une influence, une action sur les idées, sur les institutions, sur toutes les manifestations de la vie. Tandis que des apôtres se dépensaient à convertir quelques âmes et les groupaient en des cercles fermés, la foi baissait lentement dans la masse influencée par le milieu, travaillée par des doctrines diverses, paganisée par des activités toujours soucieuses d'être en contact avec les nécessités de la vie, toujours préoccupés de s'adapter... En face de l'Evangélisation se dresse un matérialisme athée, particulièrement redoutable à notre époque, en raison des progrès scientifiques sur lesquels il s'appuie... Ces doctrines sont monnayées par une élite et par une masse qui les accueillent avec faveur. En face notre Evangile est-il suffisamment monnayé par les foules ?... Sommes-nous suffisamment adaptés dans l'esprit de notre Evangile ? Ne sommes-nous pas plutôt conformistes, routiniers, sclérosés sous prétexte de tradition ou de coutume qui ne sont que des cadres vieux et vides ? Notre langage est-il adapté ? Notre terminologie a-t-elle vraiment un sens pour l'ensemble des auditeurs ou des lecteurs ?... »

Ces citations sont suffisantes pour que l'on saisisse le rayonnement de Mgr Feltin, son sens aigu des réalités et l'art avec lequel il dirige la lumière sur les points à éclaircir, les fautes à réparer, les méthodes à renouveler. Il ne se dissimule nullement, on l'a vu, la gravité de la situation présente car il affirme que c'est tout l'avenir de notre civilisation qui est en jeu dans ce grave problème de l'Evangélisation. « Tout notre comportement occidental, écrit-il, repose sur l'Evangile, mais il se trouve actuellement fort contrarié par des doctrines pour qui la personne humaine n'est trop souvent qu'un élément anonyme de société, qu'on sacrifie aisément à l'avantage supposé de la collectivité. En ces mêmes doctrines, la famille n'est plus que l'assemblage de deux êtres qui ont l'un pour l'autre un sentiment d'amour, mais qui auront toutes facilités de se séparer quand leurs sentiments se modifieront ; la profession n'est qu'un champ de luttes entre employeurs et employés dont les intérêts sont assurément divergents et qui cherchent à tirer le plus grand profit matériel de leur situation ; la cité, la nation deviennent égale-

ment des terrains où se déroulent sans cesse la lutte de classe, la lutte des partis, chacun voulant obtenir la direction des affaires publiques.

« Et l'ensemble des hommes souffre de cette situation, voudrait plus de respect de la personne humaine et de son privilège, la liberté ; plus de justice et de charité dans les rapports professionnels ; plus de paix et de joie dans toute la vie sociale. Or, c'est par l'Evangile précisé, commenté par l'Eglise dans les Encycliques des Papes en particulier, et *par l'Evangile seul* que peut s'établir cette atmosphère favorable à tous les rapports humains. »

Plus que quiconque Mgr Feltin est convaincu que si l'on ne reconstruit pas le monde sur des bases chrétiennes c'en est fini de notre civilisation.

D'un patriotisme ardent il a, en toutes occasions, comme l'ensemble de notre Episcopat, fait tout son devoir d'évêque français sans avoir besoin ni d'un éloge ni d'un blâme pour quoi que ce fût. Il a été le *defensor civitatis* au sens antique, plein et patriotique des mots.



Mgr Feltin sera le cent-trente-cinquième prélat à occuper le siège épiscopal de Paris et le vingt-quatrième archevêque puisque Paris n'est archevêché que depuis 1622. La Providence semble avoir voulu le préparer aux grandes tâches qui, à 66 ans, l'attendent, en lui faisant gravir depuis plus de vingt ans, à Troyes, à Sens, à Bordeaux autant d'étapes au cours desquelles il a pu, de diocèses en diocèses, enrichir son expérience d'une manière exceptionnelle. Il est vain de chercher ce qui le rapproche ou ce qui le distingue de ses prédécesseurs. Il a une personnalité telle qu'il donnera au diocèse de Paris, on peut en être assuré, les impulsions qu'on peut attendre d'un homme d'action éprouvé, et l'organisation qu'on peut attendre d'un administrateur réputé.

Tout permet de prévoir que Mgr Feltin sera pour Paris, un grand Archevêque.

FIDUS.

LA FRANCE ET LA DÉFENSE DE L'EUROPE OCCIDENTALE

Après des années d'incurie, puis de pénibles tâtonnements, la défense de l'Europe occidentale est en train de s'organiser. Une première étape de cette entreprise tardive et apparemment difficultueuse avait été franchie l'an dernier, lorsque fut conclu, par la France, la Grande-Bretagne, la Belgique, la Hollande et le Luxembourg le pacte de Bruxelles. La signature de ce pacte fut suivie par la création d'un état-major commun, établi à Fontainebleau et ayant à sa tête le maréchal Montgomery, assisté pour la défense terrestre du général de Lattre de Tassigny, pour l'aviation du maréchal Robb et pour la marine du vice-amiral Jaujard.

Une seconde étape a été marquée cette année par la négociation, puis la mise en vigueur du pacte Atlantique, dont les participants sont beaucoup plus nombreux que ceux du pacte de Bruxelles et qui a pour objet la défense de toute la zone de l'Atlantique nord. En vue de son application pratique, le général Bradley, accompagné des chefs d'état-major adjoints, s'est rendu en Europe en juillet et il semble qu'à la suite des conversations qu'il a eues avec les chefs militaires européens un plan stratégique ait été sinon définitivement adopté, du moins ébauché.

Je n'ai l'intention d'étudier ici ni le pacte de Bruxelles, ni le pacte Atlantique dont tout le monde connaît le but et les dispositions principales. Mon propos est d'examiner la place de la France dans l'organisation de la défense commune de l'Europe occidentale qui est encore loin d'être parfaitement mise au point, mais au sujet de laquelle se posent déjà quelques questions d'une extrême importance pour nous et dont, chose curieuse, certains aspects particulièrement délicats ne semblent guère retenir l'attention ni

de notre opinion ni même de nos gouvernants, bien que ce soit le moment où jamais de s'en préoccuper. La principale de ces questions concerne le rôle qui doit être attribué à la France, surtout au début, dans la résistance à une agression éventuelle venue, comme toujours, de l'Est. C'est cela qui sera l'objet essentiel de cet article.

Toutefois, avant de l'aborder de front, il est nécessaire d'examiner sommairement l'évolution de la situation internationale depuis la fin de la guerre et les conséquences de cette évolution au point de vue militaire. Sans cet examen, les données du problème qui se pose aujourd'hui pour nous risqueraient d'être faussées.



La grande cause de la complexité de ce problème est que l'U. R. S. S., après avoir été directement responsable du déclenchement de la guerre, en raison de son accord d'août 1939 avec l'Allemagne, faute duquel celle-ci n'aurait certainement pas risqué la partie, y a été engagée aux côtés des alliés à partir de juin 1941, contre sa volonté du reste, car Staline a tout fait jusqu'au bout pour s'entendre avec Hitler. L'agression de celui-ci contre la Russie a été sans aucun doute militairement heureuse, puisqu'elle a contribué à la défaite de l'Allemagne et l'a hâtée. Mais politiquement (et, après l'écrasement de l'Allemagne, militairement aussi), elle a eu, il faut bien le dire, des suites très fâcheuses, puisque la participation des Soviets, qui n'étaient que des alliés fortuits et douteux, leur a permis d'acquérir une puissance qui devait fatalement devenir dangereuse pour leurs associés provisoires. Le résultat a été qu'au péril hitlérien, à peine conjuré, s'en est substitué un autre, non moins grave.

Cette conséquence funeste des circonstances aurait pu être limitée dans une certaine mesure si Roosevelt ne s'était pas complètement trompé au sujet de la Russie. Ce que je dis ici ne diminue en rien le mérite qu'on doit reconnaître à l'homme qui a déterminé l'intervention des Etats-Unis, sans laquelle l'Europe serait aujourd'hui sous la botte de l'Allemagne nazie. Mais la dette de reconnaissance que le monde a envers lui à ce propos ne doit pas empêcher de constater l'erreur qu'il a commise par son comportement à l'égard de Staline, erreur énorme dont Winston Churchill, dès la conférence de Téhéran et ensuite à Yalta, a vainement essayé

de le détourner. C'est d'elle que résulte la nouvelle menace qui s'est produite pour la paix et la liberté du monde et, on peut dire, pour la civilisation.

Roosevelt s'est imaginé, comme d'autres avant lui se l'étaient figuré à propos de Hitler, qu'une entente loyale était possible avec Staline et qu'elle serait d'autant plus facile à réaliser, et ensuite à maintenir, qu'on ferait à la Russie de plus larges concessions, qui seraient une preuve de la confiance qu'on avait en lui. On dirait que la plupart des hommes politiques sont incapables de comprendre que des personnages tels que Hitler et Staline, qu'on peut légitimement appeler des hommes hors série, ont, une fois pour toutes, rejeté les lois et se sont débarrassés des scrupules qui jusqu'ici mettaient une certaine limite aux excès des potentats les plus ambitieux. Pas plus pour Staline que naguère pour Hitler un engagement pris ne lie. Il s'agit uniquement pour eux de duper le partenaire ou l'adversaire (c'est en fait tout un). Dès que cela devient possible on recourt à la violence en usant de procédés terroristes qui ont plongé le monde dans une barbarie qu'il n'avait pas connue depuis des siècles.

C'est la conception erronée qu'avait Roosevelt qui est à l'origine du spectacle offert aujourd'hui. Contrairement au plan de Churchill (qui a commis des fautes, mais pas l'erreur fondamentale qui a tout faussé), on laissa carte blanche à la Russie dans les Balkans, dont les pays, en violation des promesses faites à Yalta, ont été pratiquement annexés par elle. Bien plus, on lui a permis de s'avancer en Allemagne jusqu'à l'Elbe, alors que les armées américaines étaient en mesure de devancer à Berlin les troupes soviétiques : non seulement on les fit piétiner pour laisser aux Rouges la faculté d'entrer les premiers dans la capitale du Reich, mais encore on les fit reculer ensuite jusqu'en deçà de l'Elbe.

Le résultat de cette politique invraisemblable sautait aux yeux. Cependant on ne reconnut que lentement la duperie d'une organisation fondée sur l'entente de ceux qu'on appelait les « Grands ». L'O. N. U. fut dès le début un fiasco complet, bien qu'on fasse parfois encore semblant de croire à son utilité. En ce qui concerne l'Allemagne, l'accord de Potsdam, conclu après la mort de Roosevelt, livra toute l'Allemagne de l'Est, et même du centre jusqu'à l'Elbe à l'U. R. S. S., soit directement, soit indirectement au moyen de l'annexion faite par la Pologne soviétisée. Dès cet instant la coupure en deux de l'Allemagne était accomplie. Pourtant on

affecta de croire qu'elle pourrait par la suite être organisée d'un commun accord par le soi-disant allié.

Alors qu'il était déjà clair que l'U. R. S. S., dont la seule préoccupation est d'étendre le plus possible vers l'Est son action tentaculaire, ne songeait qu'à englober dans l'Europe soviétisée, derrière le rideau de fer, les territoires allemands occupés par elle, tout en cherchant à faire pénétrer son influence en Allemagne occidentale, on cultiva pendant plusieurs années la fiction qu'un accord finirait par se réaliser. En conséquence, on négligea de prendre les mesures d'ordre politique et militaire, qui, dans la situation donnée, et de plus en plus à l'avenir, pouvaient seules garantir la paix en empêchant la Russie d'avoir une prépondérance telle qu'elle serait fatalement tentée un jour d'occuper jusqu'à la mer du Nord, la Manche et l'Atlantique, une Europe occidentale qui, dépourvue de toute défense sérieuse, s'offrirait à elle comme un fruit à cueillir. Ce fut là une de ces périodes de folle imprévoyance dont l'histoire fournit d'autres exemples, mais aucun aussi extraordinaire.

Si les hommes politiques dirigeants des Etats-Unis se désintéressaient ainsi du problème qui aurait dû être l'objet de tous leurs soucis, les militaires américains ne pouvaient pas faire de même ; par métier ils en comprenaient l'importance. La politique du gouvernement ne permettant pas d'envisager une préparation de la défense continentale de l'Europe, qui eût exigé une action diplomatique préalable, ils élaborèrent une stratégie comportant l'abandon provisoire du continent, qui aurait à être reconquis par la suite en partant de bases périphériques dont seule la protection immédiate était prévue par eux : Grande-Bretagne, péninsule ibérique, Afrique du Nord. Le sort que nous eût réservé l'application d'une telle stratégie aurait été affreux, pire encore que celui que nous avons subi au cours de la dernière guerre.

Que faisaient pendant ce temps nos gouvernants ? Il faut reconnaître qu'en l'absence de toute politique internationale cohérente de la part des Etats-Unis leur position n'était pas commode, bien qu'ils n'aient jamais eu l'air de s'en préoccuper beaucoup. Elle l'était d'autant moins que nous vivions alors sous le régime du tripartisme, c'est-à-dire d'un régime qui avait accordé aux communistes une part importante dans la direction.

M. Maurice Thorez, chef communiste et agent de Moscou, était vice-président du conseil et les ministères économiques

les plus importants étaient gérés par quelques-uns de ses lieutenants, qui peuplaient tous les services de leurs créatures. Quand on pense aujourd'hui à la folie de cet abandon d'une partie de l'Etat aux hommes dont le dessein avoué est de le détruire et qui, par dessus le marché, sont les agents d'un gouvernement étranger, on frémit et on se dit que c'est vraiment par miracle que nous avons échappé au sort qu'appelait une conduite aussi insensée.

La seule action diplomatique utile eût été alors de notre part celle qui aurait consisté à rappeler sans relâche au gouvernement de Washington la réalité internationale et à faire tout ce qu'on pouvait pour l'amener à adopter, plus tôt qu'il ne l'a fait, une politique plus efficace en Europe.

Mais la présence des communistes dans le gouvernement interdisait évidemment à celui-ci une action de ce genre. On forgea alors la théorie qui a naguère eu tant de succès, selon laquelle la France et toute l'Europe occidentale avec elle devaient constituer, pour reprendre une expression devenue par la suite à la mode, une « troisième force », qui laisserait l'Amérique et la Russie se débrouiller ensemble et se garderait, en cas de conflit, de prendre position. Ainsi, disait-on, l'Europe échapperait à la guerre et même peut-être, pourrait être, sinon l'arbitre, du moins l'honnête courtier entre les mastodontes opposés. Du reste, dès la libération, plusieurs mois avant la fin de la guerre, cette politique avait été esquissée lorsque le général de Gaulle se rendit à Moscou, et signa avec l'U. R. S. S. un pacte qui, conclu hâtivement, semblait révéler une idée de ce genre.

Il aurait dû sauter aux yeux que cette idée était irréalisable et, n'hésitons pas à le dire, à la fois téméraire et naïve. Pour faire un tel jeu, il aurait fallu disposer d'une grande force, dont nous étions absolument dépourvus. Aucun homme sensé ne pouvait croire que, si un heurt se produisait, les rivaux aux prises laisseraient l'Europe occidentale vivre dans une neutralité confortable. Dans le monde d'aujourd'hui une neutralité de ce genre est impossible, sauf peut-être — et encore n'est-ce pas sûr — pour la Suisse. Avant la dernière guerre, plusieurs pays, la Belgique, la Hollande, la Norvège et le Danemark, avaient espéré échapper aux coups de Hitler en se gardant de toute entente avec leurs alliés naturels de l'Occident. On sait à quoi a abouti pour eux cette politique qui les empêcha de préparer la résistance de concert avec ces

derniers et qui, comme cela pouvait être prévu, n'amadoua pas le Führer.

Pour nous, à l'avenir, Staline ayant pris la place de Hitler, le résultat serait le même. Le jour où un conflit se produirait entre l'Amérique et le bloc soviétique, les armées rouges, sûres de ne rencontrer aucune résistance, envahiraient l'Europe occidentale, opération pour la quelle elles auraient le concours du parti communiste, qui pourrait jouer très efficacement le rôle de fourrier dans les pays où on lui aurait laissé occuper des positions-clefs et s'infiltrer dans toutes les administrations.

Au printemps de 1949, les communistes ont été heureusement exclus du gouvernement ou, plus exactement, s'en sont exclus eux-mêmes. Désormais celui-ci était en mesure d'avoir une politique nationale, soustraite au contrôle des agents de Moscou. Cependant, au lieu d'envisager virilement la situation, on commença par se remettre à caresser certaines utopies pacifistes qui rappelaient les plus beaux temps du briandisme. C'est à croire que les expériences les plus éclatantes et même les plus récentes ne servent à rien. Cette petite crise de pacifisme à la mode de la période d'entre les deux guerres paraît avoir été presque inaperçue. Elle ne doit pourtant pas être passée sous silence, car elle montre que nous sommes toujours exposés au danger de retomber dans des erreurs qui nous ont coûté cher. Quelque vieux spectre doit hanter parfois le quai d'Orsay où voisinent le ministère des Affaires étrangères et le Palais Bourbon.

Au début de l'automne 1948, il n'y a donc pas plus d'un an, le gouvernement français, pris d'un zèle qui aurait trouvé un meilleur emploi à d'autres besognes, saisit l'organisation dite, sans doute par antiphrase, des Nations Unies, d'un superbe projet de désarmement, comme on en fabriquait il y a un quart de siècle. La plupart de nos journaux exaltèrent une initiative qu'ils qualifièrent de généreuse par son inspiration et de très pratique par les dispositions du plan proposé. On se sentait en quelque sorte rajeuni par ces articles louangeurs.

Ce qui frappait cependant sur le champ toute personne tant soit peu sensée et non totalement oublieuse d'un passé qui n'est pas bien ancien, c'était le caractère utopique de ce plan et son étroite parenté avec tous les projets qui furent présentés à la Société des Nations au cours de la fameuse conférence du désarmement. Un rapide examen du texte soumis à l'O. N. U. suffit à justifier

ce jugement. Le projet se présentait sous la forme d'une résolution par laquelle l'Assemblée générale des Nations Unies recommanderait au Conseil de sécurité :

1° D'établir un contrôle sur les bases suivantes : *a)* création d'un contrôle des armements de type classique (c'est-à-dire à l'exclusion de la bombe atomique) ; *b)* communication par les Etats à l'organisation de contrôle des déclarations périodiques sur les effectifs et les armements de type classique ; *c)* contrôle de ces déclarations par l'organisme ainsi créé, au moyen de vérification sur pièces et sur place ; *d)* publication par le secrétariat de l'O. N. U. des déclarations recueillies.

2° De promouvoir une limitation générale des armements par une réduction progressive et équilibrée des armements de type classique.

3° De lui faire rapport au plus tard à sa prochaine session ordinaire sur la suite donnée à la présente recommandation, afin de lui permettre de poursuivre son action en conformité avec les buts et les principes de la Charte en matière de désarmement.

On n'a qu'à jeter les yeux sur ce texte pour s'apercevoir de son caractère d'irréalité. Ses auteurs ne laissaient pas de s'en rendre compte, car, dans une sorte de préambule du projet, ils constataient que la limitation des armements ne peut être réalisée que « dans une atmosphère de détente durable dans les relations internationales » et qu'un tel objectif ne peut être atteint « que si les Etats acceptent sincèrement et loyalement les mesures d'inventaire, de publicité et de contrôle propre à fournir la base d'une limitation générale des armements ».

Or, peut-on dire qu'il y ait la moindre vraisemblance que l'U. R. S. S. accepte sincèrement et loyalement les mesures dont il est ci-dessus question ? Ce n'est assurément pas le cas. Personne n'ignore qu'il existe un rideau de fer que le gouvernement de Moscou maintient obstinément baissé et qu'il n'a pas la moindre intention de lever. Dans les Etats occidentaux tout se fait au grand jour (parfois même à l'excès) ; on connaît la force dont dispose chacun d'entre eux. Derrière le rideau de fer, c'est et cela continuera à être le mystère complet. Ajoutons qu'il paraît absurde de faire entre les armements atomiques et les armements dits classiques une distinction qui est aussi peu justifiable que celle qu'on établissait, il y a une quinzaine d'années, à la Conférence

de désarmement, entre les armes offensives et les armes défensives et qui donna lieu à des discussions aussi subtiles que celles qui se produisaient à Byzance au sujet du sexe des anges. M. Joseph Prudhomme, en recevant un sabre, dont il disait qu'il était le plus beau jour de sa vie, n'avait pas tort de constater qu'il pouvait aussi bien servir à combattre les institutions qu'à les défendre. Toute arme est, suivant le cas, offensive ou défensive.

La vérité est que ces sortes de projets sont parfaitement vains. Ils sont même malfaisants, car, s'ils étaient pris au sérieux, ils ne pourraient que retarder la seule action raisonnable et efficace, celle qui a pour objet la mise en défense de l'Europe occidentale. S'ils ont fait peut-être perdre du temps, ils n'ont pas été pris au sérieux.

La signature du pacte de Bruxelles et la création d'un état-major des cinq pays signataires (auxquels devraient s'adjoindre par la suite d'autres pays, en particulier l'Italie, l'Espagne et le Portugal, et, si possible, les Etats scandinaves) ont montré qu'on était enfin résolu à se mettre à la besogne pour organiser la défense de l'Europe occidentale. Toutefois celle-ci est évidemment incapable de réaliser une œuvre vraiment efficace sans l'appui des Etats-Unis. Non seulement elle n'a pas les moyens d'armer et d'équiper ses propres forces, mais encore celles-ci, même bien pourvues à cet égard, ne sauraient tenir tête à une offensive soviétique si l'Amérique ne participait pas à fond et tout de suite aux opérations militaires. C'est pourquoi la conclusion du pacte Atlantique, qui a suivi à quelques mois de distance celle de l'accord de Bruxelles, est un événement plus important encore.

Tout d'abord il en résulte que les Américains, reconnaissant implicitement l'erreur qu'ils ont commise après la fin de la guerre (et déjà, à vrai dire, au cours de celle-ci), vont établir, avec leurs alliés d'Europe, le barrage dont l'existence peut seule prévenir la guerre en faisant réfléchir les Russes et, au pis aller, dans le cas où il n'aurait pas cet effet préventif, empêcher la victoire de l'U. R. S. S., c'est-à-dire l'anéantissement de notre civilisation. Ensuite il constitue un bon point de départ pour l'organisation d'un système défensif qui, adopté en principe, n'est encore qu'embryonnaire. C'est pourquoi les Européens et les Français en particulier ne pouvaient pas hésiter à signer l'instrument diplomatique qui leur était offert, quelles que fussent ses imperfections. Ceux qui le repoussèrent en invoquant celles-ci et en alléguant

que la conclusion du pacte fournirait aux Soviets un prétexte pour fondre sur nous sans pourvoir au moyen de résister à leur agression, raisonnaient à la manière de Gribouille. Les Russes n'auraient besoin d'aucun prétexte pour envahir l'Occident et on peut être sûr que leurs hordes se mettraient un jour en marche à une date impossible à déterminer, après avoir poursuivi leur action d'infiltration, si les peuples libres d'Europe et d'Amérique prouvaient, par leur impuissance à se grouper, qu'ils sont mûrs pour la servitude.

Sans doute l'union qui vient de se réaliser en principe n'est pas un achèvement : elle n'est qu'un petit commencement au point de vue de la réalisation pratique. Mais, comme on dit, il y a un commencement à tout. Le pire c'est de ne pas vouloir s'engager dans la voie du salut. Le pacte Atlantique, comme tous les traités du même genre au lendemain de leur signature, n'est encore qu'une promesse d'organisation et de défense communes. Si ces promesses ne se traduisent pas, dans un avenir prochain, en actes, il n'y aurait eu naturellement qu'un chiffon de papier de plus. Souhaitons qu'on travaille à ce qu'il n'en soit pas ainsi. Dans tous les cas, on fera certainement un effort, alors qu'on n'en aurait fait aucun si le pacte n'avait pas été conclu.



Le voyage que le général Bradley, accompagné des chefs d'état-major américains adjoints, a fait en Europe, semble indiquer qu'on ne veut pas perdre de temps. Il s'agissait en somme, au cours de conversations avec les chefs des diverses armées de l'Europe occidentale, d'appliquer sur le terrain militaire technique le pacte Atlantique, en établissant un plan stratégique d'ensemble qui répartirait les tâches entre les armées associées et, conformément aux dispositions qui auraient été ainsi prises, déterminerait l'utilisation des sommes et du matériel que l'Amérique doit leur fournir. Bien entendu, on ne sait rien de précis sur ce qui a pu être convenu et il faudrait être bien téméraire pour se prétendre en mesure de faire la moindre révélation à ce sujet. On doit se montrer d'autant plus réservé qu'au moment où j'écris on n'est pas encore fixé sur le montant des crédits qui seront affectés au réarmement de l'Europe et que de ce montant dépendront évidemment bien des choses. Mais il est un point sur lequel il est permis et je dirai même

nécessaire de présenter quelques observations. Dès maintenant on peut, en effet, se faire une idée du rôle, à la fois honorable et un peu inquiétant, qu'on réserve à la France dans la défense du continent européen.

C'est de la partie du plan stratégique sur lequel un accord de principe paraît s'être fait que nous avons particulièrement à nous préoccuper. Cet accord prévoit quatre groupements défensifs régionaux : Europe occidentale, Atlantique nord, Scandinavie, Méditerranée occidentale. Les principaux pays associés participeront simultanément à plusieurs de ces groupements, mais chacun aura sans doute plus spécialement la charge d'un des secteurs. Il va de soi que pour nous le secteur de l'Europe occidentale, c'est-à-dire du continent, est essentiel ; il est d'ailleurs de première importance également pour tous, car si les Russes s'en emparaient tout l'édifice envisagé s'écroulerait. C'est pourquoi l'effort de tous doit en premier lieu porter sur lui.

Peu après son retour en Amérique, le général Bradley, parlant devant la commission des forces armées du Sénat, a déclaré que les membres de l'Union occidentale préparaient « un plan de défense fort bien conçu et conforme aux conceptions américaines sur la stratégie ». Il a ajouté que la plus grande partie des armes envoyées à l'Europe devrait servir à reconstituer l'armée française. Ces quelques indications suffisent pour nous apprendre que presque toute la charge de la défense continentale incomberait à la France qui, avec un appoint assez faible de troupes d'autres pays, aurait de nouveau à faire face au premier choc. Des paroles du général Bradley il résulte en effet que les Etats-Unis, qui se réservent la construction et l'utilisation de l'aviation stratégique, chargeraient les Européens d'établir le premier barrage destiné à endiguer une vague soviétique éventuelle et qu'ils approuvent le plan ébauché par l'état-major de Fontainebleau. Or, par les informations qui ont été publiées naguère au sujet de ce plan, on sait qu'il prévoit l'utilisation d'une masse constituée essentiellement par des divisions françaises, avec l'appoint de quelques divisions britanniques, de six divisions belges et de six divisions hollandaises. Du reste, le fait qu'on nous dit que les armes qui seront fournies à l'Europe serviront surtout à reconstituer l'armée française confirme cette prévision. La Grande-Bretagne aurait surtout, avec quelques missions aéronautiques et navales, à surveiller le secteur scandinave. Ainsi, une fois de plus, la France aurait à assumer la charge la

plus lourde et la plus périlleuse. Il ne faut pas attendre qu'on soit en présence de faits accomplis pour dire que si la mission de défendre le continent était remise à la France sans une participation suffisante et immédiate des autres signataires, en premier lieu de l'Angleterre, on adopterait un système qui serait accablant pour nous et désastreux pour la cause commune.

Cette conséquence qu'aurait pour la France le plan envisagé n'a pas échappé à certains Américains clairvoyants, qui ne paraissent pas cependant en discerner le caractère à la fois inique et dangereux, comme le montre le passage suivant d'un article publié dans la *New York Herald Tribune :*

« La déclaration du général Bradley, pouvait-on lire dans ce journal, selon laquelle l'essentiel de l'aide militaire américaine à l'Europe serait destiné à l'armée française est une suite logique des plans de défense du continent. L'armée française a subi deux fois le premier choc des guerres déclenchées contre les alliés occidentaux : une fois victorieusement et une fois sans succès. Géographiquement, la France semble être destinée à jouer le rôle de première ligne de défense des alliés. Ce n'est sans doute pas un rôle enviable ; mais au moins la présence des armées américaines et l'aide financière apportée à ce pays peuvent-elles le rendre plus acceptable. »

Ce rôle n'est pas en effet enviable, puisqu'il ne semble pas qu'on prévoie l'intervention immédiate à nos côtés de forces étrangères en nombre tel qu'elles puissent exercer tout de suite une action importante. Le terme est même insuffisant pour qualifier la situation dans laquelle nous serions ainsi placés, et qui serait à certains égards analogue à celle que nous avons eue en 1914 et en 1940, parce qu'elle serait caractérisée par le fait que sur terre nous aurions à fournir, pour user d'une expression déplaisante, mais singulièrement frappante, la majeure partie du matériel humain et devrions ainsi subir encore des pertes disproportionnées par rapport à celles de nos alliés.

Le rôle qu'on paraît de nouveau vouloir nous attribuer nous a valu déjà d'être saignés à blanc et de payer avec la vie de nos fils non seulement pour nos propres fautes, mais aussi pour celles des autres. En somme, comme cela a été dit une fois, la France serait destinée à être en quelque sorte le Christ des nations. Cela lui a valu, lors de la première guerre mondiale, d'avoir sur les champs de bataille environ un million six cent mille tués, alors que

l'Empire britannique tout entier en avait moins d'un million et les Etats-Unis quarante mille. Au cours de la dernière guerre, bien que le grand combat ait fini pour nous en juin 1940 et n'ait repris qu'en 1944, nous n'avons guère eu moins de morts, tout compris, que les Britanniques et les Américains. Le pis est que, par la suite, on ne nous garda pas une reconnaissance particulière pour les sacrifices faits au service de la cause commune. Combien vite on oublia, après 1918, que si nous n'avions pas vaincu une première fois à la Marne et une seconde fois à Verdun l'Europe aurait été livrée à l'Allemagne et aussi que si, d'une part, des pertes démesurées nous furent infligées et si, d'autre part, la guerre ne fut pas plus vite gagnée, c'est que nos alliés n'y avaient pas participé en force au début !

C'est une idée enracinée chez certains Anglais que cette répartition des charges est normale et pour ainsi dire voulue par la Providence. Il nous appartient de les détromper et de leur faire comprendre qu'il n'y a rien là de fatal ni de divin, mais un effet d'un sentiment très humain, l'égoïsme. Par la même occasion, il faudrait montrer que cette disposition à ne pas vouloir s'engager à fond tout de suite a en définitive de fort mauvaises conséquences pour tous et que la cause commune ne peut qu'en pâtir.

Certes on ne peut modifier notre situation géographique, qui fait que notre territoire, avec ceux de la Belgique et de la Hollande, est le premier à être abordé par les hordes venues de l'Est, mais il n'y a aucune raison pour que nos alliés, dont notre pays constitue la position avancée, nous laissent, sinon tout à fait seuls, du moins sans une participation adéquate de leurs forces militaires pour subir le premier choc de l'envahisseur.

C'est du reste, de leur part et à leur propre point de vue, une conception néfaste. Si en 1914 ils avaient pu nous soutenir convenablement dès le début, l'échec allemand aurait été tout de suite complet. De même, si en 1940 l'Angleterre avait été capable de prendre sa part normale des combats sur le continent, le désastre n'aurait peut-être pas été exactement celui qui a été subi. Dans tous les cas, le climat moral eût été tout autre : la France n'aurait pas eu le sentiment d'avoir été laissée pratiquement seule pour faire face à l'avalanche nazie. On peut dire aussi que si les Américains, alors férus d'isolationisme, n'avaient pas assisté en simples spectateurs à la préparation et à l'exécution du plan nazi, ils auraient épargné au monde d'affreuses souffrances et d'épou-

vantables destructions et à eux-mêmes l'énorme effort qu'ils ont dû faire par la suite.

Bref, il y a lieu de dire aujourd'hui sans ambages que laisser à la France seule (avec l'aide d'un petit nombre de divisions britanniques, belges et hollandaises) le soin de supporter le choc initial serait à la fois inique et absurde : inique parce qu'on ne saurait décemment lui demander de se sacrifier une fois de plus ; absurde, parce que, face à l'énorme machine de guerre soviétique (comme précédemment à la machine nazie), ses forces ne suffiraient pas pour accomplir une tâche disproportionnée. La morale et la technique militaire sont, dans la circonstance, d'accord (ce qui n'est pas toujours le cas). On peut invoquer l'une et l'autre pour demander que les fautes passées ne soient pas renouvelées et pour déclarer que si, par malheur, l'Europe occidentale, après avoir deux fois subi une agression allemande, devait faire face à une invasion soviétique, le succès de la résistance, dans une lutte où tout le patrimoine commun du monde civilisé serait menacé d'une façon plus grave qu'il ne l'a jamais été, ne peut être espéré que si, dès le premier instant, tous les associés prennent leur part de la défense du continent, qui ne saurait être considérée comme celle d'un poste avancé, mais comme celle de la citadelle dont la perte serait irréparable. J'ajoute que si l'on désire que l'organisation de la défense ait l'effet préventif qu'on doit souhaiter, il faut qu'elle apparaisse telle que les Soviets aient la conviction que, dès le premier instant, ils se heurteraient à un ensemble de forces qui ne leur permettraient pas d'espérer raisonnablement pénétrer en France, en Belgique et en Hollande et atteindre les côtes de la mer du Nord, de la Manche et de l'Atlantique.

Ce qui en ce moment peut causer de l'inquiétude, c'est qu'à Londres et à Washington on paraît ne pas se rendre un compte exact de l'obligation que l'Angleterre et les Etats-Unis ont de prendre part à fond à la défense immédiate du continent européen et méconnaître les conséquences fatales qu'entraînerait tout manquement à ce devoir. Ce qui, de surcroît, est un peu troublant, c'est qu'en France même les chefs militaires et le gouvernement ne semblent pas tous prêter une attention suffisante à cette question capitale. Certains des premiers, dans le désir — du reste compréhensible — d'avoir une part prépondérante dans le commandement des armées continentales, sont peut-être moins frappés que nous par la nécessité d'éviter certaines erreurs anciennes. Le second,

comme la plupart de ceux que nous avons eus, ne paraît être ni très versé dans les problèmes militaires, ni même très intéressé par eux. Il ferait cependant preuve d'une bien grande légèreté et assumerait une redoutable responsabilité s'il laissait passer l'heure où il est possible de rectifier des plans qui ne sont encore qu'ébauchés. Le jour où ils auront été définitivement adoptés, le mal sera fait, sans doute irrémédiablement. Une fois qu'elle est montée, une machine aussi compliquée que celle qu'on prépare ne se remanie pas facilement : disons même franchement, parce que c'est la vérité, qu'elle ne se remanie pas.

Je n'hésite pas à affirmer, pour conclure, et d'une façon aussi énergique que possible, que le devoir absolu et urgent du gouvernement est d'agir pour empêcher l'erreur qu'on semble en voie de commettre. Il ne saurait suffire de quelques changements de détail destinés à nous donner quelque satisfaction d'apparence ; il faut que le plan stratégique soit conçu de façon que dès le début la lutte pour la défense du continent européen ne soit pas confiée à une avant-garde française plus ou moins renforcée de quelques éléments alliés, mais soit menée par tous les alliés ensemble. Plus jamais nous ne devons consentir à assumer une tâche et une responsabilité démesurées, ce qui serait trahir non seulement les intérêts de la France, mais ceux de la cause commune. Le pacte de Bruxelles et le pacte Atlantique, dont la conclusion a été fort heureuse, ne seront valables et efficaces que s'ils sont appliqués par tous avec une entière loyauté et une égale volonté de partager équitablement les charges, y compris celles qui sont les plus lourdes et, au point de vue humain, les plus coûteuses.

Le gouvernement français ne doit pas craindre qu'on ne l'écoute pas, si du moins il parle avec la clarté, la franchise et l'énergie nécessaires, parce qu'il n'y a rien à objecter, ni moralement, ni politiquement, ni techniquement, aux arguments qu'il peut invoquer, mais encore et surtout parce que, faute d'une participation (sans arrière-pensée) de la France, il n'y a pas de défense européenne et même mondiale concevable et que cette participation serait nécessairement accompagnée de réserves mentales, si la France se sentait de nouveau sacrifiée dans des conditions non seulement injustes en ce qui la concerne, mais funestes en ce qui concerne la défense commune et son succès.

Le gouvernement a, il est vrai, adressé le 25 août aux Etats signataires du pacte Atlantique une note qui est apparamment

censée répondre à la préoccupation ci-dessus exprimée. Mais la lecture du texte montre que malheureusement il n'en est rien.

En effet, ce document se réfère uniquement à la motion que le conseil de la République a votée, le 27 juillet dernier, après avoir ratifié le pacte. Cette motion invite seulement le gouvernement à user de toute son autorité pour obtenir, d'une part, des co-signataires du pacte, les garanties nécessaires en ce qui concerne la composition des organismes subsidiaires et du comité de défense prévus par l'article 9 du pacte, notamment dans la représentation de la France dans ces organismes et, d'autre part, du gouvernement des Etats-Unis, la fourniture des armements et des équipements modernes indispensables pour donner aux armées françaises le moyen de remplir effectivement les obligations de défense et d'assurance que comporte le pacte de l'Atlantique.

Le gouvernement réclame donc ainsi seulement une meilleure représentation de la France dans les organismes prévus par le pacte et la fourniture d'armement et d'équipements pour nos armées. La question essentielle, celle de la participation des autres alliés et, en particulier de l'Angleterre et des Etats-Unis, à la résistance immédiate, sur le continent, à une agression est éludée, car on ne peut pas dire qu'elle soit réellement et clairement posée dans le paragraphe final de la note ainsi libellé en des termes généraux et vagues : « La motion (du conseil de la République) répond à la conviction profonde que la défense individuelle et collective ne sera efficacement assurée que par la mise en œuvre rapide et suffisante d'une assistance militaire, d'une part, et par l'établissement, au plus tôt, d'une organisation concrète, dans la condition prévue par l'article 9, d'autre part. »

Rien de décisif ne peut être attendu de cette note, qui aura beaucoup plus pour effet de couvrir le gouvernement du côté du Parlement que d'obtenir les engagements positifs dont nous avons besoin pour être assurés que les erreurs passées ne seront pas renouvelées. On ne peut donc qu'exprimer le vœu que le gouvernement n'ait pas dit son dernier mot. S'il s'en tenait là, l'occasion serait bientôt perdue de nous épargner une épreuve dont nous ne savons que trop ce qu'elle peut nous coûter et de faire du pacte Atlantique, excellent en son principe, l'instrument de salut pour la civilisation.

PIERRE BERNUS.

ÉCOUTE MOZART

AIX-EN-PROVENCE, 1949 (1)

Voilà ce qu'il faut aimer ici, tout d'abord : un coloris latin et une douceur où se cache la souple énergie sentimentale du *Don Juan* de Mozart.

Que ne pourrait-on aimer de cette ville à laquelle il semble qu'on ne puisse jamais devoir que des souvenirs fructueux ? Elle donne du bonheur. C'est un bonheur d'une qualité tout à fait particulière, qui ne se trouve que là, qui ne ressemble à aucune autre sorte de bonheur et qu'on respire dans l'air lui-même, dans le rire de l'eau, dans la lumière.

Mais l'air, la lumière et l'eau sont ici trois grands thèmes, et il ne faut pas développer tout de suite, il faut laisser glisser la ville vers soi, *cosi-cosi*, la regarder s'ouvrir comme un éventail, un éventail de plumes d'eau. On ne peut parler d'elle sans en revenir à l'eau, sœur chérie de la musique mozartienne.

Toute cette ville, si délicatement blonde sous son chapeau bleu, est une musique. Elle est une musique pour l'âme, pour le cœur, pour les sens et tant que dureront les pierres brodées et les fontaines, on ne pourra pas étouffer cette cantate.

La brique, le ciment, le néon s'avancent, et d'année en années épaississent la croûte du moderne. Mais cette ville est une femme de race avec des bijoux de famille et un bel air.

Tout lui va, comme aux véritables élégantes, et l'on a pu tenter avec elle une expérience qui a fait sentir cette sorte de bonheur délicat : écouter Mozart dans la cour de l'Evêché. Mo-

(1) Dans un récent article, M. Jean-Louis Vaudoyer a évoqué le magnifique succès remporté à Aix-en-Provence par le festival Mozart. Les impressions que nous publions aujourd'hui font valoir les affinités qui existent entre ce musicien, cette ville et le comportement de sa population fixe ou flottante en face d'une œuvre impérissable.

zart paraît ici accordé, essentiel comme les battements du cœur et comme l'eau.

Dès les Caillols, après la lugubre montée de la Viste et le cheminement dans une campagne menacée par tous les chalets *Mon Rêve*, un velours enveloppe l'être tout entier.

Dans la lumière d'un Corot d'Italie, sur une herbe quelque peu mangée par le soleil, de jeunes garçons jouent au football. Mais comme cela est gentil et tourne à l'amusette ! On se fait de petites passes qui ont une vivacité rieuse de double-croches entre les buts blancs. La balle vient en *corner* et ça n'en finit plus...

Le soleil se retire des platanes. L'ombre s'allonge, au loin, devant un bois rêveur. La campagne défait ses cheveux pour la nuit.

★

En avril dernier, Aix n'avait pas encore sa robe de feuilles. Accoudé à l'une des fenêtres de l'hôtel, au troisième étage, haut, comme il convient lorsqu'on veut entendre la musique dans son aérien développement, je voyais, enroulés aux branches nues des platanes du cours Mirabeau, quelques serpentins du dernier carnaval. Ainsi, Pierrot, Arlequin et Pantalon semblaient avoir laissé là une signature de danseurs un peu fous.

Cette ville a toujours eu des instants de folie : à la longue, l'étude, plutôt que l'industrie et le commerce, lui donne un peu de surmenage. Et pour guérir le surmenage quel meilleur remède que danse et musique, musique dansante, Mozart ?

Un pigeon tourne entre les branches nues, « répète » pour lui tout seul avant la pose du décor et fait des *ailes de pigeon.*

Cette ville si vieille, fondée sous la double évocation d'un consul et des eaux est une ville pour la jeunesse. Elle étudie, elle rit, elle chante, et, en juillet, il lui manque une de ses plumes, la plus brillante de ses plumes : les étudiants. Les étudiants s'en vont lorsque la robe de feuilles a pris tout son étoffe.

Mais en avril, en mai, ils sont là, et quelques camarades d'Oxford sont même venus leur faire une visite. Il y en a un petit groupe, ce soir, au *Café des Deux-Garçons.*

Le *Café des Deux-Garçons* n'est pas l'endroit snob du loisir comme le *Cheval Blanc*, où j'ai vu une dame qui avait réussi une manière de chef-d'œuvre : le cheveu très court, le teint bronzé, un œil clos sur la fumée de sa cigarette pendante, l'autre des plus actifs, elle s'était fait la tête d'un homme, absolument. Le plus curieux c'est qu'elle portait une robe et qu'elle avait l'air beaucoup plus viril que certaines autres jeunes femmes qui passaient, vêtues d'un pantalon accusant des rondeurs, sur le cours Mirabeau.

Nous étions donc aux *Deux-Garçons*, à l'intérieur, et à ce moment-là, il n'y avait qu'un seul garçon, courtois, veston blanc, les mains nettes et un rien de brillantine dans les cheveux.

— Aujourd'hui, me voilà un peu surmené, dit-il. Je ne pourrai peut-être pas vous servir tout de suite, comme j'aime le faire, d'habitude... Mais je suis surmené, avec ces étudiants d'Oxford. (Il prononce comme Roquefort : la dentale certainement le ferait souffrir.)

A chaque fois, c'est le même plaisir, après le retentissement des voix de Marseille, et même s'il n'y avait pas l'eau des fontaines, ce serait encore une bonne raison de donner ici des festivals : la sourdine. Un feutre, et le plus doux, atténue l'ardeur naturelle, donne plus de moelleux à certaines modulations.



En plein été, le bleu du ciel apparaît comme un fond de broderie tout en haut des feuilles de platane. De même l'exubérance du langage méridional n'est plus perçue qu'à la manière d'un fond sonore.

C'est là un des effets du « bel air » de cette ville qui n'est devenue jolie et riche que par les équerres des architectes et le ciseau des sculpteurs : on est tenu, on est conduit, on est remis dans le ton. Et cela n'engonce pas la nature ni ne lui ôte le spontané.

Toutes les provinces ont leur accent, et qui ne pourrait aimer la variété de cette géographie vocale ? Mais, de l'accent du midi, Aix donne le *la*.

Et ainsi, l'an dernier, pour les représentations de *Cosi Fan Tutte* avec les jeunes femmes de la Scala de Milan, on ne sautait

pas d'un univers musical dans l'autre, on n'éprouvait pas cette sensation d'exil que peut donner quelquefois l'*Anneau de Nibelung*. De la Provence à l'Italie, il y avait un lié. Cela allait tout seul et, si l'on peut dire, dans le droit fil de la sensibilité. Avec accompagnement d'une fontaine, la voix de Maria Stader volait et brillait comme un oiseau. Ces âmes ensoleillées conviennent admirablement aux pierres du XVIIIe siècle, et voici une autre aventure :

Non plus charmée par le génie tout expressif de Mozart, la langue de Provence, au *Café des Deux-Garçons*, se mêle au jaune de l'*egg*, en fait une molle et sensuelle liaison vocale. Deux étudiants et deux étudiantes d'Oxford sont en conversation avec un futur clerc d'ici. D'un côté, les yeux couleur de la Manche. De l'autre, les yeux couleur de l'olive.

— Est-ce que, Monsieur, agréable il est pour vous d'étudier ici ? demande l'une des Anglaises.

Elle est rousse. Elle a un visage long, étroit, candide sur lequel on a jeté des confetti, je veux dire qu'elle a des taches de rousseur. Elle n'est pas gentille, elle est la gentillesse même et l'on voit tout de suite que le genre *Tabou* est resté en deçà du Pas-de-Calais. Ses vêtements ne se distinguent par aucune sorte d'extravagance. Elle est coiffée comme une jeune fille. Jupe grise, veste Savora qui modestement s'accorde avec la nuance cuivre de la chevelure. Et elle nous regarde au fond des yeux, avec l'angélique sourire des bords du Cherwell.

On entend le mot « camaraderie » plus souvent encore que le mot « camarade », ce qui semble indiquer chez le futur docteur de Provence le goût des idées qui résument une certaine philosophie ou plutôt une certaine façon de vivre :

— Hé... ce qui est agréable, ici, voyez-vous, c'est cette « camaraderie ». Elle vous « choffe ». Elle vous stimule... eu...

« Stimule » ne passe pas. L'autre jeune étudiante, brune, frisée, — il faut savoir qu'elle vient d'Oxford pour identifier en elle une Anglaise, — a un mouvement de préhension, comme à la vue d'un fruit nouveau, ignoré :

— Stim' eul ?

— Je veux dire encourager..., *to plick*, piquer, exciter...

— Oh ! *exç... aiting* !

L'étudiant de Provence a un sourire de pudeur et de finesse un peu sensuelle aussitôt effacé par le sentiment de la camara-

derie, c'est-à-dire du convenable. Il fait le geste du bouvier :

— Piquer... Aiguillon... Exciter au travail.

— O... o... o... h !

Le garçon surmené apporte des verres nets et transparents que l'anis, aussitôt, change en cinq cylindres opaques.

La nuit nous regarde. La nuit nous écoute, là-bas, dans un coin. La nuit est une étudiante hindoue venue, elle aussi, d'Oxford. Ses yeux pareils à deux lampes où brille une huile noire sont cerclés d'or, finement, et elle a étendu sur le *sari*, un manteau couleur de feuille morte. Elle est le visage de la nuit, mais non pas de la nuit qui sommeille. Elle est la nuit studieuse et qui soupire aussi, parfois, sous la molle ondulation des « songes curieux ». De ses doigts maigres qui laissent voir la coloration de la crème au chocolat, — plus de lait que de chocolat, — monte la fumée d'une cigarette. Elle ne bouge presque pas. Elle s'est réfugiée dans le silence méditatif de sa race, dans un coin de cette musique saxo-latine où de temps en temps son regard luit comme le son sylvestre et modulé qui charme les serpents.

Jeunesse de Mozart, accord des beaux yeux féminins avec cette eau de miel dont la pierre est partout enduite.

Pareille à un son de flûte et à l'un de ces changements à vue qui sont parmi les plus brillantes grâces de la composition mozartienne, elle entre dans la ligne mélodique.

Elle a dix-sept ou dix-huit ans, pas plus. Anglaise aussi, mais cette sorte d'Anglaise qui hante les bords brumeux des poésies de Shelley. Ses cheveux retombent en pluie auburn sur son front, épousant le contour des joues de porcelaine illuminées par des yeux raphaélesques, et elle ne dit pas un mot, elle ne parle pas français comme les deux camarades mouvementées par les vapeurs de l'anis, elle parle avec ses yeux la langue universelle de la sensibilité des femmes et de la musique. Elle va de table en table, sourit, tend ses doigts fuselés, glisse comme un cygne sur les eaux. Et d'ailleurs l'accord ne se fait pas seulement dans la musique, il se fait aussi avec les couleurs de l'eau. Elle a enroulé autour de son cou une écharpe de mousseline vert nénuphar nouée sur la poitrine, et ces grosses coques s'agitent comme les ailes d'un papillon heureux d'être sur une fleur. Un long manteau marron à carreaux jaunes, pas neuf du tout, donne

à son allure une ampleur de vent et de voyage. Et elle porte le symbole d'une de ces délicates blessures auxquelles fait penser quelquefois la peinture des passions chez Mozart. Sous le bas de soie, à la jambe gauche, un bandage. La nymphe a-t-elle voulu monter sur un rocher ?

En face, une dame blonde, très blonde, très très blonde, — quarante à soixante ans, — écrit, écrit, écrit dans la fumée verticale de sa cigarette.

La porte nous envoie un étudiant revêtu d'une peau faite de plusieurs parties, une peau de doux animal habitant les bords d'un lac, et qui est une gabardine américaine.

Il a l'air tout content de sa journée studieuse et il pose sur la table une sacoche bourrée de sa pêche intellectuelle. Il sourit à l'avenir, à sa jeunesse, à son âme satisfaite. Et, tout à coup, le voilà qui prend un air tragique et comme solidifié sous la réaction du désir admiratif. Il a vu la nymphe. Il ne voit plus qu'elle. Il la voit. Il la voit toujours. Il la voit encore. Le bec de canne accroche les doigts de la jeune Anglaise, une porte la gobe, on la voit filer dans la transparence des vitres d'or pâle, et se dissoudre dans la nuit où les branches font un cliquetis de baguettes.

L'étudiant ne regarde plus que le verre d'anis qu'il vient de commander, par désespoir sans doute : l'homme sait toujours se donner un prétexte.

En choisissant dans le programme du Festival, en disposant les mots d'une certaine manière, l'écriture, déjà, semble une musicienne :

Suite Idoménée — Symphonie en ré majeur — Gavotte variée — Le rappel des oiseaux.

Deux leçons de Ténèbres — Trauermusik — A la Cathédrale Saint-Sauveur.

Mozart, Musique, Opéra, Don Giovanni.

Les lettres chantent : *Divertimento, Clavecin, Pulcinella, Rondo pour Celesta, Mouvement perpétuel.*

Chaque mot vient sur la ligne comme un ténor, un baryton, une prima donna, chaque mot vient sur le devant de la scène, chaque mot qui plaît à l'âme, chaque mot trempé comme le bois de Moïse dans l'eau de Mara. *Et l'eau devient douce...*

...Le vendredi soir.

J'avais ouvert ma fenêtre, au troisième étage de l'hôtel, et figurez-vous que tous les sons de la journée, tous les sons de cette ville qui s'endormait sous ses broderies, tous les sons de la terre et du ciel, semblaient contenus dans la fontaine d'eau chaude que je voyais tout à coup briller entre les arbres.

La nuit véritable était au-dessus de moi, bleuâtre, avec ses écharpes de vent étoilé, qui s'en allaient parfois frôler une cloche. En bas, c'était la nuit des hommes vaguement murmurante, avec ses gros grains de raisin blanc : les globes des lampadaires, dont l'eau de la fontaine, comme les sonorités du cœur de Wolfgang tirait de scintillantes modulations.

Argentée, sensible, animée de tous les frémissements d'un oiseau qui raconte l'univers, musique de Mozart ! Elle était là. Je ne l'entendais pas. Je la voyais ! Je voyais ce contenu de musique liquide agité de passions délicates et vives sous la religieuse blancheur de la lumière.

Un théâtre a été édifié, par les soins de M. Cassandre, dans la cour de l'Evêché. Mais la nature, au son de cette musique de l'eau, n'arrête pas de construire son décor.

Les « boules » de platanes, la nuit, sur les branches, comme des « noires » sur la portée. Et quelle « blanche » au dessus des toits : la lune ! On devine, dans l'ombre, la sève arrivant jusqu'à la cime des arbres en une sorte de flux mélodique et, parfois, le vent qui s'élance à profonde et grande voix de poitrine.

Des filles, en bas, sur le cours, font une gamme de rires.



Mais il y a un creux dans ce silence ou plutôt une fissure vers quoi se tend l'ouïe de la mémoire.

Il y a trente ans, et j'en avais dix-neuf à cette époque, les matins pour moi, surgissaient à la surface du sommeil dans un roulement tintamarresque de ferraille, celui du tramway Aix-Marseille, du premier tramway de la journée, qui projetait aussitôt dans mon esprit, la silhouette du navire de fer sur lequel, le lendemain, il me faudrait réembarquer.

Ainsi, le roulement de la motrice et de la balladeuse retentissait comme un coup de semonce, à l'aube, dans ce dernier

contenant du jour de permission. Il l'attaquait, il lui en signalait la brièveté, il me pressait de courir vers ces heures blondes que la Péri allait enchanter de sa présence fugace et où j'entendrais, non pas encore les cris de commandement, mais le rire de mes amies. Elles étaient quatre, et dans l'ignorance totale où je suis de leurs jours d'*après*, de leurs soucis, de leurs joies, il me vient une sensation étrange, à six heures, ce vendredi-là.

Il n'y a plus de tramways. Aix est depuis quelques mois reliée à Marseille par un trolleybus qui ne va pas terminer sa course poussiéreuse près de la statue du Roi René, mais qui s'arrête avenue des Belges en deçà de la zone où frémissait autrefois la première des dernières vingt-quatre heures de liberté.

Il n'y a plus ce grand roulement d'alarme. La liberté que je remplis presque toute par le travail non plus commandé par personne, mais par la loi quotidienne qui nous fait devenir vraiment ce qu'il fallait que nous fussions, est là, près de mon lit, telle une jeune fille en blanc, le blanc du matin fertile, et elle me touche d'un doigt à l'épaule, elle m'attire vers la lumière montante et vers la santé de l'esprit. Je ne défends plus ma liberté. C'est ma liberté qui me défend contre la paresse de la dix-neuvième année, contre la stérile indiscipline, contre l'ignorance de l'âme et du cœur.

Et voici : Comme dans le télémètre où pour lire une distance, il faut d'abord faire se superposer les deux images du but que l'on vise, il se fait dans ma mémoire un rapprochement de l'Aix de 1919 et de l'Aix d'aujourd'hui. Entre ces deux images, autant dire trente années d'espace !

L'Aix de 1949 eût-il été changé, méconnaissable et j'aurais senti moins le regret que la force de ce qui en d'autres villes — ainsi Le Havre à peu près supprimé — nous mêle et nous broie.

Mais ici, rien de tel. Aix en sa partie centrale ne se démode et ne change pas plus qu'un violon. Le cœur menu du chronomètre de mon grand-père bat sur la table, actif, actif, si fier de tant durer et de toujours indiquer une heure aussi juste que sur la passerelle. Ce n'est plus le roulement du tramway, c'est le souvenir lointain du roulement qui me conduit jusqu'à ce cours Mirabeau de 1919, de 1920, de 1921 où chaque année je revenais, où chaque année je reviens, parce qu'il est pour moi, non pas seulement le miel de la lumière, mais aussi le miel de la mémoire...

J'éprouve une délicate et consolante émotion à me souvenir de mes amis russes, réfugiés alors au centre chaud de la Provence, une Provence que je me représente, non plus seulement comme la Provence, mais comme un endroit de la terre où tout s'accorde pour le bonheur : la simplicité courtoise des manières, l'hospitalité, la rêverie, la cadence allègre des paroles, ce je ne sais quoi de si bien accordé avec la force verte, bleue et blanche de la nature, Mozart, enfin.

Les circonstances n'ont pas voulu que je fusse initié aux rythmes d'Aubanel. Je n'ai pas connu, dans les années d'autrefois, les personnes qui parlent cette langue d'huile, de tyhm et de lumière. Et c'est pourquoi je sens la musicale Provence d'une manière, comment dire ? un peu universelle.

J'aime son vent de l'univers qui file dans le bleu comme une yole.

J'aime qu'elle donne la science et la musique universelle à la jeunesse.

J'aime qu'elle ne gagne pas beaucoup d'argent...

Je...

Elle donne une exaltation du *Je*. Mais c'est le *Je* qui n'est pas haïssable, c'est celui qui se sent, au contraire, égal à tous les *Je* de la communauté. Ici, l'on ne peut pas faire le riche, le « moi », le cuistre, l'important.

On a parfois la sensation que cette ville nous aime et connaît nos secrets. Elle change, car il lui faut changer, puisqu'elle sort de la main des hommes. Il lui échoit pourtant cette bonne fortune des jeunes filles qui ont de très beaux yeux, de jolis bras, une voix juste et claire. Elles peuvent devenir des femmes plus mûres. Les bras, les yeux, l'élan du corps restent longtemps les mêmes, et l'automne leur va très bien.



Dès huit heures, le samedi s'ouvre, comme une ombrelle de soie, sur le « cours ». Ici l'on dit le « cours » et il semble bien que, dérivé du latin, ce vocable indique plus encore le mouvement des eaux, c'est-à-dire des gens, qu'une « promenade ».

Voici le cours du samedi matin, voici le mouvement princi-

pal de la ville : sur le trottoir que l'on vient d'arroser, deux matelots frais, briqués, tempes tondues, réglots, élégants et pourtant réglots, fiers d'être habillés en garçons qui viennent de la mer, prennent le vent et du vin de Palette à la terrasse d'un café aussi bleu que leur col.

On donne demain au Festival, la *Boîte à Joujoux*, 12 préludes de Debussy, et ces deux matelots viennent faire en quelque sorte l'annonce de ce *qu'avait vu le vent de l'ouest.* Tout Debussy est dans l'emblème du vent et de l'eau, mais pas à la manière tempêtueuse et soulevante de Wagner qu'il admirait beaucoup pourtant. Le divisionnisme des sons, cousin du divisionnisme des couleurs, empêchait qu'il ne prît l'envol du *Vaisseau Fantôme.* Et le voici vivant, coloré, mesuré, humain, sous la forme bleue, rouge et blanche de ces jeunes matelots qui lorgnent les filles avec la suffisance naïve de ceux « qui en ont vu d'autres ». Ils se lèvent pour serrer la main des amis, leur parlant de là d'où ils viennent, à mi-voix, avec ponctuation de sourires, les yeux allumés par le sentiment et ce quelque chose d'aixois quand même, de centré sur le cœur et sur la rivière natale. Tout Debussy lui-même et lui-même, Debussy, un Mozart légèrement brouillé parce qu'il se regarde dans l'eau.

Et puis, une femme de trente ans, fine, mouvementée par ce désir d'exprimer le sentiment qui est une des constantes mozartiennes et par la sensibilité vagabonde.

J'ai déjà parlé de cet air d'extravagance qui ne me paraît guère possible que là. Mais, ô rencontre des souvenirs et des idées, cette jeune femme pour une raison que j'ignore, a choisi de se donner l'air hetman, l'air de Russie, l'air de mes amis d'autrefois. Son costume se compose d'une courte veste en velours marron, d'une culotte du même, bouffant sur des bottes noires, point neuves, quelle faute ce serait ! mais russes. Exactement ce qu'il faut de talons, et la tige souple indiquant à peine une rondeur de mollets. Sur ses cheveux coiffés par le vent du matin, une toque noire de cosaque, et sous son bras gauche, concession faite sans doute aux visiteurs anglais, un stick.

Stravinsky rassemblant ses fanatiques pour le *Pulcinella* du 21 juillet ?

La musique de Stravinsky, je veux dire cette jeune femme de l'orient, là-bas, autour du Kremlin, va faire des allées et ve-

nues dans la partition, et c'est le charme de ces promenades où l'on voit tout le monde, comme dans Mozart où la source de l'instrumentation ne se tarit jamais.

Une femme est amusante et agréable à regarder et l'on sait qu'on ne la perdra pas de vue, comme sur les Champs-Elysées ou sur l'avenue de l'Opéra, comme au bal : Mozart a composé des valses pour les bals.

Il suffit d'attendre un petit peu, et la voilà qui revient, à longs pas, où va-t-elle ? Au bout du cours, au bout de la gaieté intérieure que lui donne le soleil et après, elle recommence. Avec des modulations savantes et des changements, bien entendu, comme dans Mozart. Et ainsi parce qu'un marchand de légumes cède à l'insistance d'un de ces photographes qu'on voit maintenant sur les trottoirs de toutes les villes : « Clic ! Une fiche. Allez voir au magasin comme vous serez beau ! », elle s'arrête, dégaine le stick de dessous son bras, examine ce qui se passe là, car c'est une personne très importante, cela se voit à son air, à son activité, à son profil qui cherche. On serait même tenté de lui prêter à cause de la culotte, du stick et des bottes, une sorte de fonction de police. Mais police des sentiments, bien entendu, et c'est une autre paire de manches.

Elle rit, à la rougeoyante confusion du marchand de légumes, et, de loin :

— Ne pensez pas à votre femme. Pensez à votre petite amie. dit-elle. Vous serez beaucoup plus joli garçon !

C'est là un des côtés de cette « morale » d'Aix et qui toujours, aux « bonnes familles » de la campagne environnante, a fait dire que pour les toutes jeunes filles qui ne l'habitent pas, cette ville trop jolie, toute baignée d'ombre, de lumière, de chaleur et de fraîcheur est un peu une ville de perdition.

Comme si l'on pouvait se perdre là où le goût se voit si bien, où le nouveau riche aurait un air de dindon parmi les moineaux, où ces gros renards tellement argentés que l'on entend crier en d'autres villes : « Je suis les millions ! » serait une discordance aussi douloureuse que pendant la Messe du Couronnement le 31 juillet à la cathédrale Saint-Sauveur, un coup de clairon.

A qui ne sait se garder, quelle ville sera de bon conseil ? Elle donnera de la vulgarité si c'est une maritorne et de l'ennui si c'est une grosse commerçante.

Peuvent-elles se perdre sur le « cours », les jambes nues de jeunes filles, que frôlent les pigeons ?

Ce grand et lourd vieillard ne s'est pas perdu lui ! Un teint de poupée, un écheveau d'argent pour moustaches, des yeux de fontaine, un air de colonel, un air sérieux et tellement honnête qu'il semble une résurrection ou un miracle. Il n'est peut-être pas si honnête ? Il n'est peut-être pas si plein d'honneur ? Cela m'étonnerait, en tout cas. L'honnêteté et l'honneur, cela se voit, cela se sent, est une évidence des traits — toujours la délicate machine à peser l'âme. Et ce macfarlane, dont il s'enveloppe fait de lui un gros oiseau qui n'a vraiment pas l'air de s'être perdu au milieu des poulettes. Comme les jeunes matelots fats, on sent bien qu'il en a vu d'autres.

Les autres !

Celle-ci avait une robe qu'il serait impossible d'imaginer ailleurs. Robe large et faite de ces triangles bigarrés que l'on voit sur les boutiques des marchands de couleurs. Robe qui se moque du qu'en dira-t-on. Ses plis sautillent de tous les côtés parce qu'ils sont heureux d'envelopper — pas trop ! — de si vives et belles jambes. Et, avec cela, le blond des cheveux tout allumés complète ceux des triangles qui sont jaunes. *Scherzo.*

Je me demande, étant donné sa vigueur aux apparences bien sauvegardées, si ce n'est pas là une épreuve pour la sagesse du colonel ? Pas la jupe ! Une jupe d'Arlequin, cela n'est qu'une gaieté sans malice, mais ce pull-over gris perle, un peu plus loin, juste en face les cariatides de l'Hôtel d'Espagnet !

Un corsage a du vague, des ornements, un col qui divisent un peu la sensation visuelle. Un pull-over gris perle sur une poitrine comme on les voit dans ce midi où les hommes aiment bien les femmes qui ont quelque chose, est un curieux mélange de franchise et de pudeur. Et pourtant un pull-over qui monte jusqu'au collier de Vénus, on ne peut pas dire, c'est convenable !

La Provence et la Province, encore qu'il suffise de changer une seule voyelle, sont deux mots très différents, et surtout la Provence d'Aix. Elle prend tout ce qu'on lui envoie et lui donne un petit air d'Aix, un air fantasque, un air Mozart, un air accordé à l'architecture.

Ainsi, les existentialistes accueillis par cette dame, n'ont pas l'air du tout 1949. Pas de canular du jour, pas de dernier bateau, ici. La pédale sourde, un prolongement du son. « Si vous voulez vivre chez moi, il faut faire quelque grâce au temps qui m'aime et me fait des arrangements de beauté. »

Voilà pourquoi Tabou ne gesticule pas dans la nuit des caveaux mais sourit, marche allègrement sur le « cours », comme tout le monde, et, comme tout le monde, vient boire l'onctueuse lumière.

Un garçon ou une fille tabou n'ont plus le même air fauve dans le soleil qui leur ajoute une aigrette, l'aigrette de la bonne humeur et de l'espoir. Ces tignasses en étages des garçons, ces moustaches de grenadier, les peaux d'ours des filles et leur calot de jockey qui leur verse dessus trois kilos de cheveux, cela ressort plus du carnaval que de Saint-Germain-des-Prés.

Aix a réglé cela, et l'existentialisme aussi bien que le *new-ook* date de l'année dernière, c'est-à-dire du déluge.



Tandis que cette jeune femme assise à la terrasse du *Café des Deux-Garçons* ne date pas plus qu'un mouvement mélodique de Mozart. C'est tout à fait la jeune femme « bien » d'ici. Elle est « bien » parce qu'elle n'a pas beaucoup d'argent, cela se voit à la très vieille bécane appuyée au platane en face d'elle. On voit qu'elle est « bien » à cette façon d'être dans la ligne du goût, de l'élégance aux tons amortis, du séduisant par lui-même et pas du tout parallèle à la ligne du « 31 » plumeux.

On voudrait lui tresser une couronne de lauriers, mais de ces lauriers roses qui font, ça et là dans l'environ, nous souvenir de l'Espagne. Lauriers tressés en l'honneur de la courtoisie des manières, de la sourde oreille au tam-tam, de la connaissance adaptée au tempérament, de la conversation à mi-voix, de la note juste et du respect d'autrui.

Gloire à la jeune femme en veste de velours marron, aux petits pieds chaussés d'espadrilles et que j'ai entendu parler de Mozart en inclinant parfois sa jolie tête dans le soleil, un peu inutile, déjà dorés comme ils l'étaient ! Gloire à sa vieille bicyclette surmontée d'un cageot !

Gloire à Marie-des-Ménages, grosse, noire et rieuse que j'ai

vue portant deux kilos d'oranges dans un filet fin (symbole du bon style français) et qui s'est écriée, comme ça tout d'un coup, sans savoir pourquoi et peut-être pour rendre hommage à Dieu qui semble avoir pour Aix-en-Provence, une prédilection :

— *Fan de chichourle*, qu'il fait bô !

Gloire à l'audace de l'esprit dans la correction du langage et des manières !

Gloire à cette vieille dame avec son bibi de chaisière, son col de mouton, son pardessus d'homme, ses bas de coton blanc, son sac porté en bandoulière parce que c'est plus commode, qui a soixante, soixante-dix ans, quatre-vingt on ne sait plus, car elle ne peut plus vieillir, comme les meubles anciens, et elle est robuste comme eux et l'eau d'Aix a peut-être entretenu en elle cette souplesse et cet allant de chasseur à pied !

Eau d'Aix, air d'Aix, lumière d'Aix où l'on s'habille selon sa fantaisie, son caractère et sa situation de fortune, laquelle, souvent, n'est pas brillante, et c'est pour cela qu'il faut briller avec les yeux, avec l'esprit, avec le goût, avec le jugement.

Cette société appauvrie d'Aix et des entours, constitue un noyau tout à fait de choix pour un festival. Ce sont des personnes qui ne jettent pas l'argent par leurs fenêtres du XVIe siècle et du XVIIe siècle. Elles ne sont pas *snob*, ce qui leur épargne la dépense inutile. Elles connaissent la note juste en littérature, en peinture, en musique. Elles ne bêlent pas avec les moutons. Elles ont en horreur de suivre et d'être dupes. Elles goûtent le nouveau, l'audacieux et même aussi parfois l'extravagant, mais à la condition qu'il ne faille pas s'identifier à un ectoplasme ou à un peau-rouge.

Le cours :

Jeune homme à lunettes et à cravate jaune serin. Ce n'est pas moi qui le dit, c'est la cravate.

Groupe zazou à lunettes noires dans le soleil. Soleil-Mage plus fort que le désespoir engendré par les mots. Ces jeunes gens ne sont plus que des hiboux dont on ne voit que les yeux, la nuit.

Zazou tout seul, à moustache turque et à chemise rouge. Ville heureuse où l'on peut se déguiser tous les jours.

Trois hommes qui marchent en parlant et en riant. Trois vestons de velours. Ils vont et viennent entre les platanes d'où sortent des rayons, comme de hauts tubes luminescents. M. Lerin, le peintre est au milieu et il ne paraît guère préoccupé de l'instabilité du franc et de la fonte de l'or. Il a un geste du pouce. Il rit toujours. L'âme quotidienne, en lui, a l'air tout à fait contente. Sandales. Et, sur la tête, une calotte de cheveux d'argent. Seule concession à l'argent.

Ici, la pauvreté doit être délicieuse, et le nécessaire tout à fait suffisant, comme il l'était pour Mozart. Il suffit de regarder autour de soi, et l'on est riche.

Le feu ne se voit presque plus dans le soleil. Cette jeune fille s'est arrêtée un instant sur le cours : Deux beaux yeux noirs et une chevelure noire suspendus dans la lumière de midi. Elle est tout habillée de jaune.

Une longue voiture de course, près de la fontaine d'eau chaude, une voiture neuve et d'une marque célèbre. Oh ! oh ! Mais notons ces attributs rassurants du bohémianisme vainqueur des principes et des gorges chaudes : une vieille malle avec de la corde autour dans le porte-bagage, des paniers, un chevalet, des toiles. Des toiles, qui riment avec *voiles* parce que cette voiture n'apparaît plus comme une voiture mais comme les voiles qui portent ces articles, oublieux du « désespoir du temps », là où ils veulent aller.

Lui, grand et musclé, le torse à carreaux, les jambes gainées de cuir.

Elle, en homme, et, tout exceptionnellement, cela lui va bien, car elle s'agite autour de la voiture, ouvre, sans souci, le compas de ses jambes, se met à cheval sur la portière, se baisse et prend une valise qu'elle tient ensuite à plein bras, comme on tient un enfant. Son foulard jonquille autour de sa tête est une flamme. A la jambe gauche du pantalon, il y a une pièce.

Une pièce du plus suave bleu de la mer au pantalon de velours sablé et ce sera ma dernière note, ma dernière note en l'honneur des tranquilles petits joueurs de ballon, des étudiants d'Oxford, de la femme blonde à la cigarette pendante et qui écrivait, ma dernière note piquée au bas de cette liasse qu'il me suffit de

feuilleter pour entendre doucement bruire la mozartienne fontaine d'eau chaude, le grésillement des cigales d'autrefois dans la torpeur de l'après-midi, le frappement des talons de la jeune femme habillée en cosaque, le roucoulement des pigeons, le roucoulement qui se voyait en avril, mais en ce juillet feuillu on ne peut plus que l'entendre, comme on entendait hier la plainte de Donna Elvire. Et alors c'était comme un doux sacrifice, le témoignage de cette âme de l'homme si « naturellement chrétienne » ou bien, si l'on renversait la tête; c'était circonscrite par les frontons de la cour de l'Evêché, la musique même des étoiles.

Et ainsi cette petite pièce d'étoffe cousue sur le pantalon de la jeune compagne du peintre, elle m'aide à dresser l'inventaire de ces impressions de promeneur fidèle et partisan. Elle correspond tout à fait au charme qui se dégage des vieux hôtels un peu bien raccommodés ça et là. C'est le charme de l'utile joint à l'agréable sans souci de ce que pourrait en penser Mme du Marché Parallèle au col de renard boulu, c'est le charme du bleu sur le sable et du ciel sur la Tour de l'Horloge, enfin, c'est le charme d'une certaine pauvreté dans une certaine élégance, et du pas que prend sur la matière le sensible. La voiture était longue et fine et ne doit pas plus se soucier de la distance que cette ville ne se soucie du temps.

Nous vivons, paraît-il, l'âge du nihilisme, du désespoir, de l'instable, de l'épreuve et, en tout cas, si nous le disons, nous le vivons. Mais l'*Imitation* ne dit-elle pas que nous devons vivre comme le passereau sur un toit ? Passereau Mozart !

Alors, en cette ville méditerranée, la *plus jolie après Paris*, sont venus les sourciers Rameau, Boccherini, Vivaldi, Campra, Debussy, Couperin, Fauré, Ravel et Falla, Darius Milhaud et Sauguet, Jacques Ibert, Jean Rivier et Francis Poulenc. Ils n'ont pas parlé la langue des mots qui toujours nous fait souvenir des lois de notre pesanteur, mais la langue animique et aérienne des instruments.

Cosi-cosi, comme arrive la mer, *cosi-cosi* comme arrive le temps, *cosi-cosi* comme vient la sagesse, non pas la sagesse neutre, paresseuse qui s'abstient, mais la sagesse qui fait voir comme ensemble nous sommes cousus.

Et ainsi les couleurs de mes promenades, qui révélaient encore la différence de classes, la différence de caractères, la diffé-

rence d'esprit, sont devenues à la Cathédrale Saint-Sauveur, à l'Opéra, dans la cour de l'Evêché le bonheur de l'oreille qu'on ne peut très bien définir. Bonheur, ou le moment d'accord de nous tous par la musique.



Vivre, c'est choisir, choisir ses livres, ses paysages, ses tableaux, ses vêtements, ses amis.

Avec la musique, il n'en va pas tout à fait de même et c'est ce qui lui donne entre les autres moyens inventés par l'homme pour s'exprimer, ce je ne sais quoi de divin, d'original, et de paradisiaque. On se dispute moins à propos d'une symphonie que d'un roman ou d'un portrait. La musique, idiome du cœur et de l'âme, est le plus abstrait de tous les arts, et, par conséquent celui sur lequel on a le plus de chance de s'accorder. Histoire des hommes : histoire de la musique.

Ainsi, la mélodie est l'image audible de l'homme seul qui se raconte à lui-même ses désirs, ses peines, ses espoirs, ses passions. L'harmonie c'est l'image de ces différentes individualités soumises à des lois, les lois de l'ambition, de l'amour, de la politesse, de la communicabilité des sentiments, de l'honneur et de l'espérance. La mélodie est l'âme en face d'elle-même ou en face de Dieu. L'harmonie est un océan d'âmes. La mélodie à l'individualité de la vague et l'harmonie le mouvement d'ensemble du flot.

A l'origine de l'homme était le contenu de son âme, le chant. Les lèvres de soie du marmot se moulent sur le cri et sur une espèce de chanson avant de le faire sur les paroles, et même ce marmot qui devient un adolescent rêveur puis un amoureux, c'est avec la musique de la voix humaine, dans une chanson, qu'il exprime ce qu'il ressent de plus vague, de plus impérieux et de plus instinctif.

Au-dessus des langues diverses, de la broussaille des passions, la langue universelle de la musique semble une divine écharpe et l'arbre dans le vent la connaît, et le rossignol aux roulades cadencées en déroule les volutes sonores, et les roseaux, vous le savez bien, l'ont révélée aux hommes qui la captèrent dans la flûte de Pan.

Avant le dictateur Orgueil, était la libre musique. Tout va

dans le même sens. L'Univers est une musique. L'harmonie du mouvement des astres est parente de l'harmonie des sons et les philosophes de l'antiquité le savaient bien qui ne séparaient pas de leur méditation sur le destin la danse qui est un chant visuel et la poésie qui est le chant par le secours des mots. Hermès, pensait rond si l'on ose dire. Il croyait que la musique est la connaissance de l'ordre de toutes choses.

Il est vrai que la musique si elle nous apparaît comme le plus abstrait de tous les arts, est aussi celui qui va le plus haut ! Elle tend, comme nous-mêmes qui ne le savons pas toujours, vers l'infini.

Les peintres religieux d'autrefois, quand ils voulaient nous donner une représentation visuelle de la musique des anges, reproduisaient les traits d'un bel adolescent et lui plaçaient entre les doigts un archet dont la forme était semblable à celle d'un arc.

Et voilà ce qui fait rêver, ce qui nous reporte à ce moment d'articulation de la destinée de l'homme. Il chantait avant d'avoir inventé la parole et un remords paraît lui être venu après avoir inventé l'arc. Pour faire un archet, il a pris modèle d'un arc.

Et après cela, les écailles d'huîtres, les coquillages lui donnèrent des idées. Tout ce qu'il voit, tout ce qu'il entend, tout ce qu'il goûte et sent, donne les idées à l'homme en ce monde sensoriel et l'on peut dire que Wagner était déjà né, le jour où l'homme ayant remarqué l'énergie sonore des écailles d'huître frappées l'une contre l'autre, inventa les instruments de percussion : cymbales, sistres et timbales.

Ainsi la guerre et sa propagande y gagnaient des avantages. La musique du ciel, symbolisée par l'archet de l'ange était ramenée sur la terre, aux fins d'exaltation des armées. La musique n'agissait plus seulement sur les morts comme le croyaient les Chinois, elle aidait à faire des morts avec des vivants. Musique de cuivre, écarlate et non plus bleue. Musique pour le pétrissement des hommes qui devenaient capables de tout.

Or, le temps qui est le contenant où nous sommes *broyés pour être mêlés*, perd sa valeur humaine dans la musique.

L'année 1756 était loin de l'âge des premières cymbales ! On le croyait du moins. On ne savait pas que l'ange et son archet étaient réapparus. On ne savait pas que Mozart était né.



Avec Mozart l'esprit, l'âme et le cœur sont touchés dans le même moment, et ainsi, cet art d'émouvoir par la combinaison des sons va plus haut encore que la pensée elle-même. Je citais Tolstoï à propos des amoureux qui ont tous du talent. Je voudrais montrer, à propos de *Cosi fan tutte* et comme on pourrait d'ailleurs le montrer à propos de *Don Juan*, *d'Idoménée*, de la *Flûte enchantée*, du *Requiem* ou de *Nozze di Figaro* que les visages baignés par la musique de Mozart ont aussi tous du talent.

Mais pas ce talent qui nous vient d'une faculté acquise et qui fait d'un joueur de piano, d'un violoniste, d'un critique ou d'un compositeur une sorte de ministre, comme à la messe, quelqu'un qui sait toutes les paroles du sacrifice et qui en suit la ligne incantatoire. Il s'agit de vous et de moi, il s'agit de cette aptitude naturelle qui se trouve aussi dans la définition du talent, aptitude à sentir l'âme d'un musicien qui nous communique ses vibrations.

C'était au cours de la soirée de *Cosi fan tutte*, en juillet de l'an dernier. Une confusion, ou un oubli, ou une erreur, je ne sais plus, avait fait que je m'étais laissé gagner par le temps. Une demi-heure de retard, pour *Cosi fan tutte* ! Si j'avais su que j'étais en retard d'une demi-heure, mon dîner eût été des plus brefs. Mais je ne savais pas. J'avais la tranquillité de l'ignorance, et même, savourant ma joie avant que de la goûter, je me croyais un peu en avance, exact en tous les cas.

Ceux et celles qui prennent des places pour les festivals ressentiront ce mouvement qui se fit en moi, lorsqu'à vingt mètres de la porte de l'Evêché, j'entendis Mozart.

On avait commencé ! Ma montre indiquait neuf heures moins cinq. On avait commencé depuis huit heures et demie !

Oh ! maintenant, je ne le regrette pas. Ma vision eût été différente puisque j'aurais été moi-même une unité dans l'auditoire qui peu à peu se compose quand tout est sombre encore. *Cosi fan tutte* est là, dans le patrimoine des hommes, à portée de nos sens. On ouvre une partition, les archets se lèvent, le jet d'une voix emperlée monte dans l'invisible et le même bonheur recommence, le bonheur pour lequel cette petite ville semble un contenant unique.

Mais ce bouquet d'êtres, eussé-je été certain de le retrouver plus tard dans ce sublime moment ? J'écris le mot *sublime* plus encore dans le sens qu'on lui donne en chimie, que dans le sens de la grandeur et de l'élévation, car vraiment, je pensais à des corps qui se volatilisaient et que Mozart recueillait à l'état d'âme.

On n'aurait pu seulement ajouter une fleur à ce bouquet humain, tant il était serré dans le vase que figurait la cour de l'Evêché. Tous les gradins entre les rangs des fauteuils étaient occupés, et il semblait même que ces deux petits palmiers qu'on n'avait pas voulu déplanter, bien entendu, et autour duquel on avait cloué des planches, voulussent se hisser au-dessus de toutes ces grandes personnes comme les enfants qui étouffent.

La grille de la cour était fermée, ce qui fait que tout d'abord l'assistance m'apparaissait comme à travers une mantille. Elle n'était que poussée, cependant, et cela me permit une très légère progression, sans que d'ailleurs pût se préciser pour moi l'espoir de gagner le fauteuil loué.

Je l'avoue, mes yeux plus encore que mes oreilles, furent à l'instant requis.

Passant par toute la gamme de l'âge, l'émotion liait ensemble ces traits humains, les amenait au niveau supérieur non plus seulement de la compréhension, mais de l'accord des sensations éprouvées simultanément, l'accord dans l'harmonie. Les yeux fatigués de certaines femmes qui, depuis peu sans doute, avaient passé la ligne d'ombre du cœur, ne brillaient plus seulement sous l'effet de la lumière en demi-teinte et du fard. Ils brillaient sous celui d'un apaisement, non pas l'apaisement de l'âme qui renonce, mais qui *frise* au contraire, comme les ailes de l'épervier. Ces femmes qui n'étaient plus de la première jeunesse, mais de la seconde qu'elles veulent éternelle, prenaient de la hauteur et regardaient leurs souvenirs devenus petits.

Bras nus, gorges nues de l'été, visages calmes de ces messieurs de toutes les professions, pierreries des colliers répondant aux pierreries des yeux dans l'atmosphère où Mozart multiplait ses jeux d'éventail, et, tout en haut, qui venait de s'ouvrir par le Sésame de la musique, un coffre de velours bleu sombre et, dedans : le trésor des étoiles.

Tous ces visages, comme en botanique les anthères, semblaient en état de déhiscence par l'effet de ces mesures d'entre

le ciel et le globe. A ce moment, il me venait un souvenir, celui de la phrase écrite par J. Fleury à propos de Mozart et que je n'ai jamais oubliée, et qui me revient à l'esprit chaque fois qu'une vapeur d'ennui ou de dégoût se lève : *Mozart qui n'a jamais eu d'égal et qui n'en aura peut-être jamais.*

On ne saurait imaginer une phrase plus simple. Et pourtant comme son souvenir allait loin ce soir-là, sous le ciel de Provence, comme il ruisselait d'émotion sur ces visages de mes semblables réunis là pour quelques heures et qui ne savaient pas comme ils étaient beaux, comme ils étaient humains, comme ils brillaient dans cette région supérieure où si peu souvent, nous nous laissons transporter.

Que les mots étaient misérables et tout ce qu'ils peignent dans notre vie de chaque jour : la fureur, l'envie, la méchanceté, l'hypocrisie, l'avarice, la médisance, la vanité.

Petit enfant qui tout seul apprend le clavecin en regardant jouer sa sœur. Encore trois ans, et il compose de menues pièces pour piano. Compositeur à six ans. Et sa misère, plus tard, sa fièvre, son incessant travail, ange gardien d'une des meilleures part de nous-mêmes. Tout cela était vivant sur ces visages d'hommes et de femmes dont les yeux racontaient au ciel nocturne de juillet la longue histoire qui commençe, finit, recommence, dans ce mouvement de notre vie pareil à celui des nuées. Ligne de partage des eaux. Ligne de partage du temps. Ligne de partage des cœurs.

Mais si les œuvres de l'homme nous partagent et nous départagent, il semblait ce soir-là que la musique de Mozart nous liait, nous tenait bien serrés, j'oserai dire une fois de plus en un gros bouquet des champs, car les visages laissaient voir une légère et brillante agitation, comme cela arrive aux fleurs sous la brise.

L'accord était fait sur cette originalité profonde, sur cette extraordinaire variété de tons qui ne laissaient jamais retomber l'âme, sur cette ligne méthodique si suave, sur cette variété à peine croyable de la modulation du rythme, et pourquoi ?

Pourquoi ?

Mais c'est tout le secret de Mozart. C'est pourquoi, peut-être, il *n'aura jamais d'égal,* c'est ce qui lui donne ce pouvoir qui maintenait assises par terre, à nos pieds, dans l'immobilité de l'enchantement les garçons et les filles qui n'avaient pas non

plus trouvé de place. Ils et elles écoutaient Mozart comme si le cœur d'un homme chantait. Les garçons et les filles non plus asphyxiés de mots fumeux entraient émerveillés dans la connaissance du grand secret de Mozart,

Mozart, mort à trente-cinq ans, Mozart qui ne s'est jamais contenté que du nécessaire pour vivre et qui n'a vécu que pour travailler, Mozart qui chantait avec tant de scintillante gaieté bien qu'il fût déjà dans le sentiment de sa fin prochaine, Mozart qui ne pouvait étouffer en lui cette source que Dieu avait fait jaillir de lui pour nous faire souvenir que l'eau de chaque jour n'est plus amère si l'on y jette l'invocation.

Etre malheureux, c'est ne plus entendre Mozart, je veux dire : c'est de ne plus percevoir ou dans la forme, ou dans le son, ou dans l'arôme, ou dans la couleur, cette joie mystérieuse qui nous porte à imiter par l'œuvre ou par l'amour la modulation infinie du monde créé.

On a reproché à Mozart sa facilité surnaturelle. Admirable grief !

Nous allons d'année en année, nous passons d'une chambre dans l'autre, et chaque fois se ferme une porte derrière laquelle nous écoutons encore un peu l'évanouissement d'une vibration.

Avec Mozart, il semble que du commencement à la fin de ce passage refroidissant d'une chambre dans l'autre, on ne puisse jamais encourir une retombée de la joie. Du seuil de la première porte à celui de la dernière, son rire nous accompagne, et ce n'est pas tellement le savoir-faire qui nous paraît surnaturel, c'est ce rire, que la mort, seule, pouvait briser.

Voilà le secret de Mozart. Sa musique fleurit comme un amandier, non par l'effet de savants calculs, mais par celui de l'amandier choisi entre tous les arbres en fleur, pour associer à l'idée d'amertume, une coloration brillante, fugitive et céleste. Il chantait de sa plus belle voix, Mozart, dans les ombres de la mort. Il marchait gaiement à la mort, dans cette pensée que Dieu l'attendait.

Et elles ne pouvaient s'y tromper, les femmes à la mémoire éclose et les jeunes filles ailées d'avenir. Elles écoutaient chanter un cœur mortel et immortel, un cœur, invinciblement heureux.

GUY MAZELINE.

LE PROBLÈME DU TRAVAIL ET LA RUINE DU MONDE ANTIQUE

L'exploitation du monde méditerranéen, une des tâches essentielles que Rome, au lendemain de ses conquêtes, avait assignées à son action, comportait en première ligne une organisation systématique du travail. Cette mission fondamentale, avec sa méthode et l'esprit de suite qu'il a apportés à toutes choses, l'Empire va s'attacher à la remplir.

Directives et réalisations varieront au cours des cinq siècles qu'a duré l'Empire. Mais, de cette longue évolution, un double résultat apparaît lumineux : la substitution au régime de liberté primitif d'un système étatiste de plus en plus étroit, d'une part ; le rôle éminent que cette transformation graduelle a joué dans la ruine de l'Empire romain, de l'autre. Intérêt historique, sans doute, mais aussi, pour notre monde contemporain, où le problème se pose dans des termes sinon identiques, du moins analogues, intérêt d'actualité. Sur ce point précis, comme sur tant d'autres, le présent ne peut que gagner aux souveraines leçons de l'histoire.

Dans cette réalisation impériale, deux éléments essentiels entrent en ligne de compte : l'héritage du passé, l'apport de Rome. L'héritage du passé, tout d'abord. En matière de travail, ce passé lègue à Rome deux faits qui vont peser d'une manière décisive sur la vie économique tout entière. L'un de nature négative : l'absence de machinisme, qui rend impossible les grandes industries et condamne Rome à rester fidèle aux systèmes de la petite et moyenne industrie traditionnels dans le monde méditerranéen. L'autre de nature positive : l'esclavage aussi vieux que la société antique et qui durera autant qu'elle.

A côté de l'héritage du passé, l'apport de Rome, et cet apport dans l'organisation du travail, se révèle immense. Le Romain

apporte en premier lieu, — contribution de premier ordre, — les qualités innées de son tempérament national : nature pratique et réalisatrice, vue concrète des hommes et des choses, don de la précision, génie de l'organisation et de l'action collective, goût de la discipline, ténacité dans l'effort, croyance profonde en la supériorité romaine, rare faculté et puissante volonté d'assimilation, — *omnium utilitatum et virtutum rapacissimi*, écrira dans une formule éblouissante Pline l'Ancien, — qui allaient dans le domaine du travail comme dans les autres, lui permettre de s'approprier tout ce que les divers peuples désormais soumis à sa domination pourraient offrir d'utilisable à son esprit observateur.

Aux dons innés de la race, Rome ajoute le fait matériel de la conquête avec toutes les conséquences économiques qu'il comporte : l'unité de gouvernement, la protection contre l'ennemi du dehors ou du dedans, l'outillage économique sous la double forme du personnel, — personnel de direction et personnel d'exécution, — et des capitaux, dont l'afflux, telle une manne bienfaisante, va permettre la mise en valeur des territoires provinciaux, l'établissement d'un riche réseau de communications, maritimes et, — ce sont les célèbres routes romaines, — continentales, communauté enfin de législation et de monnaie.

Tous ces moyens d'action, tous ces éléments conjugués d'une vie économique intense, sont au dernier siècle de la République déjà prêts et à pied d'œuvre. Mais les guerres civiles, qui désolent l'Etat romain et ont failli l'emporter, l'anarchie croissante dans laquelle il s'enlise toujours davantage, en ont jusqu'ici paralysé l'effet. L'Empire met fin aux luttes intestines et dote le monde romain d'une paix durable. De ces conditions nouvelles, la vie économique en général, l'organisation du travail en particulier ne vont pas tarder à traduire l'influence vivifiante et à refléter directement l'action.

LA MAIN-D'ŒUVRE

A Rome, sous l'Empire, comme dans toute l'antiquité, l'organisation du travail repose sur deux éléments essentiels : la main-d'œuvre servile, la main-d'œuvre libre.

L'esclavage, en tant que main-d'œuvre au service du maître,

comprend l'esclavage de la campagne, la *familia rustica*, d'une part, l'esclavage de la ville, *familia urbana*, de l'autre. Le personnel servile de la campagne, attaché au domaine, se répartit en deux catégories : les esclaves agricoles (laboureurs, bergers, vignerons, esclaves chargés de la fabrication de l'huile, avec les gardes, surveillants et conducteurs de travaux nécessaires), les esclaves chargés de travaux industriels et de métiers spécialisés (boulangers, briquetiers, tailleurs de pierres, peintres, maçons, marbriers, charpentiers, fabricants de tonneaux, architectes, paveurs, couvreurs, plombiers, cordonniers, tisseurs et, pour les femmes, fileuses, tisseuses et couturières, le tout sous la haute direction du régisseur, *villicus*, et de sa femme, *villica*). Le domaine agricole représente ainsi, au point de vue de la main-d'œuvre, une unité économique qui, par la variété de ses moyens se suffit presque entièrement à elle-même.

Parallèlement à l'esclavage de la campagne, l'esclavage de la ville, la *familia urbana*. Le personnel urbain du maître se compose essentiellement d'esclaves depuis l'intendant, jusqu'au service des cuisines ou de la table et aux hommes de peine. Viennent ensuite tous les artisans qui, dans la maison de ville travaillent pour le maître, (cordonniers, tailleurs, teinturiers, orfèvres, argentiers, relieurs, fabricants de verre, du côté des hommes ; fileuses, couturières, raccommodeuses, du côté des femmes).

La main-d'œuvre servile urbaine ne se limite pas au personnel des serviteurs et des artisans. Elle comprend aussi les employés : caissiers, comptables, commis, agents de tout rang et de tout ordre.

Un exemple précis et frappant de ce personnel servile nous est fourni pour la maison impériale du Palatin par les inscriptions surtout funéraires, qui en mentionnent les diverses fonctions. Ce sont, pour le service général du palais, des portiers, des maîtres de bains, des jardiniers ; pour la table des serveurs (tel est chargé de verser le vin et tel autre l'eau chaude), des échansons, des dégustateurs pour le vin et les mets, des boulangers, des cuisiniers ; pour l'ameublement, des intendants, intendants du garde-meuble, des vases précieux, de l'argenterie ; pour la toilette, des serviteurs préposés aux diverses sortes de vêtements, les uns aux habits de chasse, les autres aux vêtements privés, d'autres encore aux tenues de cérémonie ou aux

ornements impériaux (on en trouve même un préposé à l'entretien de la robe triomphale, une occupation d'ailleurs qui ne devait pas surcharger son titulaire), des brodeurs, des ouvriers en or et en argent. Des employés de toute sorte, secrétaires grecs et latins avec leurs aides, bibliothécaires et médecins.

A côté des affaires, les plaisirs : des intendants des chasses et des jeux, des musiciens, des mimes, auxquels vient s'ajouter la masse imposante des huissiers, des porteurs de litière et des valets de pied. Un document précis met en pleine lumière la multiplicité de cette main-d'œuvre servile. Une inscription funéraire de la voie Appia énumère les employés ou domestiques qui avaient accompagné un « dispensateur » de la caisse impériale de la Gaule lyonnaise, mort à Rome. Ce personnel comprend trois secrétaires, deux valets de chambre, deux cuisiniers, deux valets de pied, deux argentiers, un médecin, un maître de la garde-robe, un homme d'affaires, un intendant, un autre domestique d'emploi indéterminé, au total seize personnes attachées à sa personne que ce fonctionnaire en déplacement emmenait avec lui à Rome, et lui-même n'était qu'un esclave de Tibère.

On peut conclure de cet effectif quel devait être, au point de vue de la main-d'œuvre servile, le train de maison des hauts personnages et à plus forte raison de l'empereur. Tout ce personnel masculin est étroitement hiérarchisé : il comporte des grades, tels les décurions de portiers ou de chambellans, les décurions de prégustateurs, les décurions de porteurs ou de maîtres de bains, les chefs de pages. Souvent ces esclaves ou affranchis assument des fonctions différentes et parfois d'une manière qui peut sembler bien étrange. L'un d'eux est barbier et prégustateur. Un autre, — M. Ulpius Phaedimus, un affranchi de Trajan, — se donne comme chargé de verser le vin, maître d'hôtel et secrétaire des bénéfices. Nous aimons à croire que, dans de tels cas, il y a eu non cumul, mais succession. Toujours est-il que ce dernier n'est pas resté longtemps au service de l'empereur, étant mort, nous dit son inscription funéraire qui révèle ces détails, à l'âge de vingt-huit ans.

La main-d'œuvre servile dans le palais impérial ne comprend pas que des hommes. On y trouve aussi de nombreuses femmes esclaves ou affranchies. D'abord la maison de l'impératrice, — des intendantes, des couturières, des raccommodeuses, des habilleuses et jusqu'à des artistes. Puis les femmes réservées, le

cas échéant, aux plaisirs de l'empereur. Commode entretenait au Palatin un harem de trois cents concubines parmi lesquelles l'affranchie Marcia occupait le premier rang. Plus tard, l'empereur défiant s'avisa de vouloir la mettre à mort. Prévenue, elle prit les devants et se hâta de le faire assassiner.

Le personnel servile, d'ordre domestique, industriel ou commerçant, n'est pas seulement réservé au service du maître. Celui-ci a des esclaves par spéculation et pour en tirer profit. Un exemple caractéristique est celui du fameux Crassus, au dernier siècle de la République : « Comme il voyait, écrit Plutarque, que les fléaux les plus ordinaires de Rome étaient les incendies et les chutes de maisons à cause de leur élévation et de leur masse, il acheta jusqu'à cinq cents esclaves maçons et architectes, et, lorsque le feu avait pris à quelque immeuble, il se présentait pour acquérir non seulement la maison qui brûlait, mais encore les maisons voisines que leurs maîtres par la crainte et l'incertitude de l'événement lui abandonnaient à vil prix. Par ce moyen, il se trouva propriétaire de la plus grande partie de Rome. Il avait plusieurs mines d'argent, des terres d'un très grand rapport, mais ce n'était rien en comparaison de ce que lui rapportaient ses esclaves, tant ils étaient nombreux et tous distingués par leurs talents. Ils étaient lecteurs, écrivains, banquiers, gens d'affaires, maîtres d'hôtel. Non content d'assister à leur instruction, il les formait lui-même. »

Les procédés employés pour l'utilisation de la main-d'œuvre servile comme source de revenu étaient multiples et variés. Ou bien on les concentrait dans de grands ateliers, les produits fabriqués étant vendus au public. Ou bien le maître, contre paiement bien entendu, louait ses esclaves à des particuliers. Déjà Caton l'Ancien avait un esclave grammairien, un certain Chilon, qu'il louait à des étrangers pour l'éducation de leurs enfants. Ou bien enfin, il les établissait comme marchands et industriels, et cela sous deux formes, soit comme simples gérants et représentants du maître, soit à leur propre compte. Dans ce cas, le maître leur confiait un capital, se réservant de percevoir outre l'intérêt de la somme engagée une part plus ou moins importante des bénéfices. On avait vu les esclaves de Caton pratiquer eux-mêmes le commerce des esclaves avec les capitaux du maître. Dans le domaine, dans la maison ou en dehors, le travail agricole, domestique, industriel ou commercial, se

trouvait ainsi, sinon intégralement, du moins en très grande partie, réservé à la main-d'œuvre servile.

La main-d'œuvre servile d'ailleurs ne se limite pas à l'esclavage proprement dit ; elle se prolonge fréquemment sous une forme désormais incomplète, mais cependant réelle, celle de l'affranchissement. L'esclave peut acquérir la liberté. Il lui suffit pour cela de deux choses : la somme nécessaire pour la payer, l'aveu du maître. La somme, le pécule, l'esclave pouvait se la procurer grâce à ses parts de bénéfice. Quant à la permission, le maître la donnait d'autant plus volontiers, quelquefois même gratuitement, qu'il y avait intérêt. Le fait est si vrai qu'il y ajoutait souvent en don le fonds de commerce ou l'entreprise industrielle que l'esclave avait gérés jusque-là. Quel était l'intérêt du maître dans cet affranchissement ? C'est que l'esclave affranchi, devenu libre, ne rompt pas tous ses liens avec son ancien maître. Il reste soumis vis-à-vis de lui à un certain nombre d'obligations qui sont pour ce dernier autant d'avantages moraux et matériels. Moraux : le patron est le protecteur naturel de son esclave affranchi ; il fait, à son égard, comme *patronus* office de père ; l'affranchi en conséquence lui doit révérence, respect et, en cas de besoin, assistance. Matériels : les *operæ*, obligations variées et en partie financières, que l'esclave accepte avant l'affranchissement et auxquelles ensuite il ne peut se soustraire.

Aussi le nombre des affranchissements, précisément en raison des avantages qu'ils comportent pour le maître, va-t-il croissant et l'effectif des affranchis du commerce et de l'industrie ne cesse-t-il de grandir. L'Etat devra intervenir pour les limiter. Une loi Fifia Caninia, de 12 av. J.-C. sans doute, restreindra le nombre des affranchissements par testament, et une autre, la loi Aelia Sentia, de 3 ap. J.-C., visant les affranchissements entre vifs, édictera un certain nombre de restrictions complémentaires.

LES CORPORATIONS

En face de la main-d'œuvre servile, le travail libre. Le travail libre, à Rome, se présente essentiellement sous la forme de la corporation. Pourquoi ? Le principe d'association n'est pas une invention moderne. Les hommes, surtout les petites gens qui,

isolés ne représentent rien ou peu de chose, se sont aperçus de tout temps qu'il y avait avantage pour eux à mettre en commun leur activité et leurs ressources en vue d'un intérêt collectif. Les collèges ont été particulièrement nombreux à l'époque romaine. C'est que, outre les raisons générales qui ont toujours incité les hommes à l'association, il existait à Rome deux causes particulières qui agissaient dans ce sens. L'une de ces causes était politique, l'autre sociale.

Le principe de la collégialité dominait toute la constitution romaine sous la République. Les magistratures et la plupart des grandes fonctions sacerdotales étaient collégiales. L'idée de se grouper en collèges se trouvait donc suggérée par les institutions politiques et religieuses elles-mêmes. En second lieu, la vie sociale était dominée tout entière par un fait fondamental, l'esclavage. Les esclaves travaillaient au gré de leurs maîtres et à très bon compte, concurrence terrible pour les travailleurs libres, dont les besoins étaient nécessairement plus grands et dont le genre de vie supposait des salaires plus élevés. Pour se défendre, ceux-ci ne pouvaient trouver d'arme plus efficace que l'association, la formation en collèges. De même qu'ils trouvaient l'idée du collège dans la constitution elle-même, les Romains des basses classes étaient poussés à l'association par une nécessité sociale de premier ordre.

Les associations — *collegia* — revêtent à Rome des formes très variables, selon la classe sociale dans laquelle elles se recrutent, d'une part, selon le but qu'elles poursuivent, de l'autre. Il y a tout d'abord les collèges religieux, publics ou privés, puis d'autres, de nature, sinon exclusivement, car à Rome la religion a sa place au sein de toutes les associations, du moins essentiellement civile : c'était le cas des groupements recrutés surtout parmi l'aristocratie et les classes aisées, analogues à nos clubs modernes sous leur double forme politique et mondaine. On y préparait les élections et aussi on s'y réunissait pour banqueter, jouer et se distraire. Frappés par un Sénatus Consulte en 58 av. J.-C. et la loi Licinia, en 55, ces cercles perdirent sous l'Empire leur importance électorale, lorsqu'il n'y eut plus d'élections et ne subsistèrent plus dès lors qu'à titre purement mondain ; c'est ainsi qu'à Pompéï on trouve des sociétés de joueurs de balle, — *pilicrepi* — de tard-buveurs, — *seribibi* — et qu'à Fanum une association a pour but les repas en commun.

A ces clubs d'oisifs, s'opposent beaucoup plus nombreuses les associations professionnelles, collèges d'artisans, d'artistes et de commerçants, *opifices*, *artifices*, *mercatores*. Ces corporations professionnelles étaient très anciennes à Rome : « Parmi les autres règlements de Numa, écrit Plutarque dans la biographie du personnage, il en est un qui provoqua une vive admiration : c'est la distribution du peuple par métiers... Les joueurs de flûte, les orfèvres, les architectes, les teinturiers, les cordonniers, les tanneurs, les forgerons, les potiers formèrent chacun une corporation. Tous les autres artisans furent réunis en une seule. Chacune eut son assemblée et son culte. » Les attribuer à Numa, c'était les repousser fort loin dans le passé et dire qu'en fait les associations professionnelles remontaient aux origines de Rome même.

En ce qui concerne le rôle des associations professionnelles dans l'organisation du travail à Rome, deux points méritent particulièrement de retenir l'attention : leur mode de recrutement, leur organisation.

Qui y entre et pourquoi y entre-t-on ? Les corps de métier, qui se groupent en corporations professionnelles, soit à Rome même, soit en dehors de la capitale dans le monde romain, sont de tout ordre : alimentation, industrie, commerce. Au sein de la corporation figurent côte à côte ouvriers et patrons. Le but qu'ils visent en s'y agrégeant est double : but professionnel, but funéraire.

Les petits commerçants, *mercatores*, *negotiatores* et les artisans ou artistes, *opifices*, *artifices*, occupent individuellement un rang assez humble dans la hiérarchie sociale romaine. S'associer, représente pour eux le moyen d'acquérir un peu d'influence et une certaine considération, soit à Rome, soit dans leur ville. Au point de vue professionnel, les avantages de l'association sont plus considérables encore et, ce qui ne gâte rien, plus immédiats. Le groupement en collèges permettait de lutter contre le grand ennemi du travail libre qu'était l'esclavage. De plus l'association donnait à ses membres le moyen de défendre plus efficacement leurs intérêts à la fois contre les pouvoirs publics et contre le consommateur. Voici quelques exemples caractéristiques à cet égard. Trois inscriptions de Rome nous montrent un collège de foulons soutenant un procès contre le fisc. Ces foulons, en vertu d'un ancien privilège, avaient la jouissance

d'une source ou de l'eau d'un aqueduc. L'Etat leur contesta ce droit en 226 ap. J.-C. ; ce fut l'origine d'un long procès qui dura dix-huit ans. Enfin, en 244, la corporation reçut gain de cause. Sur une inscription de Brixia, le collège des dendriphores remercie son patron d'avoir réussi à faire maintenir son immunité. Strabon raconte qu'en passant à Corinthe, il rencontra une corporation de pêcheurs qui allait demander à Auguste une réduction d'un tiers sur le montant de leur tribut. A Magnésie de Méandre, en Asie Mineure, la corporation des boulangers avait fait grève et réussi à affamer la ville, en y provoquant des troubles graves, un fait qui montre bien l'efficacité de leur action. Le gouverneur romain dut intervenir ; il ordonna aux boulangers de pourvoir à l'alimentation de la ville et leur interdit, sous peine de sanctions sévères, de se réunir en association.

De même l'association donnait aux artisans le moyen de lutter contre la concurrence d'industries rivales. Le collège des pêcheurs du Tibre obtient en 206 par Senatus consulte la reconnaissance de son droit de circulation sur le fleuve. En 389, un préfet de l'annone, Celsus, est honoré d'une inscription par les mesureurs du port pour avoir heureusement terminé le litige qui mettait aux prises leur collège et celui des bateliers.

Si les riches et les gens aisés avaient leur tombeau familial ou personnel, les petites gens et les pauvres ne pouvaient s'offrir un tombeau que sous forme collective, par le moyen de l'association. Aussi les associations professionnelles s'occupaient-elles de la sépulture de leurs membres, et elles le faisaient selon les ressources dont disposait le collège. Les unes prenaient à leur charge tous les frais et versaient même une prime à la famille du défunt ; d'autres se contentaient d'apporter une contribution plus ou moins large ; d'autres, enfin, et c'était généralement le cas à Rome, possédaient un monument, *columbarium*, réservé à la sépulture de leurs membres. La caisse du collège chargée de couvrir les dépenses était alimentée par les cotisations mensuelles ou les libéralités de ses membres et les revenus normaux de ses biens.

Les collèges professionnels, comme les autres, comprennent trois séries de membres : des membres effectifs, des membres honoraires, des protecteurs ou patrons. Le nom d'un corps de métier n'exclut nullement l'admission de membres étrangers à la profession. A Lyon, dans la corporation des charpentiers,

on trouve un fabricant de briques, un ouvrier en métaux fins ; de même, dans la corporation des fabricants d'outres, un marchand de toile et un peigneur de laine. A Antium, un changeur fait partie du collège des menuisiers ; à Amsoldingen, en Suisse, dans la corporation des charpentiers, on trouve deux orfèvres, etc... Ces artisans ou artistes, qu'on rencontre au sein d'un collège étranger, étaient évidemment trop peu nombreux pour constituer un collège spécial ; désireux de profiter des avantages de l'association, ils se faisaient recevoir membres d'une corporation professionnelle existante. L'admission dans un collège avait lieu sur un vote de l'Assemblée ou, dans la pratique, d'après le seul agrément des curateurs du collège.

Les collèges étaient organisés sur le type de la cité, *ad exemplum Rei publicæ* dit expressément le jurisconsulte Gaius, cité au Digeste. Ils comportaient une assemblée, divisée en centuries ou plus souvent en décuries, sous un centurion ou un décurion, assistés chacun d'un lieutenant, *optio*, les uns et les autres élus, annuels et rééligibles. Enfin, au-dessus et en dehors de la corporation en elle-même, le patron du collège. Ce patron, généralement un personnage important (à Rome, les grands collèges ont pour patrons des membres de l'ordre sénatorial, souvent des consulaires) est le défenseur naturel du collège vis-à-vis de l'Etat, des particuliers ou des collèges rivaux. Ce rôle constitue le côté honorifique de sa charge. Mais il y a aussi le côté pratique : le collège compte sur le patron pour équilibrer son budget. Les libéralités du patron, rançon de la satisfaction donnée à sa vanité, constituent une des ressources les plus abondantes et souvent les plus sûres du budget corporatif.

La question financière revêt naturellement une grande importance pour la vie des corporations professionnelles. Chaque collège possède une caisse, administrée par les questeurs sous le contrôle des curateurs et la haute surveillance du président. Le budget d'un collège romain comprend au titre des recettes le droit d'entrée versé par les nouveaux membres, la cotisation mensuelle, les dons faits par les dignitaires à l'occasion de leur élection, les rentes perpétuelles, en argent ou immeubles, constituées au profit du collège par des particuliers, les revenus des biens appartenant au collège, le produit des amendes, les libéralités de tout ordre et les contributions extraordinaires. Au titre des dépenses, l'achat ou la location du local destiné aux

réunions, du monument funéraire ou lieu de sépulture, les frais des funérailles, l'érection de statues en l'honneur de l'Empereur ou de personnages dont le collège croit pouvoir attendre quelques services. Résumons-nous : les collèges professionnels sont constitués en organisations autonomes, avec un patron qui les représente au dehors, une assemblée générale, des fonctionnaires élus et un budget. Ils ont leurs obligations propres, et, dans une mesure plus ou moins large selon leur importance, disposent de ressources correspondantes.

Main-d'œuvre servile et main-d'œuvre libre constituant les deux formes parallèles et symétriques du travail à Rome, on aimerait à connaître le pourcentage de l'une et de l'autre dans l'ensemble de la vie économique. Aucune statistique précise ne nous renseigne sur ce point, mais au moins pour Rome et l'Italie à l'époque impériale les inscriptions funéraires, votives, albums des corporations, marques sur les objets d'argile ou de verre, timbres sur briques et tuiles, fournissent-elles quelques données approximatives. A Rome, les travailleurs se répartissent dans les proportions suivantes : hommes libres, 27 0/0, affranchis, 66,75 0/0, esclaves 6,25 0/0. Enfin, pour le reste de l'Italie : hommes libres, 46,25 0/0, affranchis, 52 0/0, esclaves 1,75 0/0. La fin de la grande conquête, la disparition de la traite, effet de la paix romaine, réduisent l'esclavage sous l'Empire à ne plus guère se recruter que par le jeu des naissances, et encore dans la mesure où la pratique de l'affranchissement ne transforme pas les esclaves de naissance en affranchis. Aussi à l'époque impériale l'effectif de la main-d'œuvre servile ne cessera-t-il de décroître ; les chiffres précédents confirment par leurs précisions numériques cette conclusion générale.

LES INTERVENTIONS DE L'ÉTAT

L'organisation du travail sous le haut Empire soulève une dernière question, et non la moindre, le rôle de l'Etat. La réponse peut se résumer en quelques mots : par la volonté même des gouvernants, ce rôle se trouve réduit au minimum. Si le Romain, par nature, possède le sens inné de l'Etat, il n'a pas le préjugé de l'Etatisme. Attaché au culte du fait, fervent du réel et du concret, il n'éprouve aucun goût pour l'esprit de système.

Précisément parce qu'il est profondément réaliste, il cherche et trouve dans la souplesse de l'action une de ses armes les plus efficaces pour l'accomplissement de sa mission mondiale. Il a su gouverner parce qu'il savait voir.

Etranger par essence même à l'esprit romain, l'Etatisme l'est aussi aux conditions de fait qui pour Rome ont présidé tour à tour à la conquête et à l'organisation du bassin méditerranéen. Plongeant par ses origines les plus lointaines dans le régime primitif de la tribu, Rome sous la République a vécu d'une vie de cité ; jusqu'à la fondation de l'Empire elle reste une cité qui a conquis le monde, et c'est dans ce cadre traditionnel qu'elle travaillera à l'organiser. L'évolution, originalité foncière de l'œuvre constitutionnelle romaine, qui, de la conception de la cité la mènera à celle de l'Etat et par une conséquence dernière à l'élaboration d'un système d'Etatisme, sera lente. Il y faudra de longs siècles et les nécessités implacables d'une société graduellement transformée. A l'âge d'or de l'Empire, sous les Antonius, en dépit des progrès et des réalisations successives de l'idée monarchique, Rome, dans tous les domaines reste fidèle aux traits profonds de son caractère et aux traditions constantes de son passé. L'Empire apparaît encore, et c'est la définition qu'en donne le célèbre rhéteur Aelius Aristide dans son Eloge de Rome comme un agrégat cohérent de cités, les unes italiennes, les autres provinciales, petits Etats semi-autonomes, groupées autour de l'une d'entre elles, la cité romaine et rattachées à son pouvoir par les liens d'une puissante hégémonie. Rien d'étonnant dans ces conditions, que la vie économique présente un caractère analogue. L'Etat romain fournit au monde l'outillage matériel et moral, personnel de direction et d'exploitation, capitaux, législation, monnaie, indispensables à sa mise en valeur, mais, en dernière analyse, c'est à l'initiative individuelle qu'il fait pleinement confiance et c'est d'elle qu'il attend le succès final. Sur le point particulier, mais vital, que représente l'organisation du travail, même esprit et mêmes méthodes.

Jusqu'au principat d'Hadrien l'organisation du travail, dans son ensemble, reste fidèle à sa conception traditionnelle. Trois faits cependant, moins graves par eux-mêmes que pour les nécessités qu'ils traduisent ou les transformations qu'ils annoncent, sont à signaler : une première intervention de l'Etat dans la vie des associations professionnelles, au dernier siècle de la Répu-

blique, la création des institutions alimentaires sous Trajan, enfin au temps d'Hadrien, la mise en valeur systématique du domaine de l'Etat.

Pendant toute la durée de la période républicaine, jusque vers le milieu du premier siècle av. J.-C., le droit d'association était resté absolu et sans limitation. Les corporations pouvaient librement se former et se constituer une caisse commune. L'Etat ne les reconnaît pas, mais il ne s'occupe pas d'elles, et c'est dans un régime de pleine liberté que les corporations professionnelles peuvent naître et se développer. Tout change avec les guerres civiles. Sortant de leur rôle traditionnel, les associations prennent un caractère politique. Le gouvernement se voit contraint de réagir. En 64 av. J.-C. un sénatus consulte supprime comme dangereux pour la sécurité publique la plupart des collèges, y compris les corporations professionnelles. La loi Clodia de 58 les rétablit toutes et même son auteur, le célèbre tribun Clodius, en crée une foule de nouvelles. Mais désormais ç'en est fait de la liberté traditionnelle d'association. César supprime de nouveau les collèges à l'exception des plus anciens et Auguste règle la question, au point de vue juridique, par l'établissement d'un statut précis. A la base un principe : l'autorisation préalable substituée au régime traditionnel : « nul collège ne pourra se constituer qu'avec l'autorisation formelle du Sénat. » Un premier point se trouve ainsi acquis : l'Etat intervient désormais dans la vie des corporations, les corporations professionnelles comme les autres. Mais ce n'est pas tout : le Sénat n'autorise la formation des associations qu'à deux conditions expresses : le collège ne doit pas être dangereux pour l'Etat, et de plus, innovation grosse de conséquences pour l'avenir, il doit être utile à l'Etat. Ces restrictions légales ne vont pas sans un certain nombre de compensations : admises à l'existence, les associations se trouvent dans une certaine mesure reconnues comme d'intérêt public et l'Etat, conscient de leur importance pour l'Empire, n'hésite pas à leur conférer des immunités ou des privilèges de nature diverse.

Une seconde intervention de l'Etat se manifeste, au début du IIe siècle ap. J.-C., sous la forme des institutions alimentaires. Esquissée par Nerva, l'institution, d'ailleurs limitée à l'Italie, prend sous Trajan une forme originale et systématique. Le trésor consentait les prêts aux propriétaires fonciers, contre paiement

d'un intérêt actuel assez modique, cinq pour cent, au maximum, quelquefois seulement la moitié. Les sommes ainsi perçues constituaient la dotation d'une caisse spéciale, la caisse alimentaire, qui les répartissait entre les parents d'un certain nombre d'enfants assistés, garçons et filles. Le chiffre de l'allocation variait selon les ressources disponibles de la caisse, les conditions locales, le sexe et le statut juridique des intéressés. La loi visait un double but : pousser au repeuplement par le mariage et favoriser la main-d'œuvre agricole italienne. L'Etat, qui sous forme d'allocations, fournissait les fonds, se réservait naturellement, quelle que fût sa discrétion, un droit général de surveillance.

Le nouveau régime des associations instauré par l'Empire, moins encore les institutions alimentaires de Trajan, auxquelles la main d'œuvre agricole en Italie ne pouvait que gagner, n'avait pas affecté dans des proportions sensibles l'organisation traditionnelle du travail dans le monde romain. Tout autre apparaît dès la fin du premier siècle ap. J.-C., le rôle joué dans le développement de l'étatisme économique par la mise en valeur du domaine public, domaine public proprement dit et domaine impérial.

Dès le début de l'Empire, l'empereur possède à titre personnel, indépendamment par conséquent du domaine de l'Etat proprement dit, un domaine considérable composé d'éléments divers, terres cultivables, forêts, mines, pêcheries, etc... dont les confiscations massives effectuées aux dépens de l'aristocratie sous Caligula, Claude et Néron, sont encore venues accroître l'importance. Au premier rang figurent les domaines agricoles, *saltus*, particulièrement nombreux dans l'Afrique du Nord. Leur histoire et l'organisation du travail à laquelle ils ont donné lieu, nous sont particulièrement bien connues grâce à la découverte, de 1879 à 1906, d'inscriptions contemporaines, trouvées dans le nord de la Tunisie actuelle : inscription d'Henchir Mettich (116-117 ap. J.-C.), relatives au Fundus Villae Magnae Variani, inscription d'Aïn el Djemala (117-138), inscription de Soukh el Khmis (180-183), concernant le Saltus Burunitanus, inscription d'Aïn Ouassal (198-212).

De ces domaines, qui pouvaient et devaient être pour le trésor une source importante de recettes, Vespasien, au lendemain de la crise terrible de 68-69 qui avait failli emporter l'Empire, commença l'organisation systématique. Il faut remarquer

d'ailleurs que les principes directeurs en existaient déjà dans le passé. On les trouve déjà appliqués en Asie Mineure, en Egypte et dans les colonies phéniciennes de l'Afrique du Nord, notamment à Carthage. Vespasien n'eut donc qu'à y apporter les modifications et les innovations nécessaires. Une loi *Manciana*, qui paraît avoir été l'œuvre de T. Curtulius Mancia, consul en 55 et légat de Germanie Supérieure en 56, en fixa les conditions juridique, administrative et financière. Poursuivie par les successeurs de Vespasien, l'œuvre atteindra un demi-siècle plus tard son apogée avec Hadrien.

Préoccupé de pousser au maximum le rendement économique de l'Empire et d'assurer ainsi au Trésor, le supplément de recettes dont le besoin commençait à se faire sentir, Hadrien promulga une loi, *lex hadriana*, qui complétait la loi Manciana antérieure et réglait sur des bases plus complètes la condition des domaines impériaux. Cette loi, véritable charte du travail pour les terres appartenant à l'Empereur, comprenait deux articles essentiels, le premier, de *rudibus agris*, destiné à faciliter la mise en valeur des terres incultes, en autorisait sous certaines conditions l'occupation. Le second visait le mode d'exploitation proprement dit. Le système adopté était celui du *colonat partiaire.* Le propriétaire, en l'espèce l'empereur, louait le domaine contre une redevance fixe à un fermier, *conductor*, pour cinq ans, lequel le sous-louait par parcelles à de petits cultivateurs, colons partiaires qui prenaient le nom de colons impériaux et vivaient groupés en villages ou hameaux au sein même du domaine.

Le colon verse en moyenne le tiers de la récolte et conserve pour lui deux tiers. Sous la haute direction de l'administration centrale, de nombreux procurateurs impériaux veillaient au respect du cahier des charges et à la bonne marche du double travail de défrichement et d'exploitation. En échange des obligations variées imposées aux colons, la loi d'Hadrien, et c'était un résultat capital, assurait aux occupants sous forme non seulement viagère, mais aussi héréditaire, des garanties très larges, qui équivalaient presque dans certains cas et sous certaines conditions à un droit de propriété complet.

Telle était du moins la théorie, mais en pratique le contrat de travail ne fonctionnait pas toujours d'une manière parfaite. Les fermiers, qui y trouvaient leur compte, exagéraient fréquemment les charges dues par les colons et ces derniers, dans

la mesure où ils le pouvaient, ne se faisaient pas faute de protester en haut lieu.

Après l'organisation du travail agricole, sur les domaines impériaux, l'organisation du travail industriel. L'Etat romain possédait à Vipasca, en Portugal, dans la province d'Alemtejo, des mines de cuivre et d'argent. Sous Hadrien, nous le savons par une inscription découverte en 1876 à Aljustrel, un règlement fut édicté par l'empereur pour l'exploitation de la mine et la mise en valeur du territoire y attenant. Le territoire est concédé à des fermiers sous forme d'un monopole dont le cahier des charges précise les bénéfices et les servitudes. Le contrat entraîne nécessairement, à titre de garant du monopole, une intervention de l'Etat dans l'organisation du travail sur le territoire en question. Voici un article particulièrement typique à cet égard : « Location du métier de coiffeur. — Le droit dont jouit le fermier est tel que nul autre ne puisse, dans le *vicus* de la mine de Vipasca et sur son territoire, exercer pour de l'argent le métier de coiffeur. Toute personne qui aura contrevenu à cette défense, devra payer au fermier, son associé ou agent une somme de ... pour emploi indu de ces outils et ceux-ci seront confisqués au profit du fermier. Sont exceptés les esclaves qui donnent leurs soins à leur maître ou à leur compagnon. Les coiffeurs ambulants n'auront le droit de tondre que si c'est le fermier qui les envoie. Le fermier doit s'associer un ou plusieurs artisans capables. »

Et voici, particulièrement remarquable par la minutie des clauses, le contrat relatif à l'exploitation des bains publics : « Le fermier des bains ou son associé devra faire chauffer tous les jours à ses frais et mettre à la disposition du public l'établissement qu'il a ainsi loué du 1er juillet au 30 juin et cela de la première heure du jour à la septième pour les femmes et de la huitième du jour à la deuxième de la nuit pour les hommes selon que le décidera le procurateur préposé aux mines. Il doit fournir de l'eau dans les salles chauffées, de manière qu'elle monte dans la baignoire jusqu'à l'endroit le plus élevé où se trouve une tête de grenouille et que, dans le bain à ablutions, elle coule à flot aussi bien pour les femmes que pour les hommes. Le fermier exigera par homme un demi as de cuivre et par femme un as. Seront admis gratuitement les affranchis et les esclaves de César employés par le procurateur, de même les impubères et les sol-

dats. Le fermier, son associé ou son agent devront à l'expiration du bail rendre en bon état les bains et le matériel qui leur auront été confiés, sauf ce qui se trouvera dégradé ou détruit par vétusté. Les chaudières dont ils se serviront devront être tous les mois à nouveau lavées, frottées, enduites de graisse. Si une réparation nécessaire empêche le public de se baigner, le fermier déduira sur le fermage une somme proportionnelle au temps que l'interruption aura duré... Il ne sera pas permis au fermier de vendre du bois, sauf les parties des branches qu'on aura coupées et qui ne pourront pas servir pour le fourneau. S'il contrevient à cette défense, il devra chaque fois cent sesterces au fisc. Chaque fois aussi que les bains n'auront pas été mis à la disposition du public, le procurateur des mines aura le droit de lui infliger une amende pouvant s'élever jusqu'à deux cents sesterces. Le fermier doit avoir en tout temps une provision de bois pour .... jours. »

Avec les Antonins, la vie économique dans l'Empire romain atteint à son plein développement. Institutions alimentaires de Trajan, mise en valeur systématique des domaines de l'Etat par Hadrien, action profonde et durable de la paix romaine, ont largement contribué à ce magnifique résultat. Mais une part importante, peut-être la principale, revient au régime traditionnel de la liberté, dans lequel, d'une manière générale, continue à se mouvoir le monde du travail.

LE TRIOMPHE DE L'ÉTATISME ET LA RUINE DE L'ÉTAT

Deux siècles plus tard ! Changement complet de décor. Nous sommes au IVe siècle. L'Etatisme est roi dans le domaine du travail comme dans les autres. Il s'y traduit par trois réalisations concrètes : la fabrication d'Etat, le régime de contrainte applicable à l'ensemble de la main-d'œuvre, tant agricole qu'industrielle, la taxation.

Dès l'époque du Haut-Empire, l'Etat romain possédait ses mines et se réservait la fabrication de certains produits. Au IVe siècle, l'exception est devenue la règle : il y a des fabriques d'Etat pour le travail des métaux, du bois, des textiles, du verre, du papier ou la teinture, d'autres encore, placées sous la haute direction du ministre des finances, le Comte des largesses sacrées.

Fort nombreux, le personnel est soumis à un régime très dur : responsabilité collective vis-à-vis du fisc, interdiction d'abandonner non seulement la profession, mais même la fabrique à laquelle il est affecté, enfin condition héréditaire, les enfants étant légalement tenus de suivre la profession paternelle.

Ce régime de contrainte, sous sa double forme viagère et héréditaire, ne se limite pas à la fabrication d'Etat. Il s'étend à l'ensemble de l'activité rurale et urbaine. Dans les campagnes la main-d'œuvre libre a généralement fait place au colonat. Attaché à la terre, le colon ne peut la quitter et, héritage ou vente, il en suit juridiquement le sort. Ce n'est pas tout : la condition est devenue héréditaire ; les enfants doivent prendre la suite de leur père et la loi apporte une précision minutieuse à assurer l'application de cette clause fondamentale. Si les parents sont colons l'un et l'autre, l'enfant le devient automatiquement. Au cas où ils relèveraient de deux maîtres différents, la moitié des enfants revient à chacun de ces derniers ; si le nombre est impair, c'est au propriétaire de la mère que revient la plus large part.

Le travail urbain, traditionnellement organisé sous forme d'associations professionnelles, présente une organisation analogue. Pour lui, le régime de la contrainte a remplacé le régime antérieur de la liberté. Les membres de chaque corporation lui restent liés à titre personnel et viager d'une manière indissoluble. Rien ne peut les détacher de ce lien légal, pas même une autorisation personnelle fondée sur un rescrit de l'empereur ; ils ne peuvent même pas quitter leur corporation locale pour aller s'intégrer dans une autre analogue sur un autre point du territoire. Enfin, suprême servitude, la profession revêt la forme héréditaire ; le fils doit suivre l'état du père, l'héritier, celui du testateur, le gendre, étranger à la corporation, celui de sa femme. Les biens des membres de la corporation n'ont pas un caractère personnel ; celui qui les acquiert doit, du même coup, s'agréger à la corporation, ou sinon y renoncer. Un contrôle rigoureux est exercé sur les corporations, dans chacune des branches auxquelles elles se rattachent, par les divers représentants de l'administration impériale.

A la fabrication d'Etat et à l'organisation corporative, les deux modalités permanentes du régime du travail sous le Bas-Empire, s'en ajoute une troisième, exceptionnelle celle-ci, la

taxation. Le fameux édit de Maximien, promulgué en 301 par Dioclétien et ses trois collègues, représente l'exemple le plus typique et le plus complet du procédé. Le but : combattre la vie chère. Le moyen : l'établissement officiel d'un maximum des prix applicable à la fois aux matières premières et aux denrées d'alimentation, d'une part, aux diverses rémunérations de la main-d'œuvre, d'autre part. Salaires des ouvriers et traitements des professions libérales, y figurent côte à côte. La tentative se termina d'ailleurs par un échec complet : « Après bien des ruines, écrit le contemporain Lactance, la loi fut abandonnée par la force même des choses. » Julien, Honorius, Valentinien III, Léon I[er] et Zénon, qui tenteront, sous une forme d'ailleurs plus limitée, de renouveler l'expérience, n'auront pas de meilleur succès.

Ce régime d'Etatisme intégral appliqué à l'organisation du travail, qui devait durer aussi longtemps que la Rome impériale elle-même, ses créateurs l'ont-ils délibérément voulu ? A semblable question, la réponse ne peut être que négative. Les empereurs du IIIe siècle se sont vus, bon gré mal gré, obligés de l'établir sous la pression inexorable de la situation générale, — « *salus populi suprema lex* » — et, quant à ceux du IVe, qui lui ont donné sa forme définitive, ils ne s'y seront résignés qu'à leur corps défendant. Dioclétien reste un fervent admirateur du passé romain et des méthodes politiques et économiques qui ont fait sa grandeur. Dans le préambule de l'Edit sur le maximum, il n'hésite pas à avouer qu'avant d'en venir à une mesure aussi révolutionnaire que la taxation d'office, il a longtemps hésité : « Nous sommes convaincus que l'intervention de nos mesures dans ces questions ne sera pas interprétée comme intempestive ou superflue, ni même par les méchants comme trop légère ou bien à dédaigner par ceux-là même qui depuis tant d'années n'ont pas voulu nous suivre dans la voie de la réserve et de la prudence que nous avions observée » ou encore : « Si quelque sentiment de modération pouvait retenir ceux qui n'ont d'autre inspiration que le soin de leur propre fortune, ou si la fortune publique pouvait résister plus longtemps aux attaques de la licence effrénée... peut-être en dissimulant ou en se tenant sur la réserve, on arriverait à préciser le point délictueux et alors avec de la patience, on finirait par apporter un tempérament à cette odieuse cruauté et à la situation misérable du pays. »

Mais devant la grandeur du mal et la carence de l'humanité « qui malheureusement n'a pu se défendre elle-même » l'empereur s'est vu contraint de passer à l'action. Dioclétien et Maximien, dans leur Edit du 1er mai 295 pour la réforme des mariages et Galère, reprennent le même thème : « A nos âmes pieuses et religieuses, écrivent les premiers, les choses qui ont été établies par les lois romaines religieusement et saintement apparaissent vénérables entre toutes et dignes d'être conservées avec une religion éternelle », et le troisième, plus explicite encore : « Entre toutes les mesures que nous avons imaginées pour l'utilité et l'avantage des peuples, nous avons tout d'abord décrété que tout serait redressé selon les lois anciennes et les institutions publiques des Romains. »

En réalité, les causes de l'évolution qui ont amené une transformation aussi complète dans la vie du monde romain, sont lointaines et profondes. L'intervention de l'Etat dans la vie des corporations professionnelles dès la fin de la République, les institutions alimentaires de Trajan, l'organisation systématique des domaines de l'Etat, réalisée par Hadrien, en représentent déjà autant de podromes. Les terribles guerres danubiennes au temps de Marc-Aurèle, les conflits d'armées, qui marquent l'avènement de Septime Sévère et plus encore l'épouvantable crise de l'anarchie militaire au IIIe siècle, achèveront dans tous les domaines, — économique aussi bien que politique et social — de rompre l'équilibre séculaire.

Ce bouleversement général, qui atteint l'empire jusque dans ses profondeurs, entraîne pour la classe productive une triple conséquence : raréfaction de la main-d'œuvre, diminution des possibilités économiques, oppression fiscale.

Le mal frappe à la fois la main-d'œuvre servile et la main d'œuvre libre, quoique dans des conditions souvent différentes. Il y a tout d'abord les pertes en hommes, provoquées par les grandes calamités naturelles, comme la peste, ou artificielles, comme les guerres, guerres danubiennes au temps de Marc-Aurèle, invasions barbares du IIIe siècle et luttes sanglantes entre les usurpateurs aux prises. La peste qui, pendant plus de quinze ans, dévaste l'Empire romain, emporte sous Gallien jusqu'à cinq mille habitants par jour. Lors de la paix conclue en 174 par Marc-Aurèle avec les Quades et les Iazyges, les premiers restituent soixante-trois mille prisonniers et les seconds,

cent mille. Sur le champ de bataille de Mursa, au temps de Constance II, il tomba au total cinquante mille combattants. A Andrinople, en 378, l'armée romaine perd les deux tiers de son effectif y compris presque tous les généraux et trente-cinq tribuns. Le chiffre total est inconnu, mais il dut être considérable, car Ammien Marcellin compare le désastre à celui de Cannes.

A ces pertes s'ajoute la dépopulation croissante due à l'épuisement général du monde romain. Mais ce n'est pas tout. Le bilan de la crise se double de celui du relèvement. Le redressement de l'Empire au IVe siècle et sa transformation en monarchie administrative entraînent un accroissement considérable des forces militaires et un énorme développement de la bureaucratie. Les premières, — armée et marine — passent de quelque quatre cent mille hommes à six cent mille, soit une augmentation globale de moitié et, quant à la bureaucratie, un document officiel, le Code Théodosien, nous a transmis quelques chiffres significatifs : un gouverneur de province a cent employés, un vicaire, trois cents, le proconsul d'Afrique, quatre cents, le comte d'Orient, six cents, le comte du trésor public d'Occident, cinq cent quarante-six titulaires et trois cents surnuméraires, celui d'Orient, deux cent vingt-quatre titulaires et six cents surnuméraires, le préfet du prétoire d'Orient, plus de cent expéditionnaires. De cet accroissement énorme d'effectifs, tant militaires qu'administratifs, ce sont naturellement les classes productrices, — main-d'œuvre agricole ou main-d'œuvre industrielle qui se trouvent appelées à faire les frais.

En second lieu, à titre temporaire ou définitif, la crise porte à l'économie nationale un coup dont elle ne se relèvera jamais. Production agricole, tout d'abord. Générale et continue au IIIe siècle, l'invasion met à mal les campagnes ; abandonnant récoltes, bétail et matériel, les paysans se réfugient dans les villes où ils pensent trouver un abri. Vain espoir. La paix romaine a fait tomber les vieilles fortifications. A la mort d'Aurélien, les Germains envahissent la Gaule et mettent au pillage soixante cités. Dès la fin du IIe siècle, les résultats de ce déplorable état de choses apparaissent en pleine lumière. Les terres incultes se multiplient dans l'Empire. Le mal est déjà si grave que le successeur de Commode, Pertinax, croit devoir prendre une mesure générale : « Il permit à qui le voulait et le pouvait de prendre toute terre non cultivée et entièrement abandonnée

en Italie et dans les provinces, même s'il s'agissait d'une propriété impériale. Il donna à ces cultivateurs une exemption de toutes charges pour dix ans et une sécurité absolue en ce qui concernait leur droit de propriété. » Quatre-vingts ans plus tard, Aurélien reprend la question : Il décida que les curies municipales entreraient en possession des domaines dont on ne pourrait retrouver le propriétaire légitime. Ces terres devaient être exemptées de toute charge pendant trois années et acquitter ensuite les impôts réguliers. Dès la fin du IVe siècle, le nombre des terres abandonnées sera tel qu'une constitution de Valentinien II, Théodose et Arcadius en accordera la pleine propriété au bout de deux ans, à ceux qui consentiront à les mettre en culture.

Cas analogue et symétrique pour la production industrielle, sous ses formes les plus diverses, des industries extractives aux industries textiles ou de luxe. Liée à l'insécurité générale, une crise de transports, telle que l'Empire n'en a jamais connue dans le passé, sévit sur les routes continentales ou maritimes et paralyse le commerce mondial. Bretagne, Gaule et Espagne, à l'ouest, Orient et Egypte, à l'est, se détachent de l'Empire pour former des Etats indépendants. Aurélien réussira sans doute à reconstituer l'unité impériale, mais la Dacie et la région du *limes* germano-rhétique, avec les contributions variées qu'elles apportaient à la vie économique de l'Empire, resteront perdues et pour toujours.

Enfin, doublement frappé dans son personnel et dans ses moyens, le travail tant agricole qu'industriel ou commercial sous le Bas-Empire, souffre d'un dernier mal, l'oppression fiscale. Nécessité de la défense nationale et dépenses liées au régime de l'Etatisme, qui est devenu le sien, il faut au gouvernement impérial beaucoup d'argent. Les grosses et moyennes fortunes ont fondu au cours de la crise du IIIe siècle. Au travail, pour une large part, d'acquitter la différence. La terre paie l'impôt foncier d'après la formule nouvelle introduite par Dioclétien. L'Empire divisé en parcelles, *jugum*, *caput* et, pour l'Afrique, *centuria*, d'une étendue variable, la valeur du sol, le mode d'exploitation, le nombre d'habitants ou d'animaux vivant sur le domaine constituaient les éléments essentiels d'appréciation, — mais d'une valeur identique et, par suite, passible envers l'Etat, d'une même redevance. Chaque année, au début, tous les quinze ans

depuis Constantin, l'Empereur par un Edit, *l'indictio*, en fixe le montant. Bien entendu, par la pratique des indictions supplémentaires, les superindictions, il ne s'interdit pas et il ne se fait pas faute le cas échéant d'en user, d'élever la taxe du coefficient prévu et de grossir pour le contribuable le total de la note à payer. Un dernier fait à noter : en raison de l'avilissement et de l'instabilité de la monnaie, résultats de la crise du IIIe siècle, l'impôt foncier est acquitté généralement non en espèces, mais en nature.

Quant au travail industriel ou commercial, il est frappé d'un impôt spécial, la *collatio lustralis* ou *chrysargyre*. Un décret impérial en fixe par cité le montant global : aux intéressés de le répartir entre eux proportionnellement à l'importance de leurs bénéfices.

L'impôt perçu au Bas-Empire sur le monde du travail est lourd ; la dureté de la perception, la vénalité du personnel administratif, qui a pour résultat d'exonérer les uns pour rejeter automatiquement la charge sur les autres, l'impuissance ou la malhonnêteté des organes de contrôle, ont pour résultat d'en exagérer encore le poids. Dès le règne de Constantin, Lactance pourra écrire : « L'effectif des parties prenantes devient plus nombreux que celui des parties payantes. » Mises en présence d'une situation toujours plus pénible, les classes productrices n'ont plus qu'un désir : échapper aux servitudes intolérables du métier et chercher un refuge dans les professions privilégiées ou considérées comme telles, l'armée, l'administration, le clergé. L'Etat réagit de son mieux contre cette désertion croissante. Il le fait sous une double forme ; il ramène sans pitié les déserteurs du travail à leur condition première et, pour prévenir toute évasion ultérieure, édicte une série de mesures répressives toujours plus dures. Pour sauver la main-d'œuvre agricole, instrument indispensable à la vie économique de l'Empire, pépinière en outre de contribuables et de soldats, il aggrave le statut juridique du colonat ; ramené à la glèbe, le colon fugitif tombe à la condition d'esclave, ceux qui ont favorisé sa désertion, traités en complices, outre une amende d'une livre d'or, doivent fournir un autre colon d'égale valeur. Pour la main-d'œuvre industrielle et commerciale, intervention symétrique de la législation. On prévient l'évasion des ouvriers d'Etat, en les marquant au fer rouge, et quant aux professions restées théorique-

ment du moins, libres, on renforce le double principe de contrainte et d'hérédité, qui caractérise, en ce qui le concerne, l'Etatisme du Bas Empire. Aux travailleurs de toute condition, dans cette patrie romaine devenue pour eux une prison, il ne reste plus qu'une voie de salut, la fuite chez les Barbares, et bon nombre d'entre eux, bon gré mal gré, ne se font pas faute d'y avoir recours.

Les témoignages contemporains projettent sur ce terrible drame une lumière éblouissante. C'est Salvien, l'éloquent auteur du Gouvernement de Dieu : « Les pauvres s'enfuient chez les Barbares pour échapper à la violence des exactions... Ils émigrent pêle-mêle chez les Goths, chez les Bagaudes ou chez les autres Barbares qui dominent partout. Ils ne regrettent pas leur exil aimant mieux vivre libres, sous une apparence de captivité, qu'esclaves sous une apparence de liberté. Le nom de citoyen romain, autrefois non seulement fort estimé, mais acheté par de grands services, est maintenant répudié et fini ; ce n'est pas seulement pour vil, mais presque pour abominable qu'on le tien... Et c'est ce qui fait, que même ceux qui ne s'enfuient pas chez les Barbares, sont forcés cependant d'être Barbares. C'est le cas pour une grande part des Espagnols et des Gaulois, tous ceux enfin que dans le monde romain, l'iniquité romaine a réduit à n'être plus Romains. » C'est l'historien Zosime : « Les habitants des villes, écrasés à la fois par la pauvreté et l'iniquité des magistrats, menaient une vie malheureuse et misérable et ils suppliaient la divinité d'être délivrés de maux semblables et si grands ». C'est enfin, aveu suprême et irréfutable, la voix impériale elle-même : « Dépouillées de ceux qui leur doivent leurs services, déclare Honorius dans une constitution du Code, les cités ont perdu la splendeur dont elles brillaient naguère. Abandonnant la civilisation des villes, les membres des corporations, sont allés se cacher au fond des campagnes, mais par la présente nous réduisons à néant leur ingéniosité en ordonnant que sur quelque point de la terre qu'on les trouve, ils soient, sans exception aucune, ramenés à leur fonction professionnelle. »

Les conséquences d'un semblable régime peuvent se résumer en quelques mots : raréfaction de la main-d'œuvre libre, tant rurale qu'urbaine — déficience que vient encore aggraver la diminution parallèle de la main-d'œuvre servile, déficit croissant dans le recrutement militaire et l'impôt, ruine progressive de

la vie économique. Pour sauver la main-d'œuvre qui lui est indispensable l'Etat fait flèche de tout bois. Par une série de constitutions, les empereurs de la fin du IVe siècle Gratien, Valentinien II, Théodose, ordonnent de compléter les corporations professionnelles désertées avec des oisifs, *otiosi*, des gens sans place, *vacui* et des vagabonds, *vagi*, une disposition qui pourrait sembler l'œuvre de parfaits humoristes, si elle n'était pas si profondément lamentable et révélatrice d'une situation sans issue. Mieux encore, une constitution de 382 prescrit une rafle générale des mendiants, qu'on expédie en masse à la terre.

Appliqué à l'organisation du travail, non en vertu d'un principe théorique, mais, il convient de le reconnaître, sous la pression inexorable de la nécessité même, l'Etatisme, loin de sauver le monde antique, n'a fait que hâter sa ruine.

LÉON HOMO.

DANS LA BRANDE

RÉCIT DE CHASSE

J'avais tout fait, la veille, pour dissuader le Commandant de m'inviter à sa chasse. On se connaît soi-même beaucoup mieux que les autres ne vous connaissent, quoi qu'on dise et je savais très bien que je tirais fort mal. Puis, j'ai horreur de tuer les bêtes. Enfin, je porte malheur. A mon approche, le lapin le plus vieux, le plus rhumatisant retrouve si bien ses pattes de jeunesse qu'aucun chien courant ne peut rivaliser avec lui.

Tout cela, je l'avais expliqué au Commandant. Mais ce dernier, comme son titre l'indique, est un militaire ; il fait de tous ses désirs une raison d'Etat. En outre, il est mon meilleur voisin. Je ne pouvais décemment refuser son invitation.

Me voilà donc debout à cinq heures et demie. Le petit jour est glacial. La brume flotte au fond de la vallée ; on dirait d'un long bateau à voiles qui part de grand matin. Le cuivre rouge des chênes, le sang vif des érables, les pleurs mauves des bruyères n'émergent pas encore de l'ombre grise et laiteuse. La brande sommeille. Au bord du ravin une langue de vent lèche le tronc d'un pin solitaire qui gémit par petits coups.

Kim, un jeune terrier noir et blanc, trotte sur la route devant moi. Il trotte de biais comme beaucoup de femmes. Je l'ai emmené parce que nous nous entendons très bien, lui et moi. Il pense généralement ce que je dis, et j'arrive quelquefois à dire ce qu'il pense. Son dos ressemble à un damier, et son air arrogant m'a déjà préservé de fâcheuses rencontres.

— *Kim*, viens là !

Le chien m'attend, puis, bâillant d'impatience, il règle son pas sur le mien.

Je lui tiens alors le petit discours suivant :

— *Kim*, écoute bien. Il ne s'agira pas tout à l'heure de partir comme ça, les oreilles au vent. Tu vas à la chasse, ne l'oublie pas. Et tu ne seras pas seul, de chien. Le Commandant en a deux, son régisseur, un, Boutic, le maire, un ou deux, et il y en aura d'autres. Alors tu vois ! Si tu es sage, je te laisserai pêcher, ce soir, toutes les grenouilles que tu voudras dans la mare du tennis. Sinon...

Je prends un air féroce, et *Kim* ferme les yeux.

Encore un kilomètre. Je croise un troupeau de belles Limousines à la robe fauve et luisante conduites par un gamin blond qui me fait en passant : « B'jou', M'sieu' ».

Kim a peur des vaches. Il se tapit le long de la haie pour les laisser passer. Les vaches passent, méprisantes. Alors se produit un événement imprévisible comme tous les événements.

— Un lapin ! un lapin ! glapit, derrière moi, le gamin.

Instinctivement, je saisis mon fusil que je portais en bandoulière, et je me retourne, prêt à faire feu, du moins en apparence.

— Où ?

Le gamin est follement excité. Il se hausse sur la pointe des pieds pour mieux voir au delà du buisson.

— L'est parti dans les légumes. On le voit plus. Si, tenez..., à gauche de la bouchure. I' va aux pommes de terre.

J'ai juste le temps d'apercevoir une paire d'oreilles, suivie d'un petit postérieur pas plus gros, de loin, qu'un flocon de neige. Ça, ce n'est rien. Mais voilà-t-il pas que *Kim*, dont je n'ai pas même soupçonné le démarrage, *Kim*, le dédaigneux, *Kim*, l'endormi, le froussard à ses heures, fonce à son tour dans le champ. Et il court, il court ! Il saute trois sillons à la fois, trébuche sur une citrouille, se rattrape dans les haricots, arrose de bave toute une rangée de salades et disparaît, lui aussi, dans les pommes de terre.

— Ça, pour un chien courant, ç'en est un ! s'exclame le gamin en se tournant vers moi. L'a t'i' bien levé dans le fossé !

Ses yeux brillent d'admiration. Incapable de se contenir, il a retiré ses sabots et danse, pieds nus, sur la route.

— I' l'aura ! i' l'aura ! crie-il joyeusement à pleins poumons.

Un journalier s'arrête. Il est à bicyclette.

— Un rude chien que vous avez là, M'sieu ! En haut de la

côte i's ont failli tous les deux me faire tomber. I's ont passé à ça de ma roue avant. Ben sûr i' vous a fallu du temps pour le dresser !

— Je comprends ! dis-je avec aplomb et l'air pas plus suffisant qu'il ne fallait.

Mais, un peu plus loin, je trouve mon *Kim*, seul, étalé au bord de la route, gémissant et pleurant par le nez : l'image même de la désolation. Sa langue fait une tache rose sur l'herbe. Son ventre : une petite machine à vapeur.

Je me penche à son oreille et lui dis tout bas :

— Tu as bien fait, *Kim*, il ne faut jamais les tuer, mais seulement donner l'impression de vouloir le faire. Allez, viens !

Une allée de marronniers s'ouvre sur la route. Deux barrières blanches marquent l'entrée de la propriété. C'est là que se trouve, au cœur d'une châtaigneraie, la maison du Commandant.



Celui-ci est prêt. Il fume en compagnie de deux hommes, sur le perron. Il est en kaki. Martial d'allure et de voix. Excellent tireur et bon chasseur. Il a pris sa retraite, encore jeune, et s'est installé là, tout seul, dans ce coin de Marche où il est né. C'est le genre d'homme que l'on respecte sans savoir pourquoi.

Son régisseur est une espèce de géant. Il bégaye par moments. Quand il ne bégaye pas, on le comprend ; quand il bégaye, on finit par bégayer soi-même. Il porte un chapeau tyrolien à plume, et la longueur de cette plume ajoutée à celle de son nez busqué lui fait une figure si haute qu'elle paraît ne jamais devoir s'arrêter.

Le troisième personnage est un Parisien. Il est petit, lourd, ventru, de chair molle et sans cheveux. Il est vêtu d'une veste de chamois et d'une culotte de cheval. Sa poitrine est bardée de cuir ; ceinturon, baudriers, gaines de toutes sortes s'y entremêlent. Il a des guêtres blanches, et deux carnassières lui battent les flancs.

On attend le maire.

Il arrive bientôt, escorté de deux paysans et de trois chiens. C'est un homme de haute stature. Avec son teint rouge et ses cheveux blancs il tient du vieil Anglais. Ses lieutenants, comme il

les appelle gaiement, sont deux fermiers du haut de la commune. Le plus jeune, Armand, est maigre, et louche légèrement de l'œil droit. L'autre, très vieux, est le plus fameux chasseur de la région. Son nom est Casimir. Il a de longues moustaches à la Napoléon III qu'il tortille de ses doigts noueux. Il marche tête baissée pour mieux explorer le sol. Il tue le plus souvent le lièvre au gîte, parce qu'il sait toujours où se trouve le gîte. Il y va droit. Là, il n'a plus qu'à faire : « Sssh... sssh... ». Le lièvre sort. Il l'ajuste minutieusement. Pan ! et tout est dit.

Le Commandant nous fait signe. Il faut partir. La caravane s'ébranle. Nous sommes sept hommes et sept chiens, y compris *Kim* qui lèche tout en marchant le dos d'une grande chienne dégingandée. Un épagneul gronde. Un basset se lance à fond de train dans un champ de topinambours. Le Parisien est furieux ; le basset lui appartient. Il enfle les narines, crie : « *Falindor ! Falindor !* », et agite son chapeau. *Kim* est resté près de moi ; je le bourre furtivement de morceaux de sucre, et il ne bouge pas.

Le Commandant ne dit rien, mais il n'en pense pas moins. Le maire ronronne comme un moteur. Le régisseur a déjà un moucheron dans l'œil.

— Un mou-mou... mou...mou...

— Mouton, dit obligeamment le Commandant en ouvrant une barrière.

— Mou... mou...

— Moustique, propose le maire qui sourit avec bonhomie.

— Moutarde, souffle le Parisien dans un éclat de rire.

Le régisseur est cramoisi. Il retire son chapeau à plume, pose à terre son fusil et sort une pochette. Une grosse larme rampe sur sa joue.

— Moucheron ! hurlent ensemble six poitrines.

Nous le délivrons et plongeons en tirailleurs dans les topinambours.

Le soleil est blond. Sa chevelure soyeuse et dorée s'éparpille aux champs. Une mèche entière est tombée sur un gros châtaignier pour en faire un chandelier d'église. Une autre, après avoir survolé, sur notre droite, un petit bois, s'accroche à la branche d'un noisetier, et s'y balance. La dernière me barre le visage, et j'ai soudain envie de monter très, très haut, là où il n'y aurait plus ni chasseurs, ni topinambours, mais seulement un grand

nuage avec de belles prairies blanches et des quantités de petits lapins qui n'auraient plus besoin d'hommes pour mourir...

— A vous ! A vous !

Pan ! Pan !

Le maire, sur l'ordre du Commandant, a tiré. Je suis trop loin pour rien voir. J'aperçois le maire qui se baisse, met la main à sa carnassière, et je hume une légère odeur de poudre.

— C'est un « rouge », me lance Armand à demi noyé dans les topinambours.

Casimir, lui, longe une haie sans s'occuper de nous. Son fusil est toujours en bandoulière. Il ramasse un champignon, tortille sa moustache, avance d'un pas, recule de deux. Le Parisien, qui marche entre lui et moi, le blague sans arrêt.

— Voulez-vous un mètre pour mesurer le champ ?... Tenez, cette taupinière n'y était pas il y a deux ans quand je suis venu. C'est intéressant, ça !... Vite un lapin ! là, là...

Mais Casimir ne bronche pas. Quand son heure sera venue, alors...

Kim est sur mes talons. Il profite du sillage que je trace et nage, la langue pendante, entre deux verdures.

A l'extrémité du champ le Commandant, qui, le premier, a fini sa traversée, nous attend.

— Divisons-nous, dit-il une fois que nous sommes tous là. Les derniers de la rangée inspecteront le blé noir ; les autres n'auront qu'à suivre la lisière du bois. Le troisième groupe, au milieu, jouera le rôle de rabatteur. Rendez-vous à l'entrée du communal.

J'emboîte le pas du régisseur, et le Parisien me suit.

Kim et *Falindor*, en avant, devisent avec entrain. Apparemment ils ont des goûts communs, car ils nous oublient tout à fait. « *Falindor* » ! lance le Parisien. Le basset se contente de remuer la queue sans même se retourner. J'appelle *Kim*. Le chien s'arrête, me toise avec mépris ; de sa gorge monte un petit orage, et je n'insiste pas.



Attirés par l'ombre, nous nous engageons dans le sous-bois. Un arc se détend ; la corde vibre encore. C'est un écureuil qui bondit de branche en branche. Il finit par s'agripper au tronc

d'un bouleau ; de là il nous nargue. La brise agite son pelage roux qui ressemble à une grande feuille de vigne vierge.

— Ah non ! proteste le Parisien, incapable de goûter aucune plaisanterie hormis les siennes.

Et, les jambes écartées, il épaule.

— Ne tuez pas un écureuil ! dis-je outré. Vous n'...

Le mot de Cambronne, lancé à quelques pas, coupe net ma plaidoirie. Je sursaute. On le répète, on le redit une troisième fois. Le régisseur, — car c'est lui qui a commis cette triple violence de langage, — surgit d'une mare de fougères. Son chapeau tyrolien bascule en arrière de son crâne. Il ouvre de grands yeux.

— C'est bien la première fois que je vois ça ! s'écrie-t-il en levant ses longs bras au ciel. Je m'assieds sur un fagot pour rattacher mon lacet quand, d'un seul coup, le... lele...

— Allons bon ! Le voilà qui s'enraye encore ! murmure le Parisien, qui continue tranquillement de viser son écureuil.

— Le... le sol fiche le camp sous moi. J'étais assis sur... sur un lièvre ! Il...

Boum ! interrompt le gros fusil du Parisien. Une branche dorée me dégringole sur la figure.

Boum ! répète le gros fusil et l'écureuil monte plus haut.

Mais à peine le second « boum » est-il éteint dans nos oreilles qu'un « pan », sec comme un coup de foudre, claque assez près pour que nous nous retournions tous les trois et nous demandions réciproquement qui de nous a tiré. Nous nous précipitons vers l'orée du bois. Et là, qui voyons-nous ? Mais Casimir, voyons! Pouvait-il être ailleurs ! Il a tout prévu : le lièvre dans le bois, le régisseur sur le lièvre, le lièvre qui dit « zut » au régisseur et débouche dans le champ... Son affaire était même si bien réglée que maintenant, le lièvre mort ne l'intéresse plus. Il est déjà sur une autre piste.

Le régisseur s'approche du petit cadavre encore agité de soubresauts et lui donne sournoisement un coup de pied.

Je demande alors à Casimir comment il a su que le lièvre était là.

— J'l'a pas su, j'l'a senti.

Ma question était idiote. Un homme pareil n'a nul besoin de savoir. Il sent. C'est un primitif, un vrai de vrai, qui ne s'en laisse conter par personne.

Il roule sa cigarette et, à cause du vent, nous tourne le dos, un vieux dos tout voûté, mais qui tient encore bon. Il s'éloigne en clopinant...

Trois heures durant, nous parcourons des enfilades de broussailles, des étendues sèches et désertes, encombrées d'ajoncs. La brume, crevée par le soleil, s'effiloche, et les bois, démasqués, surgissent. Leur vieux bronze rayonne. Un orme gigantesque sème autour de lui de petites feuilles jaunes, pareilles à des fleurs de cytise. L'étang de la Vergnade, où le ciel se niche, ressemble à un gros hortensia bleu tendre dont un vent léger ferait onduler les pétales. Tandis que la brume qui nous a quittés se fixe, telle une panoplie de mystère, à l'horizon...

Le Commandant a tué, d'un seul coup de fusil, une caille et un perdreau. « Un beau doublé », convint aimablement le maire. La caille, touchée à la tête, raya de bas en haut le ciel comme une fusée, puis dégringola, en feuille morte, dans une touffe de genêts.

Le Parisien, lui, s'est dissimulé dans les roseaux de l'étang, et lorsqu'une poule d'eau est venue, en cornant, virer sur l'aile à dix mètres de lui, il l'a tuée. Un peu plus tard, il tire un pigeon. L'oiseau doit être assoiffé de mort violente car il décrit de grands cercles au-dessus de nous, comme un émouchet. Le Parisien le tient au bout de son canon, il le suit dans l'espace à en avoir les oreilles rouges, il tourne par terre pendant que l'autre tourne dans le ciel... C'est une débauche de « boum ». A la fin, le Commandant, dégoûté, demande la permission d'ouvrir le feu. Et il tue le pigeon.

Le maire, sans incident notable, s'octroye deux bécasses.

Armand et le régisseur lèvent, dans le trèfle, une compagnie qui s'enfuit à pleins gaz. Après une fusillade en règle, deux perdreaux tombent.

Quant à Casimir, il fume, il goguenarde, il se gratte l'oreille... S'il n'avait son fusil, on ne le croirait pas à la chasse.

Moi, naturellement, je n'ai même pas tiré. J'ai dit à plusieurs reprises, d'un ton jovial : « A vous ! à vous ! » et je m'en suis tenu là.

Mais, soudain, Casimir, qui, depuis un moment, patauge dans les bruyères, épaule. Puis, il nous fait signe, et nous accourons. Il montre du doigt un bouquet de sapins, masse noire et verte au bout de la brande.

— L'est entré là. Mettez les chiens dessus.

La meute, *Kim* et *Falindor* en tête, déferle en direction du bois. Aoûh... aoûh... aoûh... Armand, le régisseur et le Parisien s'élancent avec des cris de guerre variés.

A peine ont-ils décampé que Casimir nous entraîne, le Commandant et moi. Il a remis son fusil en bandoulière, et il marche à longues enjambées, le corps penché en avant, tel un montagnard.

Le maire, asthmatique, nous suit de loin.

— L'enfilera l'chemin dans dix minutes. J'vous parie un litre, mon Commandant ! I' fait l'tour du bois, attrape la queue de l'étang, et je le mets comme qui dirait dans mon assiette à deux pas de vous.

Casimir me sourit.

— Vous comprenez, le lièvre, ça randonne toujours au même endroit. Faut connaître les coins, v'là tout !

Je surveille ma montre. Au bout de dix minutes, — hasard ou non, — la bête, couleur poil-de-vache, s'engage dans le chemin où nous sommes. Elle arrive droit sur nous. Elle est de la grosseur de *Kim*, et ses oreilles vont et viennent comme les branches d'un ciseau.

Si seulement *Kim* était là ! Il lui donnerait l'éveil ! Moi, je ne puis rien. J'essaye de me répéter : « Après tout, ce n'est qu'une bête ! » mais ça ne me va pas. Le lièvre n'est plus qu'à vingt mètres, et la détonation éclate jusque dans mon cœur...

Là-bas, l'angelus tinte au village. Il me faut revenir. Un large cumulus enfume le soleil. Et, chemin faisant, me voilà pris, d'abord, d'un petit contentement, puis d'une joie immense, démesurée, à la pensée d'avoir été le seul à ne rien tuer !...

GILBERT LEFORT.

LECTURES ROMANESQUES

Rumer Godden : *Le Narcisse noir,* trad. de Sellier Leclercq (Ed. Albin Michel). — Ayn Rand : *La source vive,* trad. de Jane Fillion (Ed. Jeheber, Genève). — Vicki Baum : *L'Ange sans tête* (Ed. Stock). — Elisabeth Goodge : *L'Auberge du Pèlerin* (Ed. Plon).

L'été est la saison des voyages, dite saison de « vacances » Mais tous les estivants ne voyagent pas. Un grand nombre restent chez eux, retenus par des soucis ou des obligations. A ceux-là, à celles-là, les livres offrent de beaux ou amusants voyages : aucun ennui de billets, de change, d'heures de départ, de bagages : un fauteuil, une lampe, un coupe-papier et vous voilà naviguant, volant, courant, traversant non seulement l'espace, mais les secrets de l'imagination et de la pensée. De toutes les magies découvertes, employées par l'intelligence des hommes, le livre est la plus merveilleuse. L'habitude de la lecture et le tohu-bohu de la devanture des libraires ont effacé l'étonnement. Mais, songez-y et vous jugerez que la découverte de l'imprimerie est autrement importante que celle de la radio ou du cinéma... Donc, prenons un livre :

Il fait chaud et nous sommes avides d'air pur. Que pensez-vous d'une cure d'air dans l'Himalaya ? Rien de plus facile. Pearl Buck nous y avait déjà entraînés pendant quelques chapitres de ses *Nouveaux Dieux.* Mais nous désirons y faire un vrai et long séjour, non en ascension sensationnelle, mais y vivre un peu dans quelque nid d'aigle. Ce pourquoi nous demanderons à Rumer Godden de nous y conduire avec son étonnant roman *Le Narcisse noir.*

Cette histoire, qui ne ressemble à aucune autre, nous élève à

de très hautes altitudes jusqu'à un village blotti sur un contrefort de l'Himalaya. Là, une jeune supérieure d'une communauté anglaise (Les servantes de Marie) vient d'accepter la tâche de fonder et diriger un couvent. Elle et ses sœurs, connaîtront, soigneront, éduqueront les « naturels » un peu sauvages de cette étrange contrée. Le vieux palais hindou, offert par un prince généreux à l'ordre de sœur Clodangh, est situé dans un paysage admi able. Déjà une confrérie religieuse s'est installée en ce palais jadis habité par des « favorites » et hanté de souvenirs de fêtes, puis devenu couvent, mais les frères n'ont pu supporter le climat ni l'envoûtement mystérieux que dégage l'atmosphère de ce lieu et de ces cîmes. Ils ont renoncé ; ils sont partis. Sœur Clodangh et ses compagnes réussiront-elles où les hommes ont échoué ? Elle le veut, avec énergie et un courage héroïque. Le régisseur du domaine, M. Dean, excentrique et bienfaisant personnage, ne croit pas à un possible succès. Sœur Clodangh s'entête et, d'abord effarée, scandalisée par M. Dean, si bizarrement accoutré et vivant si étrangement entre serviteurs saugrenus, singes et perroquets, ne peut bientôt plus se passer de lui. Il dirige les ouvriers nécessaires au délabrement du palais : enfin on s'organise ; le dispensaire, l'école, la chapelle s'ouvrent aux malades, aux élèves, aux prières ; mais, rien ne va.

Les villageois natifs de Sikkim se font d'abord payer pour venir à l'école ; les malades traitent bientôt de sorcières les religieuses qui les soignent... seules les fleurs ne résistent pas à la sœur jardinière. Mais celle-ci, enivrée d'horticulture, finit par négliger ses devoirs religieux. Enfin, le fils du prince possesseur du palais, apparaît un jour désireux de perfectionner son éducation, grâce aux talents des religieuses. Celles-ci n'osent refuser l'intrusion en leurs écoles d'un adolescent si important, bien que cette dérogation à leurs statuts les trouble infiniment. Le jeune homme est ravissant, vêtu à ravir comme les danseurs des plus beaux ballets. Il embaume, son parfum grisant est le « narcisse noir ». Ses bévues, ses questions, ses façons de comprendre, ses désirs de savoir, si pittoresquement exprimés sont d'une saveur et d'une drôlerie, d'une originalité incomparables ; il est si séduisant en sa jeunesse, à la fois raffinée et sauvage, que sœur Clodangh s'en émeut ; elle laisse réapparaître en ses souvenirs l'image lointaine d'un fiancé dont l'infidélité l'a décidée à la vie religieuse. Souvenirs, langueurs... soucis variés : car

le garçon finit par séduire une élève indisciplinée de l'école ; émois et complications, cependant que sœur Ruth qui, celle-ci, était un peu folle mais l'est devenue tout à fait, offre son amour éperdu à M. Dean, consterné et scandalisé. Sœur Ruth se suicide après avoir voulu tuer sœur Clodangh. C'en est trop, cette dernière renonce à l'œuvre qu'elle avait entreprise avec tant de ferveur. Elle et ses sœurs quittent à regret ces beaux lieux où ce qu'il y a d'irrésistible dans les forces primitives de la vie reprenait peu à peu son terrible empire sur leurs âmes pieuses et disciplinées. La Prieure de l'ordre des sœurs de Marie ne blâme pas sœur Clodangh d'avoir voulu tenter cette aventure. Elle connaît la vie et les pièges de la nature et de l'esprit. Elle a compris que sur cette haute montagne à l'air trop vif et trop pur, au vent trop libre, ce qui devient irrespirable c'est le climat de la vie intérieure.

Beau livre, singulier et fascinant, dont les paysages et les personnages sont inoubliables. Poésie, ironie, sens aigu de la vision, de l'évocation, connaissance profonde des régions où l'auteur à vécu et des humains qui les habite, font de Mme Rumer Godden une artiste d'une remarquable personnalité.



Quitter Dardjeeling pour New-York est une entreprise des plus faciles. Un livre fermé, un autre ouvert et nous avons changé de continent. Nous avons également quitté des mœurs étranges pour ce que nous appelons les personnages civilisés. Le récit de Ayn Rand nous initie aux intrigues, rivalités et puissances diverses des journalistes et architectes américains. Un premier volume des *Sources vives* nous contait les aventures et mésaventures de Howard Roark, jeune architecte de grand talent, mais de talent trop original pour être admis et pour plaire et aussi de caractère si emporté, si fervemment intransigeant qu'il ne cesse en ses géniales folies, à la suite de l'érection d'un temple et de ce qui en advint, d'avoir des démêlés fâcheux avec la justice américaine. Mais nous ne venons de lire que le chapitre second des *Sources vives*, formant à lui seul tout un roman et dont la première partie est, avant que nous retrouvions l'extravagant Howard Roark aux cheveux oranges, l'exposé de la royauté d'un Gail Wynant, directeur de tous les journaux à

grand tirage, et du fameux *Etendard de New-York*, milliardaire né dans la misère et parvenu à la plus haute puissance à force d'intelligence, de volonté, d'astuce, de flair et de chance. La peinture de son milieu, des comparses de son journal, de ceux qui lui sont dévoués, de ceux qui le subissent et lui sont traîtres, est amusante, vivante, palpitante d'une intensité fièvreuse où, dans l'atmosphère trépidante de ce journal à tirage astronomique, on ne sait plus si les hommes sont des rotatives et si les machines ne sont pas humaines.

Gail Wynant, célibataire, plus très jeune, encore beau, très dédaigneux vis à vis de ses esclaves féminines, devient brusquement amoureux à la suite de combinaisons de hasards divers, d'une certaine Dominique Francon, fille d'un vieil architecte, ancienne collaboratrice de *l'Etendard* et qu'il en avait fait expulser à la suite d'un article lui ayant déplu. Il a oublié tout cela, la revoit sans la reconnaître. Elle vient en solliciteuse demander pour son mari, l'architecte Peter Keating, la faveur d'une importante commande. Peter Keating est un fort plat personnage ; il a épousé Dominique tout en sachant qu'elle ne l'aime pas. Elle l'a épousé, bien que toute éprise de ce fameux Howard Roark qui, après avoir été son amant, l'a repoussée pour se livrer, sans attaches d'aucune sorte, à l'intransigeance de son art. Dominique acceptera donc fort passivement de changer de mari. Le marché à son sujet se fera facilement en des scènes d'une brutalité tranquille d'où toute hypocrisie est bannie. Wynant dira à Keating : « J'épouse votre femme » et Keating s'incline et conclut le marché. L'architecture avant tout ! Beau chèque et belle commande valent bien une épouse sans passion. Donc, Wynant épouse Dominique dès son divorce fort rapide. Et ce qui devait arriver, arrive, surtout dans les romans : Howard Roark réapparaît ; Wynant s'est épris de ses œuvres et lui commande diverses maisons. De plus, il s'éprend littéralement de ce bizarre garçon d'une indépendance effrénée et d'une honnêteté absolue. Il en fait son assidu compagnon et ne peut plus se passer de lui. Entre Howard et Dominique réunis de nouveau par ce hasard, l'amour est toujours vivace, mais réfréné. Ils se savent unis pour l'avenir et attendent vertueusement les péripéties qui ne peuvent manquer de se dérouler ; de plus tous deux aiment et estiment Wynant avec une sincère amitié. Mais, d'imprévues combinaisons, des catastrophes nou-

velles, auxquelles le stupide Keating est mêlé, éclatent encore. Je laisse au lecteur subjugué le plaisir curieux de les déguster en leur extravagance et leur émotion. Howard a de nouveau maille à partir avec la justice. Et Wynant, qui d'abord a mis son journal au service de la défense de son ami, est finalement obligé par ses actionnaires et conseils d'administration d'abandonner cette juste cause à laquelle l'opinion publique est défavorable. Et il ne peut se pardonner cette involontaire trahison. Cependant, Dominique, indignée de cette volte face, ne résiste plus à ses sentiments et quitte Wynant pour Howard. Celui-ci, pour se punir lui-même et aussi jouer un bon tour à ceux qui l'ont forcé à un acte affreux, saborde la fameux *Etendard.* Et tout cela ne l'empêche pas de commander à Howard Roark (acquitté) un *building* sensationnel qui s'élèvera sur les lieux où lui, Wynant, jadis est né, dans la misère.

Est-ce assez américain ? et en même temps d'un romantisme échevelé ? Un nouveau romantisme où Hernani en rébellion contre la société hostile et rétrograde est ce jeune architecte audacieux et rebelle à tout ce qui n'est pas son génie créateur. Car la thèse profonde est la défense, la révolte de l'individu contre la foule, la masse, l'actuelle conception de la série et de la servitude au troupeau. Wynant, si magnifiquement doué de talents créateurs et d'énergies violentes, les a mis au service de la foule. Ses journaux ont prospéré parce que Wynant, par leur organe, a flatté tous les instincts les plus ordinaires ou les plus bas, répudiant talent, originalité, franchise, audace, tout ce qui peut heurter la médiocrité générale et l'incompréhension du nombre. Il le comprend et se punit de l'avoir toujours su, mais d'avoir persévéré quand même dans une exploitation qu'il méprisait. Ce livre est fort intéressant ; non seulement les principaux personnages, mais tous les comparses sont vibrants de vie ; quelques longueurs alourdissent et le lecteur a la permission de passer de ci, de là, quelques pages, mais puisque romantisme il y a, les méditations devant les tableaux de famille dans Hernani sont longues aussi et celles de Wynant et de Howard devant les gratte-ciel sont souvent d'une bizarre beauté. Car autour de ces conflits sentimentaux et ambitieux, s'étendent de très beaux paysages et des « vues » de New-York, du plus haut des terrasses, sont d'une diabolique splendeur.

⁂

Nous sommes si près du Mexique que nous y suivions Mme Vicki Baum, romancière favorite de tant de lecteurs. Son *Ange sans tête* semble un « à la manière de » des récits d'aventure à la dernière mode tels : *Ambre*, de *Pourpre et d'azur* ou *Caroline Chérie* (ce dernier roman étant déjà certainement un « à la manière de »). Mme Vicki Baum est une trop grande romancière pour n'avoir pas eu l'ironique idée de confectionner à son tour avec toute son habileté et tout son talent, un récit épique, voluptueux et sensationnel qui ferait « la nique » aux récents succès des dames déchaînées à travers les événements historiques, à la poursuite de « l'homme de leur vie ».

Clarinda, l'héroïne de l'*Ange sans tête*, est une petite bourgeoise titrée de Weimar. N'oublions pas que c'est le deuxième centenaire de Gœthe et que cela est excellent de le voir vieux et génial au début de ce roman. Un aventurier espagnol, d'une grande beauté, vient le consulter sur l'exploitation de mines d'argent qu'il possède au Mexique et lui faire don d'intéressants échantillon minéralogiques. Clarinda toute jeune mariée, blonde, rose, bête et tendre, s'éprend en coup de foudre du bel Espagnol qui l'enlève et, à travers mille folies, l'emmène au Mexique où ils vivent ensemble quelques années fulgurantes, tour à tour magnifiques ou misérables dans la splendeur, la ruine, les épidémies, les révolutions, les massacres, les incendies, les assassinats, le jeu, l'amour et les parties de billard. Toutes ces véhémences finissent par la mort de l'Espagnol et le retour de Clarinda à Weimar où un ange sans tête (statue décapitée par un boulet napoléonien) veille sur son tombeau, car son mari l'avait cru morte, noyée. On retrouve Gœthe, Humboldt, enfin, Mme Vicki Baum n'a rien omis pour parachever son ouvrage qui est un tableau des plus pittoresques de certaines aventures d'un temps passé et de l'inutilité des folies humaines.



Etes-vous las de tant d'aventures, de tant de randonnées en des pays lointains ? Eh bien ! regagnons l'Angleterre et faisons halte à l'*Auberge du Pèlerin* ou Elisabeth Goodge, l'auteur tant aimé d'un vaste public, subjugué depuis l'*Arche dans la tempête*

jusqu'au sensationnel *Pays du dauphin vert* par son talent si évocateur et si passionnément vertueux, rassemblera de nouveau ses fidèles. Cette fille de Rhoda Brougton et de Robinson Crusoé qui est amoureuse des îles et les décrit avec un art si personnel et si incomparable, ne nous emmène aujourd'hui que dans un site étrange et beau près de la mer et, là, dans une ancienne auberge de pèlerins devenue « home » familial y réunit des personnages divers pour l'agrément, le bienfait et la rédemption de toutes leurs âmes. C'est plein de charme, d'une poésie d'atmosphère très délicate d'un pittoresque attrayant. Des enfants comiquement insupportables pimentent heureusement ce que le pudding a d'un peu fade. Toutes les fautes sont effacées, toutes les amours rentrent avec délices dans le devoir, et l'influence des anciennes prières des vieilles chapelles redécouvertes avec leurs fresques et leurs beautés, accomplit de nouveaux miracles : ces miracles discrets dont bénéficient les humains dans le secret de leurs cœurs et autres gracieux prodiges sentimentaux légèrement « prêchi prêcha » mais très alléchants et séduisants, autant que le serait la brusque multiplication de bons pots de confitures.

GÉRARD D'HOUVILLE.

LA NOUVELLE ALLEMAGNE OCCIDENTALE

Les élections du 14 août 1949 constituent la première étape du relèvement de l'Allemagne. Elles présentent le double caractère d'avoir été libres et d'être restreintes à l'Allemagne occidentale, encore doit-on ajouter, à l'Allemagne occidentale occupée par les alliés de l'occident. Ceux-ci ont commis la faute de laisser la Thuringe, la Saxe, le centre intellectuel de Weimar et les régions adjacentes sous contrôle soviétique, alors que la ligne de démarcation entre les deux Allemagnes marquée par la nature et l'histoire, c'est l'Elbe.

Il est prématuré de pronostiquer sur quelle voie la Nouvelle Allemagne va s'aiguiller. On constate seulement que dans cette Allemagne occidentale, la proportion des votants a été très grande, puisqu'elle atteint environ les trois quarts des inscrits, que les catholiques y ont une influence considérable et que le parti chrétien démocrate vient en tête avec 139 mandats ; avec les 52 sièges des libéraux et les 17 sièges du parti allemand, il détient une majorité de 208 voix sur 402. Le parti communiste est profondément atteint et ne conquiert que 15 mandats. Les partis de droite sont fortifiés et une opposition bavaroise importante s'est affirmée.

Cette nouvelle Allemagne se dirige-t-elle vers le fédéralisme ou vers le centralisme ? C'est ce que l'on verra. Mais le problème urgent qui s'impose à elle, c'est la reconstruction économique ; *primum vivere*. A cet égard, aucun problème n'a plus d'importance que celui des réfugiés.

***

Le problème allemand ne se pose plus en 1949 dans les mêmes conditions qu'en 1945. Le grand fait nouveau, c'est l'arrivée dans l'Allemagne de l'Ouest d'une masse de réfugiés

venant de l'Est et de Bohême-Moravie ; on ignore leur nombre exact ; les évaluations varient entre 10 et 15 millions.

Ces Allemands ont émigré ou ont été chassés ; leur habitat ancien était soit en Prusse orientale, soit dans la partie de l'ancienne Allemagne à l'est de l'Oder et de la Neisse, c'est-à-dire dans les régions annexées de fait par la Russie ou la Pologne, soit en Bohême-Moravie. On sait en effet qu'en Prusse orientale entre l'ancienne frontière polonaise d'une part, l'Oder et la Neisse occidentale d'autre part, demeuraient un nombre considérable d'Allemands qui ont été « transférés » de Silésie et de Prusse dans des conditions d'ailleurs atroces que ceux qui ont vu n'oublient plus ; la barbarie des occupants a été égale à celle des Prussiens, quand ils ont commis des actes semblables.

A la conférence de Crimée, le 12 février 1945, il avait été entendu que la Pologne céderait à la Russie les territoires situés à l'est de la « ligne Curzon », peuplés en majorité, dit-on, de peuples allogènes et qu'en compensation elle recevrait des territoires situés à l'ouest.

A la conférence de Postdam le 2 août 1945, il est précisé que la Russie recevra la plus grande partie de la Prusse orientale et que la Pologne aura le reste de la Prusse orientale et les territoires situés à l'est d'une ligne partant de Swinemünde et suivant le cours de l'Oder, puis le cours de la Neisse occidentale jusqu'à la Tchéco-Slovaquie. Mais ces frontières sont des frontières d'occupation et il est prévu à Postdam que le « tracé définitif de la frontière occidentale de la Pologne » sera fixé par le traité de paix.

Depuis le mois d'août 1945 la Russie et la Pologne ont de fait annexé ces territoires et c'est de ces régions que provient la majeure partie des réfugiés de l'ouest. Une autre partie est originaire du territoire des Sudètes. La Tchéco-Slovaquie a à peu près complètement vidé ce pays de ses anciens habitants de langue allemande ; ceux-ci pour la plupart se sont réfugiés en Allemagne ; en traversant aujourd'hui la frontière, on aperçoit d'un côté un pays surpeuplé et de l'autre un pays vide ; les anciennes cités et stations thermales célèbres des Sudètes sont devenues des villes mortes, la campagne sudète est inculte, les villages abandonnés.

La France est étrangère aux tractations qui ont amené cette situation. Si, d'autre part, les Etats-Unis et la Grande-Bretagne

ne reconnaissent pas la fixation des frontières comme définitives, comme le général Marshall l'a précisé dans une déclaration au peuple américain, diffusée le 29 avril 1947, ces circonstances ne changent rien aux faits.

Enfin, en Allemagne occidentale, une petite partie des réfugiés provient soit du Brandebourg et du Mecklembourg, soit de la Saxe et de la Thuringe, c'est-à-dire les parties de l'Allemagne occupées par les Soviets.

La situation actuelle se résume dans cette phrase de la lettre du 22 avril 1947 de l'Episcopat bavarois : « Une Allemagne, réduite d'un cinquième de son territoire et déjà surpeuplée, se trouve hors d'état de fournir à 13 millions d'hommes en plus le pain, le logement et le travail. » Précisons cette affirmation par quelques chiffres : en 1935-36, l'Allemagne s'étendait sur 470.000 kilomètres carrés ; elle avait 66 millions d'habitants, soit environ 141 au kilomètre carré (1) ; ces habitants vivaient pour un quart de l'agriculture et pour moitié de l'industrie. En 1940, l'Allemagne possédait, en y comprenant les territoires de l'Est et le protectorat de Bohême, 730.000 kilomètres carrés ; elle comptait 97 millions d'âmes, soit 133 habitants au kilomètre carré.

En 1947, en raison des amputations de l'est, son territoire ne s'étend plus que sur 357.000 kilomètres carrés ; mais le nombre des habitants reste à peu près le même qu'en 1935 : 66 millions. En voici la répartition approximative : (2)

I. — PRUSSE	Surface en km.2	Habitants en millions
1° Brandebourg, Mecklembourg et Berlin (sous contrôle soviétique, sauf les 3 secteurs alliés de Berlin..................	50.000	7
2° Hambourg et Schleswig-Holstein (sous contrôle britannique)	16.000	4
Total pour la Prusse :	66.000	11

(1) D'après l'annuaire de la S. D. N. de 1935-36 ; en ce temps, la Belgique avait 275 habitants au kilomètre carré, la Grande-Bretagne 192, la France 76.
(2) Journal *Der Morgen* de Berlin, 22 juillet 1947, d'après les statistiques officielles des quatre puissances occupantes.

II. — ALLEMAGNE non prussienne :	Surface en km.2	Habitants en millions
1° Saxe-Anhalt, Saxe et Thuringe (sous contrôle soviétique) ...	57.000	12,5
2° Allemagne occidentale.......	230.000	12,5

Dans chacune de ces régions les 10 à 15 millions de réfugiés allemands forment une partie de cette population. On indique très approximativement qu'en zone soviétique on compterait un réfugié sur quatre habitants, en zone américaine un sur six, en zone britannique un sur sept et en zone française un sur cent (1).

En résumé, la situation de l'Allemagne à l'heure actuelle est celle d'un pays qui compte presque 200 habitants au kilomètre carré dans la partie occidentale et 180 environ dans la partie orientale. Ce pays a perdu un cinquième de ses ressources alimentaires provenant de la région d'au delà de l'Oder ; une large part de ses usines sont démantelées ; la plupart de ces 10 à 15 millions de réfugiés sont sans ressources. Ce pays surpeuplé manque donc à la fois d'industrie et d'agriculture et il a été incapable d'exporter, du moins jusqu'en 1949.

En 1939, l'Allemagne était déjà un pays qui estimait que sa population était surabondante ; elle réclamait comme « espace vital » l'Ukraine, c'est-à-dire des terres à blé ; elle se développait cependant grâce à l'industrie ; elle comptait 65 % de sa population dans les villes et seulement 35 % dans les campagnes, alors que la population urbaine ne représente qu'environ la moitié de la population globale aux Etats-Unis et en France (2).

Telles sont les raisons pour lesquelles les vaincus de 1945 ont dû être secourus par les vainqueurs ; si ces derniers ne l'avaient pas fait, la famine aurait sévi. Les Etats voisins se refusent à accueillir le surplus de cette population ; 25.000 Allemands, par exemple, s'étaient réfugiés au Danemark ; celui-ci a décidé de les expulser et en août 1948, 20.000 sont renvoyés en zone britannique et 5.000 en zone américaine. Les Allemands d'Allemagne sont considérés comme indésirables par les Etats qui les entourent.

---

(1) D'après *Documents*, Offenburg en Bade, 1948, cahier 4, p. 327. Dans certaines régions, la proportion est encore plus forte ; ainsi en Basse-Saxe (zone américaine) en face d'une population autochtone de 4.330.000, on évalue les réfugiés à 2.000.000.

(2) Gabriel-Louis Jaray *Tableau de l'Allemagne et de la Pologne*, Paris, « La Presse française et étrangère », édit., 1945, p. 22.

***

Ces faits ont une importance qui dépasse celle que l'on attache aux discussions politiques entre anciens alliés. De Francfort-sur-l'Oder à Strasbourg et de Kiel aux monts de Bohême, se presse sur un territoire étroit une population surabondante qui n'a pas à l'heure actuelle la possibilité de vivre sur son agriculture ou d'acheter au dehors en y vendant les produits de son industrie. Tel est le résultat des occupations de l'est et des expulsions de Bohême. Les pays avoisinants n'ont qu'une densité faible de population et certaines régions sont presque désertes. La Pologne nouvelle ne compte que 23 millions d'habitants sur 312.000 kilomètres carrés ; que l'on compare aux 65 millions et demi sur 354 millions de kilomètres carrés du voisin.

Comme le vent naît de la différence entre hautes et basses pressions engendrant des cyclones, de même cette situation démographique est de nature à engendrer des catastrophes.

Ces faits nouveaux comportent dès maintenant certaines conséquences de la plus haute portée. Voici les trois principales. En premier lieu, les Alliés occidentaux s'efforcent de ramener l'Allemagne occidentale à ses traditions anciennes et chrétiennes, à la réintégrer dans l'Europe de l'ouest et dans la civilisation occidentale. Or, cette situation misérable de la population crée en même temps la misère, la dégradation des mœurs et la haine des occupants. Ulrich von Hassel, qui fut ambassadeur du Reich au Quirinal jusqu'en 1937 et fut exécuté en 1944, ayant été impliqué dans la conspiration du 20 juillet 1944 contre Hitler, disait : « Nous sommes la plus étonnante mixture d'esclaves et de héros. » Cela signifie que si ces hommes sont bien tenus en mains, reçoivent des ordres clairs et logiques, exécutés avec une dureté impitoyable, s'ils sont logés et nourris convenablement, ils se montreront des esclaves disciplinés, s'ils sont Prussiens et, s'ils sont des Allemands non-prussiens, ils seront portés à s'incliner devant la force ; il y a chez eux une sorte de nostalgie de la Main forte *(die starke Hand)* ; Schiller écrit dans *Wallenstein* : « Je n'ai qu'un simple emploi, je n'ai pas d'opinion ; nous autres subalternes, nous n'avons pas de volonté à nous. » Ce que la revue *die Gegenwart* traduit en 1948 :

« Notre seule manifestation de volonté politique consiste à nous abstenir de toute volonté personnelle. » (1) Mais cette servilité, absolue chez les Prussiens, que ceux-ci ont imposée et propagée chez les non-prussiens, se change en une ruée de soulèvement barbare, à l'appel d'un chef, quand leur sentiment national est exalté par l'oppression étrangère ou quand la vie quotidienne est devenue impossible. L'esclave explose et devient *le héros*. La haine l'habite tout entier et ne connaît plus de retenue ; elle se révèle dans le mot de cette femme allemande réfugiée, à qui dans un tramway, son petit garçon demande pourquoi la sentinelle anglaise porte un fusil et qui répond devant tous : « C'est que le soldat a peur de toi ; il sait que quand tu seras grand, c'est toi qui le tueras. »

Une des raisons profondes de cette haine de beaucoup d'Allemands pour l'occupant n'est pas d'être vaincus et d'être dominés; c'est d'une part d'être mal dirigés et d'autre part d'être réduits aux privations et à la misère, à côté d'hommes qui mènent une existence confortable. Dans tous les mondes, l'envie joue son rôle ; le vice-président du syndicat patronal des textiles du Nord, M. Heyndrick, disait à ses collègues le 23 mai 1890 : « Ce qui indispose les ouvriers, c'est la comparaison qu'ils font de leur modique salaire avec la richesse fastueuse et les dépenses énormes faites par les patrons. » (2) De même les Allemands ne se satisfont pas de la pensée que le confort des occupants est apporté par les occupants eux-mêmes ; le fait brutal de la comparaison les émeut plus que la raison ne les retient et il dicte les sentiments. Ainsi les alliés d'occident essaient de conduire l'Allemagne occidentale dans les voies de la sagesse, de l'amener à une communauté avec l'Europe occidentale ; les faits que nous relevons montrent toutes les difficultés de cette tentative.

En second lieu, ces faits favorisent singulièrement la naissance et le développement d'un national-communisme en Allemagne, nous ne disons pas d'un national-bolchevisme. La communauté de misère et le drame de la famine menaçante s'allient à la haine de l'occupant, de tous les occupants et avant tout de l'occupant russe. Cette haine n'a pas pour origine la

(1) Citation d'après R. d'Harcourt, *Les Allemands d'aujourd'hui*, Paris, Hachette, 1948, p. 195.
(2) Henri Rollet, *L'Action sociale des catholiques en France*, Boivin, 1948, p. 298.

défaite, mais le désordre, entendons l'absence de cet ordre supérieur qu'une main forte fait régner dans un pays, en apportant à celui-ci la justice, la sécurité de la vie et des biens, ainsi que la nourriture quotidienne. Cette haine se double à l'égard des Russes de l'annexion à la Russie et à la Pologne de territoires spécifiquement prussiens depuis des siècles, notamment celui qui est à l'origine même du royaume de Prusse, la Prusse orientale fondée par les chevaliers porte-glaive et les chevaliers teutoniques au début du XIIIe siècle.

Toutes nos informations confirment cette affirmation que M. R. d'Harcourt avance après l'enquête qu'il vient de mener en Allemagne : « Les semences de haine sont pour le moment entretenues par l'état d'impuissance momentanée où se trouve l'Allemagne. Elles lèveront demain avec certitude. Pour tout Allemand la carte actuelle de l'est est intolérable et le changement de nom de ses meilleures villes une provocation permanente. Kœnigsberg (la ville du sacre des rois de Prusse) baptisé Kaliningrad, Breslau devenu Wroklaw, ce sont là des flèches dans sa chair. »

Cette annexion des territoires prussiens dresse par solidarité tous les Allemands contre les Russes et les Polonais, qu'ils méprisent dans le fond de l'âme. Ce facteur sentimental rapproche à l'heure actuelle Prussiens et Allemands non-prussiens ; il semble qu'il doive séparer à jamais Prussiens et Russes. Mais il faut cependant à cet égard prendre garde qu'un revirement est possible. Si Moscou y trouve intérêt, il peut proposer demain à des chefs bolchevistes prussiens un accord fondé sur le partage de la nouvelle Pologne ; la Prusse reprenant les territoires purement allemands et la Russie s'attribuant le reste de la Pologne actuelle. Sauf conclusion d'un accord de ce genre, — toujours possible — le fossé est désormais creusé profondément entre les Soviets et l'Allemagne. Mais celle-ci ne s'intégrera pas pour cela à une Europe occidentale, si une direction très ferme n'impose pas en Allemagne l'ordre, le travail, la sécurité et n'assure pas l'alimentation ; elle glissera vers un national-communisme, toujours prêt à exploser.

En troisième lieu, les faits que nous avons relevés modifient profondément la structure nationale de l'Allemagne. Jusqu'en 1944, l'Allemagne était divisée en deux parties par l'Elbe ; les territoires au delà de l'Elbe, — Prusse orientale, Brande-

bourg, Mecklembourg, Schleswig-Holstein — sont les anciens territoires colonisés par le Saint-Empire romain germanique, habités par les Slaves germanisés par les conquérants venus du sud depuis le xe siècle ; ces chefs militaires ont dressé les vaincus à l'obéissance passive et ont constitué cette race forte et brutale des Prussiens. C'est aux Prussiens, ainsi formés d'une pâte slave, que le germanisme a fait lever et que les chefs de guerre ont malaxée, qu'appartiennent en propre ces caractères si souvent attribués à l'ensemble des Allemands ; ce goût des fêtes du sang qu'Ernest von Salomon, un des assassins par patriotisme de Rathenau, exprimait en ces termes : « J'aimerais me promener parmi les ruines fumantes, à travers les villes blêmes et dépeuplées, où la senteur des cadavres asphyxierait les derniers survivants » ; attirance vers les embrasements du feu ; propension à la guerre qui conduit un illustre professeur comme Werner Sombart, à écrire : « Nous sommes un peuple de guerriers. Militarisme ? Qu'est-ce à dire ? le militarisme, c'est l'esprit d'héroïsme sublime et devenu esprit de guerre. C'est la plus haute symbiose de Weimar et de Postdam, c'est Faust, Zarathoustra et la partition de Beethoven dans la tranchée. » Ces tendances spécifiques du Prussien sont résumées dans le mot justement célèbre de Bismarck à la séance de la Chambre du 30 septembre 1862 : « Ce n'est point par des discours ou des majorités parlementaires que sont tranchées les grandes questions de l'histoire, mais par le fer et par le sang *(durch Eisen und Blut)*. » (1)

Les Allemands conservant les anciennes traditions s'opposaient alors à Bismarck et à ses séides universitaires, Droysen, Sybel, Treikschke et soutenaient que l'Allemagne des Hohenzollern n'était pas viable, parce qu'elle marchait à l'encontre des destinées traditionnelles. Un homme comme l'Allemand Constantin Franz affirmait que « la Prusse était moins autorisée que tout autre Etat à rassembler les parties de l'Allemagne,

(1) L'Allemand Otto Henri von Gablentz écrit : « La frontière de l'Elbe impressionne presque toujours plus fortement un Allemand de l'ouest ou du sud qu'un Prussien. Le Rhénan se sent dépaysé. Le pays lui semble informe... Les hommes ne sont pas à sa convenance... Il en cherche la raison et bientôt accuse la colonisation inachevée, la trop forte proportion de sang slave... L'Allemagne croit bien souvent qu'elle pourrait vivre sans la Prusse et même en serait plus heureuse et plus pacifique... La Prusse a été christianisée non par l'évangélisation missionnaire, mais par la conquête... Elle était à peine vraiment convertie au catholicisme lorsqu'elle passa au protestantisme. Là encore, ce fut moins une conversion réelle qu'une adoption de la religion des princes. » (*Documents*, 1947, cahier 6, p. 364). On ne saurait mieux dire que la Prusse n'est chrétienne que d'apparence et que la colonisation allemande du Moyen âge venue du sud n'a pas changé le fond de la population ; elle l'a affublé d'un germanisme d'emprunt.

parce qu'elle n'était elle-même qu'un territoire colonial arraché par les chevaliers teutoniques à des peuples non-allemands, surtout slaves » (1). La vraie Allemagne, c'est l'Allemagne occidentale, l'Allemagne qui au temps d'un Saint-Empire romain germanique représentait la communauté des Germains dans le monde (2).

Mais depuis la victoire de la Prusse sur l'Allemagne en 1866, la violence prussienne s'est efforcée d'imposer ses idées à tous les Allemands. Ceux-ci sont malléables, rêveurs, facilement entraînés par de grandes inspirations extrêmes ; ils ont été influencés par cette propagande prussienne. Mais elle n'est pas si ancienne, si profondément incorporée au corps allemand, que celui-ci ne puisse en être désintoxiqué à la longue. Dans le débat entre M. Friedrich Wilhelm Foerster et M. Robert d'Harcourt, tous deux ont raison ; le premier soutient qu'il n'y a pas une bonne et une mauvaise Allemagne, que le nazisme est dans la ligne de la politique allemande, que « dès qu'il s'agit de la cause allemande, l'Allemand honnête et bien pensant perd instantanément l'usage des critères moraux, et que si les alliés ne veulent pas se rendre compte de cette mentalité inchangeable, « celui qui ne se sert pas de ses yeux pour voir, s'en servira un jour pour pleurer ». Le Dr Reimann confessait au Congrès des historiens allemands de Godesberg, en 1929 : « Nous détestons le pacifisme chez nous, mais le pacifisme des autres est notre meilleur allié. »

M. Robert d'Harcourt s'élève contre ce pessimisme ; il espère la conversion de la nation, bien que celle-ci ne soit pas guérie du « bismarckisme », cette maladie mortelle du peuple allemand, selon le mot d'un Allemand nationaliste, Paul de Lagarde. Cette maladie, c'est la maladie due à l'intoxication prussienne ; Bismarck déclare : « quand il s'agit de l'intérêt de la Prusse, je ne connais pas de droit ». Et ainsi il ne fait que formuler les maximes d'état des rois de Prusse, comme Frédéric II, ou le militarisme barbare d'un Arndt qui s'écriait : « l'Allemagne a besoin d'un puissant tyran militaire capable d'exterminer des nations entières » ; le dessein essentiel des dirigeants prussiens, c'est l'anéantissement du vieil esprit allemand, la trans-

(1) Pour le détail de cette colonisation de la Prusse, voir Edmond Vermeil, *l'Allemagne*, Paris, Gallimard, 1940.
(2) Maurice Muret, *Constantin Frantz*, Revue Fédération, Paris, avril 1948.

fusion chez les Allemands de l'esprit prussien et la victoire du militarisme offensif. M. Robert d'Harcourt n'abandonne pas tout espoir. « Folie d'abandonner les garanties matérielles, mais folie de ne croire qu'en elles ;... nous avons le devoir d'aider de toutes nos forces, en Allemagne, les voix de la sagesse. On a dit très justement que sur le plan politique, l'Allemagne n'avait pas atteint sa majorité, qu'elle n'était pas sortie de l'adolescence... l'occident chrétien, c'est une réalité pour beaucoup d'Allemands d'aujourd'hui... » Et M. Robert d'Harcourt approuve cette phrase d'un Allemand, M. Paul Simon : « Tout le prestige moral de la France tient dans sa mission occidentale. Sa plus haute tâche est d'être le soldat de l'occident. Ce rôle, elle ne peut le tenir qu'avec la coopération de l'esprit allemand. »

M. Foerster voit juste, en tant qu'il considère les Prussiens dominateurs de l'Allemagne ; dans un avenir prévisible, il n'y a rien à espérer de ceux-ci ; il faut avoir la puissance de les maîtriser. Mais M. d'Harcourt a raison d'espérer que les Allemands non-prussiens sont susceptibles d'être réintégrés dans la civilisation occidentale. On leur a inculqué de force, depuis 1866, le « bismarckisme » ; il n'est pas impossible de les désintoxiquer ; la race allemande dans ses rameaux autrichien et suisse a allié le germanisme à la civilisation occidentale, romaine et chrétienne ; elle en est un des éléments précieux. Sans doute ce n'est pas en un jour qu'on changera une population malléable. Il faut concevoir une politique claire et une, la mettre en pratique avec fermeté et l'imposer à des hommes disciplinés ; il faut restaurer l'ordre et la justice, administrer avec équité et désintéressement, avec compréhension et presque avec amitié ; il faut savoir se faire aider par les éléments suisses (1) et autrichiens (2) qui trouveront le chemin des cœurs allemands.

---

(1) Les Suisses alémaniques sont tout disposés à agir. Ils ont accueilli à l'Université de Bâle le philosophe Karl Jaspers (prix Gœthe 1947), qui a quitté Heidelberg, malgré tous les efforts de l'Université pour le retenir, en déclarant à la *Neue Zeitung* de Berlin : « Je suis attiré par une vue élargie aux dimensions de l'Europe. » Les étudiants suisses se portent à l'aide des étudiants allemands. Un enquêteur canadien écrit : « Cette collaboration indispensable (avec les Allemands), on ne l'attend plus de voies officielles ; on espère qu'elle naîtra des contacts entre individus et entre groupes. » (J.-M. Léger, *Comment refaire l'Allemagne*, *Notre temps* de Montréal, 14 août 1948.) Les ordres catholiques allemands et français y travaillent (voir les revues *Documents* et *Dokumente* d'Offenburg-en-Bade).

(2) Le professeur allemand Ernst-Robert Curtius rappelle cette affirmation du grand écrivain autrichien Hofmannsthal : « Nous sommes les successeurs de deux empires romains ; nous devons porter cet héritage » et Curtius ajoute que l'héritage historique de l'Autriche c'est d'avoir été « depuis 2.000 ans marche frontière de l'Empire romain ; depuis 1.100 ans de la chrétienté médiévale ». (*Documents*, 1948, cahier 4, p. 207.)

Mais à cet effet il faut commander et non pas suggérer (1). Il faut donc d'abord savoir ce que l'on veut et l'imposer.

Or, les premières mesures nécessaires, c'est d'extirper les influences prussiennes, donc de séparer les Prussiens du reste des Allemands, de rejeter au delà de l'Elbe tous les éléments prussiens. Les réfugiés venant de Prusse qui se trouvent en Allemagne occidentale doivent donc être considérés comme un corps étranger indésirable ; il serait souhaitable de les rejeter dans la partie de la Prusse occupée par la Grande-Bretagne (2) ou de chercher les moyens de les éloigner de l'Allemagne occidentale ; en tous cas tout élément qui n'y avait son domicile en 1944 devrait y être considéré comme étranger. Il est à peine besoin d'ajouter que les faits que nous avons relevés mettent à cette politique nécessaire de grands obstacles ; il faut cependant les abattre, si l'on veut réussir. Les alliés prétendent-ils avoir indéfiniment recours à la force brutale et croient-ils que s'ils laissent une masse de 70 millions d'êtres malléables sous les influences du *bismarckisme*, ils ne consolident pas de leur propre volonté les facteurs qui ont amené 1870, 1914 et 1939 ?

La structure sociale et nationale de l'Allemagne a donc été profondément modifiée par l'invasion de ces 10 à 15 millions de réfugiés, qui a fortifié les influences prussiennes qui s'exercent depuis quatre-vingts ans dans l'Allemagne occidentale (3) : la désintoxication de celle-ci est donc rendue plus difficile, mais c'est une œuvre indispensable. Les alliés devraient se rendre compte qu'il faut modifier l'unité politique de l'ancienne Allemagne prussienne, séparer les Prussiens des autres Allemands, pour libérer ceux-ci et réaliser à tout prix ce que M. Winston Churchill

---

(1) Le Père jésuite allemand Max Pribilla écrit : « Le fort de l'Allemand, c'est l'exécution... les Allemands eux-mêmes ne savent pas exactement ce qu'ils veulent... Qu'un but clair, bien déterminé lui soit proposé, il emploiera avec une ingéniosité, une habileté et une persévérance étonnantes les moyens convenables ; alors les limites qui lui sont imparties le protègent contre les divagations de sa nature rêveuse et la déperdition de ses forces... Ce que de nombreux Allemands sentaient d'instinct en 1848 et en 1866 s'est avéré juste : *la véritable mission de l'Allemagne n'était pas dans les mains de la Prusse, malgré sa force, mais entre les mains de l'Autriche, malgré sa faiblesse.* Se détourner de la politique d'équilibre et entrer dans une ligne de politique violente et impatiente (*Blut und Eisen*) a fort mal réussi au peuple allemand. » (*Documents*, 1947, cahier 5, p. 4, et cahier 6, p. 322.)

(2) Il y a déjà 14.000 réfugiés à Hambourg.

(3) Nous laissons entièrement de côté le changement complet de la structure économique et sociale de la zone soviétique de 1945 à 1949. Un seul chiffre emprunté aux statistiques officielles suffira : sur 1.572.000 personnes employées dans cette zone dans l'ensemble de l'industrie, il y en avait déjà au début de 1948, 786.000 qui appartenaient à des entreprises nationalisées ou semi-nationalisées ; la moitié de l'industrie en trois ans est donc déjà socialisée.

réclamait en 1946 (1) : « J'aurais commencé par séparer la Prusse du reste de l'Allemagne ; j'aurais immédiatement fait régner dans le reste du pays un régime moins rigoureux. » (2)

Il ne faut pas croire que ce sera œuvre facile ; la séparation n'amènera pas tout de suite la désintoxication ; ce n'est pas en vain que les Prussiens ont malaxé les Allemands du sud depuis 1866 et ont cherché à les convertir à leurs conceptions guerrières ; un Hitler est né en Autriche, un Goering en Bavière, un Gœbbels, en pays rhénan ; que d'autres cas on pourrait identifier !

Mais ne peut-on espérer qu'en trois quarts de siècle l'œuvre de plus d'un millénaire n'a pas été effacée et qu'avec de la volonté et une persévérance prolongée une reconversion est possible? N'oublions pas qu'à la fin du XVIIIe siècle non seulement les Rhénans étaient imprégnés d'influence française et les Bavarois d'influence autrichienne, mais que les Saxons étaient en relation intime avec les Polonais. « On pouvait espérer que ces hommes (les dirigeants), écrit en 1940 le gouvernement polonais, sauraient s'élever au-dessus des tendances anti-polonaises de la Prusse et revenir à des traditions des autres Etats allemands, dont quelques-uns, comme par exemple la Saxe au XVIIIe siècle, avaient entretenu à certaines époques des rapports d'amitié avec la Pologne. » (3)

Logiquement ce programme d'action doit conduire à l'abandon de Berlin ; Berlin reste la capitale de la Prusse ; mais la capitale des Allemands non-prussiens n'est pas Berlin (4) ; comme Weimar et la Thuringe sont occupés par les Russes, c'est Francfort ou Bonn que l'on peut envisager, pour jouer ce rôle (5). Dans les négociations avec Moscou, les alliés devraient

---

(1) Déclaration de M. Winston Churchill à la conférence de presse tenue à Amsterdam le 10 mai 1946.

(2) Pour le développement de cette idée, voir Gabriel-Louis Jaray, *Prusse et Allemagne*, Paris, Spes, 1946.

(3) Préface du *Livre blanc polonais*, 1940, p. 23.

(4) « ...à la suite de la tardive unité de l'Allemagne, Berlin ne fut jamais une capitale incontestée... Des centres comme Munich s'appuyaient sur un régionalisme poussé ; d'autres fois, ils étaient reconnus comme capitales intellectuelles : Francfort-sur-le-Mein, ou encore pour la peinture : Dusseldorf et Munich, et Cologne comme capitale religieuse du catholicisme allemand... Aujourd'hui, alors qu'en fait l'unité de l'Allemagne est détruite, Berlin n'est plus capitale. » (Wiss-Verdier, *Documents*, 1948, cahier 4, p. 274.)

(5) La revue *Documents* d'Offenbourg-en-Bade soutient que « l'U. R. S. S. ne désire pas que les alliés occidentaux quittent Berlin, parce que la Russie espère encore faire de Berlin la capitale de l'Allemagne future. En chassant les alliés occidentaux de Berlin, les Russes hâteraient la constitution d'une Europe occidentale et les forceraient à choisir pour poursuivre leur conversation une ville dont l'importance pourrait bien faire pâlir l'ancienne capitale du Reich ». Aussi les communistes intriguent-ils en ce sens ; d'après la même revue (1948, cahier 4, p. 279 et 280), « on a pu voir Saillant, secrétaire général de la Fédération syndicale internationale, loger en secteur soviétique et ignorer entièrement les autorités françaises d'occupation ».

faire restituer, en échange de Berlin, la Saxe et la Thuringe, ou au moins, cette dernière, qui a été évacuée par eux pour y laisser installer les Russes et qui fait partie intégrante de la vieille Allemagne. Il sera alors loisible aux alliés de provoquer la fondation d'une confédération germanique entièrement indépendante, dont feraient partie les Etats historiques; Bade, Wurtemberg, Bavière, Hesse, Hanovre et, deux Etats nouveaux, la Rhénanie et la Wesphalie ; la Thuringe, la Saxe y auraient leur place réservée ; l'Autriche pourrait y être associée ; par contre les régions au delà de l'Elbe, y compris celles du Schleswig-Holstein, occupées aujourd'hui par les Anglais, en seraient exclues. Une telle organisation serait dans la ligne de la tradition nationale des Allemands antérieurement à leur défaite par la Prusse et les alliés devraient envisager non seulement d'en assurer la création, mais d'en favoriser la consolidation, en concluant avec cette Confédération un traité de paix et en l'admettant dans l'Europe occidentale. Cette politique serait dictée par la pensée de lui donner une vie matérielle acceptable et de la réintégrer dans la civilisation de l'occident. On n'y parviendra qu'avec l'aide de la Suisse alémanique et de l'Autriche.

Le fait essentiel, c'est en tous cas que, malgré la défaite et les amputations, l'Allemagne en 1949 compte le même nombre d'habitants que l'Allemagne d'Hitler en 1933 et que, dès lors, elle devrait avoir, les choses restant inchangées, une population double de celle de la France dans trente ans. Cette constatation signifie que, si l'on maintient la structure nationale de l'Allemagne, en laissant celle-ci sous la direction prussienne de Berlin, les mêmes causes qui ont amené les trois guerres de 1870, de 1914 et de 1939 engendreront les mêmes effets. Qui peut croire que les occupations, les contrôles, les démolitions continueront pendant plusieurs décades et ne seront pas rapidement annulées ! Comment n'a-t-on pas sans cesse présent à l'esprit que pour abattre la puissance militaire prussienne, qui a occupé les deux tiers de l'Europe, il a fallu conjuguer les forces des Etats-Unis, de la Russie et de la Grande-Bretagne et lutter pendant cinq années ? Comment veut-on que la France puisse vaincre dans un combat inégal un adversaire qui ne pensera qu'à reprendre sa supériorité *über alles*, et à préparer la guerre avec une discipline rigoureuse ?

Maintenir une unité économique et politique de l'Allemagne

centrée à Berlin, c'est maintenir l'infrastructure qui permettra la construction d'une nouvelle machine de guerre. La Russie estime pouvoir s'en servir pour bolcheviser tout le Reich ; si elle était prévoyante, elle devrait redouter que ce mécanisme ne se retourne contre elle, si elle ne se résoud pas à composer et à accomplir un cinquième partage de la Pologne, à supposer que d'ici là ses constructions ne s'effondrent pas et que ses bastions ne se retournent pas contre elle.

L'Angleterre croit que ce maintien est une condition de l'équilibre de l'Europe et de la reprise de son commerce ; comment l'expérience du IIIe Reich n'a-t-elle pas dessillé ses yeux ?

Des Français pensent qu'il faut s'incliner devant ce qu'ils considèrent comme une fatalité historique, alors que ce sont leurs erreurs et leurs abandons successifs qui ont livré à la Prusse l'Empire de l'Europe centrale transformé en centre industriel de la guerre. On ne peut s'empêcher de penser au dicton antique, en le modifiant légèrement : Jupiter rend aveugles ceux qu'il veut perdre.

Mais ce plan ne supprime pas l'obstacle né des faits que nous avons révélés. Décongestionner l'Allemagne occidentale n'est pas une entreprise facile à conduire à bien, puisqu'au contraire, ses voisins ne pensent qu'à expulser de leur territoire les Allemands qui peuvent s'y trouver. L'œuvre immédiate des occupants doit être de rechercher la solution de ce problème, de trier parmi les réfugiés les éléments prussiens et les éléments non-prussiens, et d'installer le plus possible ces derniers sur les terres collectives ou de les placer comme ouvriers agricoles.

En résumé cette invasion de réfugiés, jointe aux oscillations et aux incertitudes de la politique des alliés, a créé en Allemagne une atmosphère d'instabilité et de mécontentement, souvent même d'insécurité et d'impuissance, qui mérite la plus sérieuse considération. Est-ce une politique que de ne compter que sur ses chars et ses baïonnettes pour interdire ou réprimer une explosion provoquée par l'extrême misère et par le désespoir ? La situation serait tout autre si dès 1945 les alliés avaient eu une politique précise, cohérente et forte. Chacun d'eux a changé ses vues : Staline voulait à Yalta démembrer l'Allemagne, le secrétaire d'état Byrnes l'affirme (1). Aujourd'hui la Russie croit de son intérêt de favoriser la renaissance d'une

(1) James F. Byrnes, *Cartes sur table*, Paris, Morgan, 1947, p. 64.

Allemagne bismarckienne rendue unitaire, pour y répandre par le truchement prussien les influences bolchevistes. Churchill était favorable à la séparation de la Prusse, alors que le gouvernement anglais favorise plus ou moins l'unité politique et économique de l'Allemagne. Roosevelt s'accordait avec Staline à Yalta pour démembrer l'Allemagne, tandis que ses successeurs prônent une unité économique centrée à Berlin et une fédération politique d'Etats plus ou moins souverains.

Le Gouvernement français a mis d'abord l'accent de sa politique sur l'indépendance de la Ruhr et de la Rhénanie et sur le protectorat de la Sarre ; puis il s'est rabattu sur un contrôle militaire interallié très strict de la Ruhr ; il n'a pas mis au premier plan de ses préoccupations le remède au danger d'avoir à ses côtés sur un espace restreint, un état unifié de 70 millions d'hommes qui n'auront pas les moyens d'y vivre et qui provoqueront une nouvelle explosion. En somme ce qui a manqué au cours de ces quatre dernières années, c'est une vue nette des problèmes, une politique précise, une action cohérente et une exécution forte et juste. Si les Alliés ne se mettent pas aujourd'hui à la tâche et ne reconsidèrent pas tous les éléments du problème pour en fixer la solution, on peut être assuré que de la nouvelle structure de l'Allemagne que nous avons décrite, sortira crise, désordre et violence. Rappelons-nous le mot d'Edda Mussolini, fille du Duce et femme de Ciano, qui a si bien connu les dirigeants de Berlin : « Si les Alliés ne veillent pas, dans cinquante ans, ils jetteront le monde dans un nouvel enfer. »



Le problème des réfugiés n'a, en tous cas, pas détruit les cadres politiques traditionnels de l'Allemagne. Chacun d'eux a voté non en réfugié, mais en partisan d'une formation politique; ce fait implique une certaine assimilation de ces Allemands à leur nouveau milieu. Mais tous les partis sont de la sorte imprégnés de leur influence. Comment la nouvelle Allemagne occidentale va-t-elle réussir à absorber ou à éloigner dix ou quinze millions de réfugiés ? C'est le problème allemand qui demande une solution urgente.

GABRIEL-LOUIS JARAY.

ESSAIS ET NOTICES

LE SOUVENIR DE MORÉAS

J'ai été lié avec Jean Moréas par une parenté commune, celle des Kalamogdartis. La grand-mère de Moréas, la mère de son père, Adamantios Papadiamantopoulos, était une Kalamogdartis. Nous étions parents. J'étais très jeune alors ; je commençais seulement à m'amouracher de Clio, et n'étais pas encore directeur au ministère des Affaires Etrangères. Moréas disait de moi : « C'est un charmant garçon, mais il ne comprend rien à la poésie. » Néanmoins, j'ai aimé la poésie de Moréas. Cependant, pour ne pas le faire mentir complètement, j'ai aimé aussi sa prose.

Le père de Moréas, juriste distingué et procureur général à la cour de cassation, aimait, comme tant de Grecs, à déclamer des poèmes d'auteurs anciens. Il donna ainsi le goût de la poésie à son fils. Il lui donna aussi le goût des études. Ayant personnellement accompli ses études supérieures en Allemagne, il voulut que son fils y accomplît les siennes. Mais Moréas ne supporta pas l'existence dans ce pays. Il se hâta de rentrer à Athènes. Son père lui fit reprendre la route du pays des universités célèbres. En pure perte. Un beau matin, Jean Moréas plia bagages et vint s'installer en France, sa seconde patrie, définitivement.

Adieu à la maison qui l'avait vu naître, rue des Philhellènes, à Athènes ! Adieu au vieux père qu'il adorait ! Quand on le revit à Athènes, en 1904, pour la représentation d'*Icare,* au Théâtre Royal, puis au Stade, il dit à Myrtiotissa : « Il faut que tu joues Antigone. » Pour plaire à Moréas, Myrtiotissa, notre grande poétesse, apprit le rôle et le joua. Quant à lui, en

cette année 1904, il fut heureux de son succès. *Icare* fut un triomphe. On ne se rendait pas compte que l'on entendait une langue étrangère, tellement la traduction était étroitement liée au texte grec ancien et illuminée par lui. Seul le grand poète grec moderne qu'était Moréas avait pu accomplir cet exploit. L'air retentissait d'applaudissements : les spectateurs acclamaient sans cesse et cette magnificence du style et cette divine harmonie des vers. « Il me semble que ce jour-là Moréas fut heureux, confiait plus tard Myrtiotissa. Il avait payé une dette à la Grèce, car il savait très bien qu'à elle seule il devait ses dons exceptionnels. Il quitta Athènes en promettant : « Je pars, mais je reviendrai, un de ces printemps. »

Nous ne le revîmes plus à Athènes, mais à Paris, cinq ans plus tard, en 1909. Il était alors tout à fait changé, dépourvu de son bel entrain. Il paraissait traîner une existence sans objet. Entre temps, son père était mort en 1908. Quand il avait appris ce décès, Moréas avait parcouru, toute une journée, les rues et les boulevards de Paris, clamant sa peine et répétant : « Mon père n'était pas un homme ordinaire, c'était quelqu'un ! » En 1909, donc, nous le rencontrâmes longuement à Paris. Et un soir, au café Vachette, il nous dit : « Hier, j'ai été chez un ami français, en dehors de Paris. Il voulait absolument me faire voir sa nouvelle installation et ses précieuses collections. Des collections de coquillages, et d'autres de toute espèce. Des années durant, il les avait réunies et il était très fier de ses acquisitions. Il me demandait sans répit comment je trouvais ceci ou cela. Que lui dire ? — Et que lui avez-vous dit ? — Joli ! Superbe ! Mais pour que tu aies eu, mon ami, la patience de rassembler tout cela avec tant de peine, afin d'orner ta maison de choses rares et difficiles à trouver, cela veut dire que tu as décidé de te fixer pour de bon ici-bas ! » Las de la vie, désabusé ! C'était en 1909.

L'année suivante, il mourut, frappé par une congestion cérébrale. Il attendit sa dernière heure avec une sérénité olympienne. Et quand un de ses amis français, pour le réconforter, s'avisa de lui dire qu'il guérirait, Jean Moréas se souleva sur son lit, et répliqua avec colère : « Que dis-tu ? recommencer cette bêtise !... »

A Athènes, on l'aimait. On continuait d'évoquer les bonnes soirées passées auprès de lui. Myrtiotissa parlait souvent du

poète, qui s'arrêtait, le soir, rue Thémistocle, et criait au père de la future poétesse et de ses sœurs :

— Aristomène, me confies-tu tes filles, ce soir encore ?

— Ne sachant comment refuser, racontait ensuite Myrtiotissa, notre père nous laissait partir. Alors tout près de lui, dans la voiture, je me réjouissais de sa compagnie. C'était comme s'il ouvrait une fenêtre et me laissait pénétrer du regard, jusqu'aux replis les plus secrets, son âme fière, mais profondément meurtrie. La nuit s'écoulait. Le jour était sur le point de paraître. Mais il ne parlait pas de rentrer. — « Chante-moi donc cette chanson populaire de Kroustallo », me disait-il. Il faisait rouler les « r », qui, dans sa bouche, étaient sonores comme les eaux bruissantes du village de Kroustallo...

Ah ! Kroustallo, du village...

On se répétait, à Athènes, ses boutades. Après une promenade nocturne, autour de l'Acropole, tandis que la lune pâle se glissait de temps en temps entre les nuages et éclairait les temples, et qu'il s'absorbait dans la contemplation de la beauté antique, on respectait son silence. Mais il le rompit, en se rapprochant de la fameuse place Syntagma (place de la Constitution) : « A quoi servent toutes ces maisons ? Il faut les démolir et laisser l'Acropole toute seule, comme elle devrait l'être ! » Ou bien, parlant de bonne chère et de pâtisseries, pour quoi il éprouvait un si grand faible : « Ce que l'on peut admirer à Athènes, c'est la grandeur des gâteaux. » Il disait carrément qu'il n'aimait pas la poésie de Solomos, mais il admirait Calvos : « Il est rude et court à merveille. »

C'est là aussi qu'il s'écria :

— La Grèce a trois choses : Sophocle, l'Hymette et Moi !

Un soir, Myrtiotissa lui parla des *Stances ;* et notamment du poème qui commence ainsi :

Solitaire et pensif, j'irai sur les chemins...

— Je l'ai écrit, expliqua Moréas, un soir, dans un faubourg de Paris, auprès du fleuve. Quand je l'eus fini, je le lus, et le relus à haute voix. Je dus le déclamer une trentaine de fois. Tout à coup, une profonde mélancolie s'empara de moi, parce que je pensai que je n'écrirais plus jamais un poème semblable. Mais j'avais tort. Depuis lors, j'en ai écrit de bien meilleurs !...

Autre boutade de Moréas. A Georg Brandès, le critique danois, Moréas demandait à quelle adresse il pourrait lui envoyer quelques-unes de ses œuvres.

— Brandès, Copenhague, tout simplement, répondit le Danois. — Et par courtoisie, il ajouta : — Et moi, comment devrais-je vous adresser mes livres ?

— Moréas, France, tout simplement, riposta du même ton le chantre de Sounion.

Sounion, Sounion, sublime promontoire
Sous le ciel le plus beau...

A Myrtiotissa encore, qui lui demandait pourquoi il aimait tant Racine, Jean Moréas expliquait... si c'est une explication :

— Racine a écrit un vers superbe :

La fille de Minos et de Pasiphaé...

Anna de Noailles devait consacrer à Jean Moréas deux magnifiques poèmes que Myrtiotissa traduisit en grec. C'est dans *Les Forces Eternelles* que figurent les vers dédiés au poète des *Stances*.

Quand la mer Ionienne et la mer de Candie
Enveloppaient de vent et d'azur nos aïeux,
Déjà la Destinée assurée et hardie
Nous montrait d'autres cieux.

. . . .

Puisse la mer tarir avant que ne se taise,
O voyageur guidé par les vents ioniens,
Le murmure que font sur les rives françaises
Votre flot et le mien !

Jean Moréas appelait Anna de Noailles « l'abeille de l'Hymette ». Il eût mieux fait de la surnommer « l'abeille de l'Ida ». Quoi qu'il en soit, tous deux, comme Myrtiotissa, étaient

Du pays délicat et suave
Où le temps est étroit, où les dieux sont petits,
Où la douleur est sage, où la prudence est brave,
Où l'ordre est consenti.

La mère d'Anna de Noailles était née « à Byzance », disait avec intention le poète de *L'Ombre des Jours,* d'une antique famille d'humanistes de l'île de Crète. Cette famille était celle des Musurus, dont l'un, Marc, né à Réthymo vers 1470, mort à Rome en 1517, fut l'élève de Jean Lascaris à Florence et devint archevêque de Monemvassia. Sur sa mère, Anna de Noailles a dit encore : « Bien qu'elle fût élevée à Londres, où

son père représentait la Porte en qualité d'ambassadeur, et malgré les brillants souvenirs que Constantinople lui avaient laissés de son voyage de noces, elle était si fière de son sang crétois, qu'elle en appelait aux filles de Minos à la moindre discussion avec son entourage... »

Anna de Noailles appelait la Grèce sa « terre maternelle ». Elle le déclarait formellement dans l'ouvrage du même titre — *La Grèce, ma terre maternelle* — dédié à Vénizélos. Elle devait au poète, Paul Musurus, son oncle, un parnassien, d'avoir été initiée à la « facture » des vers. Cependant, ajoutait-elle, c'est « d'une Grecque aux yeux allongés », — son aïeule — « soupirant aux Eaux-Douces d'Asie, que je reçus les pleurs de poésie... » Elle disait aussi :

Plus loin, dans un passé plus vieux,
Je vois sur un vaisseau qu'on frète,
Un visage qui dit adieu
Des deux mains aux rivages de Crète...

Myrtiotissa, Grecque elle aussi, et poète comme Moréas et la comtesse, eut à cœur de faire connaître à la Grèce, et en langue grecque, l'œuvre de l'auteur du *Cœur innombrable*, de *l'Ombre des Jours*, etc., etc. Myrtiotissa récrivit donc ces vers en grec, et Eustrate Athanassiadès les préfaça.

« Rien au monde ne peut me toucher davantage, et plus encore, m'enorgueillir, — écrivait alors, dans une lettre encore inédite, Anna de Noailles, — que de penser que mes poèmes, qui doivent à la Grèce autant qu'à la France, seront traduits dans la langue qui ennoblit toutes choses et qui instruisit l'Humanité en toutes ses connaissances. — Ce que chaque être ressent ou dit de bien pourrait toujours être grec... »

Elle appelait Myrtiotissa : « ma charmante collaboratrice dans la langue divine... »

Mais est-ce que dans le cœur de tous les vrais poètes ne circulera pas indéfiniment la fameuse « goutte de sang grec » dont parle magnifiquement Maurice Barrès ? Grecque restait Anna de Noailles. Grec restait Moréas.

SPYRIDION PAPPAS.

CINÉMA

AUX DEUX COLOMBES, film de Sacha Guitry. — *VOLEUR DE BICYCLETTE*, film de Vittorio de Sica. — *LA DERNIÈRE RAFALE*, film de William Keighley.

M. Sacha Guitry use du cinéma, essentiellement, comme d'un procédé d'édition, destiné à la conservation intégrale de son théâtre : texte, mise en scène, interprétation. Ainsi, aussi définitivement que possible, et selon les moyens techniques du siècle, immortalise-t-il non seulement son œuvre, mais sa personne.

Son dernier film *Aux deux Colombes* est la reproduction fidèle de la pièce qui porte ce même titre. Tout s'y passe dans un salon. On n'en bouge pas. Et l'action circule entre un canapé et un bureau. Il faut avouer que le spectateur éprouve un sentiment de claustration.

Quand M. Cocteau réalisa, d'après sa pièce, son film *Les parents terribles*, il ne perdit, lui non plus, pas une bouchée de son texte, il ne lui fit subir aucune métamorphose. Mais l'appareil de prise de vues ne resta pas un instant en place, et la parole suivit les images dans tous leurs coins et recoins. *Les Deux Colombes* de M. Guitry sont tout au contraire dans une cage, et la caméra a été imperturbablement reléguée au rang de trou du souffleur. De surcroît, à mon avis, cette comédie n'est pas l'une des meilleures du célèbre auteur-acteur.

On en connaît le sujet. Un célèbre avocat parisien a épousé, en secondes noces, il y a plus de vingt ans, la sœur de sa première femme. Celle-ci était considérée comme morte dans l'incendie d'un cinéma en Amérique du Sud. Un beau matin, l'épouse fantôme réapparaît. Elle avait perdu la mémoire. Où a-t-elle vécu pendant tout ce temps? Dans une maison de santé. Guérie,

la voilà qui vient reprendre sa place au foyer conjugal. Son retour provoque un désastre, et d'autant qu'elle est demeurée un peu hystérique. Les deux sœurs vont se disputer avec âpreté le même mari. Grâce au ciel et aux quarante millions de l'héritage paternel que l'épouse ressuscitée rapporte dans ses bagages, la réconciliation entre les deux femmes ne tardera pas, cependant, et elles iront fonder un magasin d'antiquités sur la côte d'Azur. Leur bigame d'époux faisant sien le proverbe, se consolera avec une certaine grande-duchesse surgie bien à propos pour lui redonner goût à la vie.

Il est évident qu'il y a certaine invraisemblance. La première des deux femmes pouvait bien avoir perdu la mémoire, mais non son identité. Et par ailleurs, comment la seconde a-t-elle pu durant vingt ans ignorer qu'elle était l'héritière de son père ? Mais la désinvolture d'auteur de M. Guitry n'a jamais été de sa part que séduction.

On trouvera que certaines reparties sont bien faciles, qu'elles partent mais n'arrivent point. Il est difficile de faire rire en continuant à prendre Sainte-Beuve pour une martyre chrétienne ou en faisant mine de manier un manche à balai quand on évoque les danseuses de l'Opéra.

En revanche, le meilleur Guitry se retrouve intact quand le mari n'ose plus même craquer une allumette sous les yeux d'une femme qui a failli brûler vive, ou quand il s'excuse de n'avoir pu se procurer ses cendres, pour deux bonnes raisons, la première étant qu'elle n'avait pas péri, la seconde que toutes les cendres était fâcheusement mélangées.

De même, alors que la scène de la première rencontre de l'avocat et de son épouse est admirable et d'un irrésistible comique, celle de la confrontation des épouses et des témoins n'est plus drôle du tout et, au contraire, interminablement languissante. Les personnages ne semblent avoir aucun rapport les uns avec les autres, ils sont photographiés isolément, et quand un plan d'ensemble les réunit, ils apparaissent si éloignés que leurs disputes et leurs propos tombent dans le vide.

M. Guitry a si bien senti lui-même que cette pièce faisait un film peu film, qu'il lui a ajouté un générique fort développé et qui à lui seul compose une sorte de sketch. On y voit l'auteur sur le plateau du studio surveiller les préparatifs, présenter ses collaborateurs et se divertir à nous montrer l'envers du cinéma.

Il reste qu'*Aux deux Colombes* réunit une interprétation brillante : Marguerite Pierry, Suzanne Dantès, Lana Marconi et Pauline Carton. Et Sacha Guitry dans ce rôle qui lui est évidemment familier d'un homme encombré d'épouses à la fois successives et simultanées, garde une autorité charmante que sert l'une des plus belles voix vraiment qu'on ait jamais entendues sur une scène de théâtre ou un écran.

***

Personne n'a oublié le merveilleux film du metteur en scène italien Vittorio de Sica, qui s'appelait *Sciuscia* et qui évoquait la vie des enfants abandonnés en Italie, *Le voleur de bicyclettes* devrait nous émouvoir moins. Car tout d'abord, il ne s'agit pas du voleur, mais du volé. Et le rôle de victime, en soi, n'est pas dramatique. Il peut faire pitié, mais ce n'est pas là un sentiment violent. De surcroît, si l'on s'en tient à la lettre du film, on a peine à prendre le vol d'une bicyclette pour une de ces tragédies dont un destin ne se relève pas. On a beau nous expliquer qu'une bicyclette, au lendemain d'une guerre mondiale, est un objet de la plus grande rareté, et que le possesseur de cet engin a fait les plus gros sacrifices pour l'acquérir, enfin que son gagne-pain est suspendu à cette possibilité qu'il a de dédaigner l'autobus, je répète que cette situation n'est pas de celles qui tirent les larmes et mettent l'âme en émoi. Mais le puissant intérêt de la nouvelle œuvre de Vittorio de Sica est ailleurs. Et d'abord le film est techniquement admirable et plusieurs scènes en sont vraiment d'une très grande beauté. Il s'ajoute à cette déjà longue série de films qui a fini par constituer en Italie, depuis la guerre, un véritable romancero.

Un ouvrier, un colleur d'affiches, obtient enfin après une longue attente administrative, le bon qui lui permet, en vendant les draps de son pauvre ménage, d'acheter la bicyclette nécessaire à son travail. Mais dès qu'il l'a eue en sa possession, elle lui est volée par un voyou, au bord d'un trottoir. Le film ne sera que la longue recherche du voleur par le volé. Ce dernier finira par retrouver dans un quartier populaire le garçon qui a fait le coup. Il le secoue un peu rudement, mais l'autre simule une crise de haut mal et tombe à terre. La foule prend le parti de

celui qui semble le plus faible, et s'apprête à corriger l'honnête homme. L'apparition d'un policier met la racaille en fuite, mais ne rend pas le vélo à son propriétaire.

Finalement las de cette vaine recherche, le volé à son tour se résoud, à défaut de son bien, à s'emparer de celui des autres. Et il enfourche la première bicyclette rencontrée solitaire. Malheureusement il n'est pas aussi dégourdi que celui dont il a été victime. On le rattrape. Et c'est tout juste s'il ne prend pas le chemin d'une prison, que les vrais voleurs savent parfaitement éviter.

Telle quelle, et réduite à sa plus simple expression, cette histoire semble, comme je l'ai dit, ne pouvoir atteindre au sublime. C'est un tort. Car M. de Sica a le don de transfigurer la réalité, et il ne saurait être pris pour un de ces artistes qui travaillent dans le social, comme on en voit tant aujourd'hui.

Sciuscia était moins le récit des aventures d'enfants malheureux qu'un chant consacré à la puissance imaginative de l'enfance elle-même. Et *Voleur de bicyclette* n'est rien moins, si l'on y songe, qu'une longue quête de la justice en personne. Non pas seulement celle des hommes, dans un cas qui ne saurait l'alerter gravement, mais celle qui impose à une âme la solitude ou qui l'en libère. Car c'est être seul que d'être en pure perte ce que l'on est, et le héros de *Voleur de bicyclette* n'est que cela : quelqu'un qui sait qu'il n'est rien. A la poursuite de ce qu'on lui a pris, il est à la recherche de soi-même.

On voit que si, sur le plan strictement dramatique, cette œuvre paraît, disons le mot, un peu niaise, elle est d'une tout autre envergure à être jugée sur le plan moral. Et c'est celui-là qui est le vrai.

On ne saurait en douter parce que M. de Sica a eu l'admirable idée de faire accompagner, tout au long de sa lamentable équipée le héros, par un enfant, un tout petit garçon, son fils. L'homme, obsédé par son idée fixe ne s'aperçoit positivement pas de cet amour étranglé, ahuri, que lui porte le petit. Il ne voit pas ces yeux lourds de larmes, ce visage bouleversé de ne rien comprendre. Au contraire cet enfant l'encombre et il ne sait qu'en faire. Il ne comprend pas qu'un ange marche à ses côtés. Le gosse halète derrière son père, voudrait lui venir en aide, s'accroche à ses jambes, et finalement s'égare. A cet instant, l'homme croit que son fils s'est noyé. Affolé, il s'aper-

çoit que le drame qu'il croit vivre n'est pas le vrai, et que tout le menace encore et d'une façon qui pourrait être infiniment plus tragique.

La scène, où la puérilité humaine et la gravité de l'enfance se réconcilient, est bouleversante. Elle se passe dans un restaurant. Le père veut offrir ce luxe à son fils. Mais cet endroit est trop cher pour eux. Ils y maintiennent, malgré tout, l'un et l'autre leur dignité, et le gosse soutient avec une innocence totale les regards dédaigneux d'un petit garçon fort bourgeois qui se trouve à une table voisine.

Il y a aussi dans une église, un moment d'un humour cruel que je m'en voudrais de ne pas décrire.

Le volé a retrouvé un témoin du rapt de sa bicyclette, lequel est un vieillard misérable.

Mais ce dernier, soit peur, soit stupidité, ne veut pas parler. Il se réfugie dans une église où une messe se trouve être célébrée devant une foule de clochards. D'étonnantes dames du monde président cette cérémonie. Le volé cherche son homme parmi l'assistance. Il le fait avec tout le respect dû au saint lieu, mais il le fait tout de même. A voix basse, il cherche à obtenir les renseignements qu'il attend et desquels dépend que le voleur soit retrouvé. Le vieux résiste. L'autre cherche à l'entraîner au dehors. Bref, il y a, dans ce coin de l'église de l'agitation, du bruit. Les dames patronnesses aidées de quelques bons jeunes gens veulent les faire cesser et expulser le perturbateur. Mais ils ne pourraient y parvenir sans accroître le scandale même, car celui-là qu'on accuse de le provoquer sent bien de toute son âme qu'il n'y a pas d'autre scandale que celui dont il est victime.

Enfin, c'est une scène extraordinaire que celle de l'empoignade du voleur et du volé dans une ruelle sinistre, et au cours de laquelle le voyou se roule sur le pavé secoué par l'épilepsie. Ce sont là des images dont on voudrait dire qu'elles sont comme rongées jusqu'à l'os, si la métaphore n'avait textuellement quelque incohérence. C'est pourtant l'impression que l'on en reçoit : férocité, dénuement, gangrène.

Voilà un très beau film et qui mérite toutes les récompenses internationales qui se sont abattues sur lui au cours des festivals cinématographiques de l'été.

***

Je ne connais pas d'univers plus profondément odieux que celui dans lequel se déroule ce film américain : *La dernière rafale.*

La nuit, tout le temps. La sordide rue américaine, et ses éclairages au néon, au néant. Ces lieux de plaisir d'une tristesse immense. Et plus précisément : telle chambre délabrée dans un hôtel qui est un bouge, tel couloir de prison glacial, livide, tel bar mécanique où les hommes sont encore plus que les choses, des ustensiles.

Mais ce film est si âpre, si dur, si coupant que l'atmosphère criminelle dans laquelle il baigne, bien loin d'apparaître comme le comble de la cruauté, serait peut-être et au contraire sa seule façon de mettre en jeu et en circulation, la vie. Je m'explique. Je veux dire que ce monde est à ce point sinistre que le crime en quelque sorte l'humanise. Et fut-il, à la limite de la bête, un être qui lutte, se bat, et répand la terreur est moins effrayant en soi que la mort ne l'est elle-même. Enfin, par exemple et pour tout dire, je préférerais être sur la lune, en compagnie d'un assassin, au risque d'être tué, que d'y être seul.

Or, je ne sais pas si l'auteur de ce film, M. William Keighley, s'en est rendu compte, mais son Amérique donne froid dans le dos. La préfecture de police est aussi inquiétante, avec ses étendues de bureaux, de corridors, de grillages, avec ses appareils détecteurs, enregistreurs, émetteurs, calculateurs, et son personnel méthodique et impitoyable que le sont le repaire des bandits et l'immonde plèbe qui y circule.

Comme film dit d'atmosphère, je crois, en vérité, qu'on ne fait pas mieux que *La dernière rafale.* Toutes portes rabattues, il ouvre passage vers l'enfer.

Et voici l'histoire :

Dans une ville provinciale américaine, plusieurs meurtres ont été commis au cours d'attaques menées par une bande de gangsters, contre une banque et une boîte de nuit. La police soupçonne le propriétaire d'un gymnase, situé dans un quartier périphérique, d'être le chef des criminels. On charge un inspecteur râblé et courageux d'aller y voir. Ce dernier se rend au gymnase. L'endroit est infâme. Tout autour des rings une jeunesse positivement bestiale se démène et se cogne. La puanteur

de l'embrocation, de la sueur, de la fumée, pour nous parvenir s'en remet au sens de la vue, mais n'en est pas moins offuscante. L'inspecteur défie une brute de la plus belle épaisseur et lui tient tête deux rounds. Il attire ainsi l'attention du patron, qui bientôt l'engage dans sa troupe. Un soir se décide l'attaque d'un hôtel particulier somptueux. Le policier prévient ses collègues que c'est le moment ou jamais de cueillir la bande. Mais un des hauts fonctionnaires de la préfecture est vendu aux gangsters. Il les alerte. La police fera chou blanc. Les criminels cherchent qui a pu les trahir. Le chef croit que c'est sa femme. Il lui administre une volée de gifles. Mais rentrant à l'improviste au milieu de la nuit, dans son gymnase il devine que quelqu'un qui s'y trouvait vient de fuir. Un *punching-ball* suspendu au plafond se balance tout seul, dans le vide. La scène est extraordinaire. Dans l'ombre de la cave située sous le gymnase, l'inspecteur et le gangster s'évitent l'un l'autre et se cherchent néanmoins.

Finalement le bandit aura la preuve que parmi les siens, le mouchard est bien ce dernier venu, dont l'appartenance à la police est certaine. Il organise un coup contre le coffre-fort d'une usine, et arrange l'affaire de telle façon que l'inspecteur devra y être abattu par la police elle-même. Trop de complications. Mauvais calcul. L'heure de la justice approche, ou du moins de la décision. Un jet de couteau : le veilleur tombe. Aussitôt la nuit éclate comme un orage. Les phares, les projecteurs étincèlent soudain de partout. Le gangster fuit. Il s'accroche à des rampes de fer, il s'embusque derrière les machines. Où se passe ce drame ? Qui sait où l'on est ? Cette usine ne fabrique que de la mort. Immobile elle est en plein travail. Des salves crépitent. Les balles volent sur la ferraille. Des vitres se brisent. Le crime prend un visage de naphte. Il brûle dans l'ombre. On le cerne. Il court, descend des escaliers, tombe. Enfin une porte. De l'autre côté sont braquées des mitraillettes. Leur feu fusille l'homme.

Ce ne pourrait être qu'un film policier comme tant d'autres. Mais nul n'a jamais eu cette austérité terrible. Dans un tel monde pas un geste, pas un souffle ne peuvent être perdus. A chaque minute l'enjeu est sur la table, et peut y être raflé ; et vraiment au nez de Dieu. Il s'agit de l'argent, bien entendu, et de la seule morale de l'argent. Mais à ce point qu'ils engagent salut et dam-

nation, et que le destin métaphysique de cette lamentable humanité s'y trouve lié.

On peut comparer avec le film italien dont je viens de parler précédemment et qui à côté n'est qu'innocence. Un homme est encore un homme en Italie, même aux abois. Dans l'Amérique de *La dernière rafale* il n'est plus qu'un individu anonyme, prisonnier total de l'espèce et soumis à ses lois. Que ces dernières soient honnêtes ou criminelles, il semble que cela importe peu. C'est leur épouvantable rigueur qui seule compte.

Ce film glacial, lugubre, funeste fait plus peur qu'une statue de l'île de Pâques. Il témoigne d'une civilisation inconnue.

ROGER LANNES.

A TRAVERS LA PRESSE

MARXISME ET RÉALISME

Le Bulletin hebdomadaire de *France-Documents* commente le rapport établi par la Commission de vérification des comptes des entreprises publiques. Ce rapport n'est qu'une réédition de celui de la Cour des Comptes dans un style édulcoré. La nouvelle Commission s'exprime « à mi-voix » et avec quelques précautions :

« Elle enregistre et déplore la gabegie, l'incompétence et les privilèges. Elle montre comment les nationalisations, réalisées à l'esbrouffe dans le désordre et la confusion des institutions, ont créé une féodalité qui pèse lourdement sur le travail productif. Elle rappelle que le décret Marcel Paul-Croizat, fixant le statut du personnel de l'Electricité de France, a été pris en pleine illégalité, sans l'avis des ministres des Finances et de l'Economie, sans consultation du Conseil supérieur de l'Electricité. Elle montre comment, afin d'attacher au Parti le personnel de cette industrie, M. Marcel Paul l'a fait bénéficier à la fois des avantages de rémunération dont bénéficiaient les employés des entreprises privées et des garanties de stabilité, d'avancement, de retraite en usage dans les administrations publiques. Elle montre comment, par une abusive distribution de grades et de promotions, on a fait glisser la quasi-totalité des agents vers les échelles supérieures, les échelles un et deux étant pratiquement vides, les échelles six à dix comprenant plus des trois quarts des effectifs. Elle expose aussi comment les salaires officiels sont accrus, sans qu'on n'en parle jamais, par une série de prestations et avantages qui, en 1948, représentait 62 % du salaire nominal et qui atteindront cette année 64 %. »

A la rentrée, l'Assemblée devra étudier la réforme du secteur nationalisé. La hausse des tarifs du métro, de la S. N. C. F., bientôt suivie, il faut le craindre, de celle du gaz, rend la question urgente. Le rédacteur de l'article croit qu'on prononcera beaucoup de discours mais qu'aucune mesure efficace ne sera prise. La raison est que la majorité de l'Assemblée a été élue sur le programme du C. N. R. rédigé par des marxistes. Elle est et restera donc collectiviste.

Le mal est-il donc sans remède ? Non, car il faut faire en France la part du bon sens qui réagit contre l'absurdité officielle :

« Toutes les mesures votées, décrétées, promulguées en grande pompe sont donc affectées tacitement d'un coefficient d'inapplication qui, au beau temps du dirigisme élémentaire, atteignait 100 pour 100 dans certaines communes favorisées, et qui, aujourd'hui, est fort variable selon les rubriques. Il fut une période où la détention et le commerce de l'or étaient punis des travaux forcés : la résistance opiniâtre du pays à ces prohibitions a finalement contraint l'Etat à rétablir lui-même

le marché libre de l'or, et les réserves de métal aux mains des particuliers constituent pour après-demain la garantie suprême de la stabilisation. L'Angleterre, en dépit de son civisme, ou plutôt à cause de son civisme, se trouve courir un danger plus grave que nous, précisément parce que l'absurdité socialiste y a sévi durant trois années pleines, sans rencontrer de résistance occulte. Les tumultueuses manifestations des détaillants touchés par les récentes baisses autoritaires prouvent qu'à cet égard quelque chose commence à changer de l'autre côté de la Manche. »

Chez nous ce système ruineux pour le pays, est tempéré par l'indiscipline et l'initiative personnelle. En outre, le semi-collectivisme que nous subissons ne tient que par les subventions régulières des Etats-Unis. Or, le plan Marshall prendra fin en 1952 et, cette année déjà, les crédits en ont été réduits. Il faudra donc que la France s'organise selon des vues réalistes.

« Tout s'est passé jusqu'à présent comme si la guerre avait enrichi le pays, comme si la guerre et l'occupation avaient fait naître une telle abondance que des réformes jugées difficiles, parce que trop coûteuses en période de prospérité, fussent devenues possibles par la vertu régénératrice des destructions. On s'efforce de faire croire au prolétariat que l'abolition de l'étatisme (il n'est pas d'autre façon de le réformer) est une menace pour son niveau de vie. Il faudra lui expliquer sans lassitude que le retour aux activités payantes est précisément le seul moyen de soutenir ce niveau de vie et de le mettre à l'abri d'une régression brutale. Seules des activités rémunératrices, des industries de base organisées en vue du rendement permettront de financer une Sécurité sociale réellement sûre. Il n'est pas d'autre solution : c'est là où se trouve la nouveauté et la raison. »

En attendant, notre organisation actuelle fait que nous sommes menacés, pour cet hiver, de nouveaux conflits sociaux. Dans *la Bataille*, M. François Laparade se demande où frappera la C. G. T. communiste si elle passe à l'action dès l'automne comme elle le fit, l'an passé, dans le bassin minier du Nord.

Selon lui aucun terrain n'est actuellement préparé. Les circonstances dicteront le choix selon le mécontentement plus ou moins grand du monde ouvrier ou paysan et l'évolution internationale. La première des causes perturbatrices sera évidemment la hausse des prix :

« La sécheresse y suffirait. Mais des facteurs spéculatifs entreront également en jeu, en face desquels le gouvernement sera désarmé. Les conversations des ouvriers dans les usines sont très révélatrices de l'amertume qui s'exprime devant les difficultés grandissantes de l'existence.

« Ainsi que le disait un personnage très au fait de la psychologie ouvrière :

« Le prix d'une simple paire de chaussures fera plus pour la grève, dès la rentrée, que tous les discours de propagande. »

« Et le fait est. Mais le gouvernement, qui comprend pourtant une personnalité éminente du « cuir », a l'air d'ignorer cet aspect — de base — de la question. »

Seconde cause : le chômage. Au dire de la C. G. T., le gouvernement aurait lui-même donné l'impulsion en opérant dans le désordre la liquidation du personnel de la S. N. E. C. M. A. On voit comme le thème sera facile à exploiter.

« Une méconnaissance du côté humain du problème, les difficultés de reclassement de ce personnel ont engendré une sourde irritation. Les cloisonnements politiques entre centrales syndicales disparaissent sur un chapitre comme celui-ci :

« D'où l'axiome :

« Une classe ouvrière, menacée de chômage, refait d'elle-même son unité. »

« Le principe est connu. Un motif de plus pour la C. G. T. de ne rien brusquer. »

La C. G. T. compte donc, à la faveur de ces difficultés, retrouver l'unité qu'elle a perdue. Quant au plan de combat proprement dit, il sera dicté par les événements. Et aussi, n'en doutons pas, par les maîtres de Moscou.

Ajoutons-le : malgré le mal causé en France par l'intervention étrangère, la source de nos maux est en nous et la cause réside au sommet. Depuis la Libération, nous n'avons pas su nous donner une Constitution satisfaisante. C'est une voix venue de Suisse qui nous le rappelle avec quelque sagesse. Dans le *Journal de Genève*, M. Pierre Bernus examine le problème constitutionnel français :

« Que la question constitutionnelle demeure posée en France, malgré l'établissement récent, en 1946, d'une nouvelle Constitution, qui ne fut d'ailleurs adoptée, au referendum (après qu'un referendum précédent eut rejeté un premier projet), que par 9.263.000 voix sur 17.735.000 votants et 26 millions d'électeurs inscrits, c'est un fait évident, bien que depuis quelques mois on en parle peu. Le fonctionnement du nouveau régime n'a certainement pas donné les résultats promis par les constituants, particulièrement en fait de stabilité gouvernementale. La campagne du R. P. F. qui, bien qu'elle paraisse pour le moment avoir perdu de son élan, reprendra sans doute, vise en premier lieu la réforme de la Constitution. »

L'auteur rappelle l'article de M. Henri Becquart paru sur ce sujet dans *la Revue* et commente les diverses solutions entre lesquelles nous avons le choix. La première, qui consisterait à rétablir la Constitution de 1875, aurait été la meilleure après la Libération car elle aurait permis de procéder, à tête reposée, à une révision indispensable des textes. Il n'est plus temps d'y penser aujourd'hui.

« Il faudrait trouver un système qui assure au pouvoir exécutif une stabilité et une possibilité d'action suffisantes, tout en maintenant un contrôle parlementaire faute duquel on aboutirait à un régime d'autoritarisme arbitraire. Quelle est la meilleure recette pour établir l'équilibre entre un gouvernement qui doit être fort et un parlement qui doit pouvoir jouer le rôle de frein ? Chacun, suivant la pente de son tempérament, donne la sienne.

Si l'on écoutait les hommes d'extrême-gauche, on maintiendrait la Constitution actuelle en s'en servant pour augmenter encore, autant que possible, le pouvoir de l'Assemblée, dont le gouvernement ne doit être, à leurs yeux, qu'une commisssion exécutive. C'est là le type même du régime sans contrôle, car on ne se contrôle jamais bien soi-même. L'expérience a prouvé, d'autre part, que, dans l'état de division politique où est la France, on risquerait fort de n'aboutir qu'à une instabilité et même à une anarchie gouvernementales.

On serait curieux de savoir exactement quel est le système que le général de Gaulle a en vue. Il a affirmé à maintes reprises la nécessité d'un gouvernement fort, qui serait soustrait à l'action excessive des partis et, à cet effet, celle d'une stricte séparation des pouvoirs. Mais il n'a jamais indiqué avec précision par quels moyens il entendait atteindre les buts qu'il vise. »

En fin de compte, les préférences de M. Bernus semblent aller au plan de M. Henri Becquart. Il y voit l'avantage de limiter le Parlement à un rôle purement législatif et de rendre le gouvernement responsable devant le seul chef de l'Etat. La solution serait souhaitable, en effet. Mais il ne faut pas compter sur l'Assemblée actuelle pour l'appliquer.

TITO ET MOSCOU

La question Tito continue d'agiter les Balkans. Les journaux russes annoncent qu'un parti communiste fidèle à Moscou se constitue clandestinement en Yougoslavie. La chose n'a rien d'invraisemblable dans un pays où la passion politique et l'activité des conspirateurs constituent une tradition nationale. D'autre part, les relations entre la Yougoslavie et la Tchécoslovaquie semblent assez froides. Le gouvernement de Prague n'a pas invité la Yougoslavie à la foire qui doit s'ouvrir le 11 septembre dans la capitale tchécoslovaque et il a refusé de participer à la foire de Zagreb. Pendant ce temps, les négociations entreprises à Belgrade par le gouvernement britannique en vue d'un accord commercial, se poursuivent dans un sens favorable.

Tito lui-même affiche un grand calme. Il a reçu M. Zilliacus, parlementaire britannique de tendance communiste, lui a déclaré que la Yougoslavie avait atteint en temps voulu les objectifs économiques fixés par le plan quinquennal et a terminé par ces mots : « Dans quelques années, il fera bon vivre en Yougoslavie. »

A Londres, le correspondant de la *Nation roumaine*, organe des anti-communistes roumains qui ont quitté leur pays, a interviewé Lord Vansittart et a recueilli de cette haute personnalité les prévisions suivantes :

« Je crois que le système soviétique peut s'effondrer entièrement. Politiquement, cela s'est déjà passé en Yougoslavie ; économiquement, le désastre et la faillite menacent de très près la Tchécoslovaquie et les quatre autres pays. Il n'y a pour les pays satellites qu'une seule chance d'éviter la faillite : c'est que l'Europe occidentale les aide. J'ai récemment dénoncé à la Chambre des Lords la futilité de nouveaux accords commerciaux avec ces pays. Si l'Occident ne les aide pas, ce n'est certainement pas la Russie qui peut les aider à construire leurs « plans » et « systèmes ». L'Europe, par conséquent, doit être prudente et éviter l'erreur de faire du commerce à tout prix. »

Enfin le *Monde* relate ainsi une déclaration faite sur la situation internationale par le Président Truman :

« Au cours d'une conférence de presse qu'il a tenue à Washington et dans laquelle il a évoqué les circonstances du déclenchement de la deuxième guerre mondiale, le président Truman a exprimé l'espoir que « la guerre des nerfs entre les gouvernements démocratiques et les pays sous influence communiste se termine par une reddition sans condition de ces derniers, de même que la guerre s'était terminée par la reddition de l'Allemagne et du Japon ».

« A un journaliste qui lui demandait ce qu'il entendait par « reddition sans condition » en ce qui concerne la guerre des nerfs, le président Truman a répondu « qu'il n'y avait aucune raison de s'étendre sur ces paroles qui étaient claires et sans équivoque ».

« Il a ajouté « qu'une fois la guerre des nerfs terminée, les Nations unies pourraient alors se charger de maintenir la paix pour plusieurs générations ».

MENUS-PROPOS

SEPTEMBRE A PARIS

La période des vacances n'est pas terminée et déjà l'aspect de notre capitale s'est modifié ; cela depuis que les premières heures de septembre ont commencé d'entamer la chaîne intacte de ses trente journées. Paris, en bon père de famille, chaque jour accueille avec sérénité le retour de ses enfants prodigues. Paris a l'expérience de tout son long passé ; il connaît surtout l'étendue de son pouvoir, il sait que cette grande famille qui lui revient ivre de bains, d'azur et d'espace subira à nouveau et pour de longs mois l'emprise de sa séduction.

Un peu partout les persiennes et les volets ouvrent leurs bras de fer ou de bois au soleil, et celui-ci s'empresse de répondre à cette invitation en répandant dans chaque intérieur quelque beau et dernier rayon qui aidera les citadins de retour, à garder longtemps la richesse nouvelle de leurs souvenirs. Et si pendant le jour, le bruit de l'autobus ne charme pas leur oreille aussi bien que l'eau clapotant autour d'un léger canoë, si le crissement d'un frein ne peut leur faire oublier la chanson murmurante de grands peupliers, si le soir venu, leurs yeux se refusent à comparer la lueur crue des globes électriques à la douce lumière d'une aube radieuse, du moins leur restera-t-il l'espérance que pendant leur sommeil, les Rêves et les Songes apporteront à leurs mémoires encore frémissantes, le parfum des foins coupés aussi bien que celui de la vague écumeuse toute chargée d'algues et de goémons, à moins que ce ne soit celui d'une roseraie en plein épanouissement. Tandis que petit à petit chacun se réadapte à une vie laborieuse, d'autres, fidèles à la tradition sont restés près des clairières et des bois portant allègrement bandoulière et bottes de cuir, et avec précaution l'arme qui, en cette année d'incendies, pourrait devenir fatale. Ils se souviennent, ces chasseurs modernes, que sagesse et modération étaient les deux grands principes des Anciens, principes que connaissent et qu'appliqueront pour une autre raison deux Français pleins de clairvoyance : M. Petsche et M. Baumgartner, là-bas, au loin, à Washington.

***

Dans un des plus vieux quartiers de Paris, il est un musée célèbre, le musée Carnavalet. Ce musée abrite depuis quelques mois une nouvelle exposition : *Chapeaux d'hier et d'aujourd'hui* ou mieux *Deux siècles de chapeaux français.* A chaque fois qu'il franchit le seuil fameux de la rue Sévigné, il semble au visiteur qu'il commet une violation, il a l'impression qu'il force les portes d'un immense reliquaire. C'est que tous les costumes, toutes les parures qui s'y trouvent exposés ont gardé en leurs plis silencieux ou en leurs chatoiements discrets une parcelle de l'âme de tous ceux qui aimèrent s'en revêtir. En cette demeure le passé s'empare du visiteur, le subjugue, l'ensorcelle; il a à la fois la douceur de la vague expirante,

la ténacité du lierre, la mélancolie des beaux soirs. La nouvelle exposition, exposition charmante, bien que née d'hier possède déjà tout le charme de ses sœurs aînées. Nous le devons au goût très sûr de Mme Annie Beaumel, c'est du moins Mme Jane Blanchot qui nous l'apprend dans une préface pleine d'esprit. Après avoir lu les lignes de Mme Jane Blanchot dans lesquelles tout est dit et bien dit sur l'Art de la Mode, nous ne pouvons rien ajouter sur cet accessoire indispensable à toute beauté féminine : le chapeau.

Mais nous dirons tout le grand plaisir que l'on a d'aller de vitrine en vitrine, d'admirer ici un grand chapeau de paille garni de soie brochée remontant au XVIIIe siècle, là un chapeau de satin rose, avec garniture de plumes d'autruche « à la Ourika », non loin d'un chapeau d'amazone, haut de forme, commencement du XIXe siècle, don de Mme Pierre Lebaudy ; nous verrons une capote de taffetas lilas garnie de gaze, d'épis et de feuillage, à peu près de la même époque que le précédent, provenant de la collection de Mme E. de Galéa. A côté de nombreux chapeaux pour dames genre « bibi » dont l'un en crin ajouré est garni de dentelle noire et de lilas blanc, un second sur un fond de raphia vert-olive nous offre l'enchevêtrement d'une garniture de tulle noir, de paillettes et de giroflées ; un troisième en paillasson rose se trouve orné d'une raide et haute coque de velours marine. Nous voyons toutes sortes de chapeaux pour hommes : Cronstadt, Gibus, mail-coach, melon ; on voit même un superbe haut de forme ayant appartenu à Béranger. Les élégantes devant les chapeaux les plus nouveaux, ceux de cette année, ne pourront que s'extasier. Il serait vraiment difficile de porter un jugement, de montrer une préférence ; à côté de cette capote fleurie en liserons et fleurs d'oranger si jolie, nous verrons une superbe coiffure en paradis feu, et l'on trouve que rien n'est plus seyant que cette capote en paille vert bronze garnie de velours rouge si ce n'est un grand chapeau de tulle gris garni d'iris, de pavots et de chardons.

Et en se retirant l'on pense à toutes ces prêtresses de la Mode qui reçurent dès leur naissance un don incontestable, celui de la création. Et si, telle nous apparaît comme la descendante de Phidias, nous aimons croire que cette autre aux yeux de lin dut être apportée sur terre par Zéphir lui-même, et que toutes eurent les fées et les bons génies pour parrains et marraines. Mais il nous semble que cette démonstration prendrait un air de fête, si en bonne place, on pouvait y ajouter un chapeau d'homme, un simple canotier de paille qui apporterait avec lui beaucoup plus qu'un air de music-hall : il serait à la fois le symbole du goût parisien et de la fantaisie française.

***

Au moment où s'achève ce numéro de *La Revue*, nous apprenons la disparition subite d'Edmond Jaloux, dont la fin rapide afflige ses nombreux amis. C'était un lettré de grand mérite, qui laissera parmi ses confrères la réputation d'un homme courtois, indépendant, et profondément attaché aux choses de l'esprit. Ses romans attestent son goût de la fiction, sa recherche d'un monde non réel, meilleur peut-être que le monde réel, plus pittoresque en tous cas, plus plaisant et plus poétique : on y sent à la fois l'influence d'Henri de Régnier et l'influence de quelques écrivains anglais. Comme critique, Edmond Jaloux a écrit une œuvre considérable et pénétrante. Il s'intéressait à toutes les formes de l'art littéraire, et il a beaucoup contribué à nous faire connaître des écrivains étrangers. Depuis quelques années, il vivait une grande partie de l'année en Suisse, à Lutry, près de Lausanne. Il aimait le beau paysage du lac. Il aimait aussi la vie intellectuelle d'un pays qui se trouve au carrefour de plusieurs cultures et qui est attentif à toutes, en restant cependant lui-même. Il s'y recueillait, lisait beaucoup, et quand venait l'époque où l'Académie française décerne ses prix, Edmond Jaloux, curieux des œuvres de ses cadets, ne manquait jamais de faire connaître au cours des séances des com-

missions ce qu'il jugeait avoir découvert de mieux. Récemment il avait entrepris d'écrire une histoire de la littérature française, dont une partie importante a déjà paru, et dont la suite est probablement dans les manuscrits qui reposaient sur sa table de travail, quand il a succombé brusquement. Tous ceux qui l'ont connu ne le verront pas partir sans un douloureux regret.

***

Un décret qui a paru au *Journal Officiel* du 2 septembre a défini ainsi les armoiries de la Ville de Paris :

« Les armoiries de la Ville de Paris sont réglées ainsi qu'il suit : « De gueules, à la barque antique équipée d'argent, voguant sur une onde du même ; et du chef d'azur, semé de fleurs de lys d'or, l'écu surmonté d'une couronne murale sommée de quatre tours d'or, contenue de la devise : *Fluctuat nec mergitur*, et accosté de deux branches de sinople (chêne et laurier) croisées en pointe et liées de gueules par un ruban de même auquel sont appendues en pointe l'étoile de la Légion d'honneur, à dextre la croix de la Libération, à senestre la croix de guerre, toutes trois au naturel. »

La précédente modification des armoiries de Paris remontait au 14 février 1924.

***

L'Académie Goncourt a perdu son doyen en la personne de Lucien Descaves qui vient de mourir à l'âge de quatre-vingt-huit ans. Ce probe écrivain, qui était volontiers bourru, et même réfractaire, était en raison de son caractère et de son talent, respecté même de ceux qui ne le goûtaient pas sans réserve. Il a débuté par le naturalisme, on est tenté de dire par le naturalisme outrancier. Il a continué et il a achevé sa carrière par des œuvres émouvantes, douloureuses, où se devine une profonde pitié humaine. Des livres comme *La Colonne*, *Philémon vieux de la vieille* sont de véritables tableaux historiques, où se trouvent peintes certaines heures de la vie de Paris. Plus tard, des comédies comme *l'As de Cœur* et *Le Cœur ébloui*, et enfin les *Mémoires d'un Ours* ont montré comment s'alliaient chez Descaves un sens comique aigu et un certain attendrissement. Il avait travaillé avec Maurice Donnay et écrit avec lui *La Clairière*. Le monde des Lettres apprendra avec tristesse la disparition d'un des vétérans de la littérature qui a sa place dans l'histoire d'un demi-siècle.

IL Y A CENT ANS

L'Assemblée étant en vacances, la session des Conseils généraux a retenu l'attention du public. Bien que les Conseils généraux n'aient pas d'attributions politiques, leurs vœux sont intéressants : ces assemblées départementales vivent au contact de la population et connaissent ses besoins. La situation financière a particulièrement paru préoccupante, et l'assiette de l'impôt donne du souci à tout le monde. D'une manière générale, les Conseils généraux se prononcent contre *l'income-tax* et redemandent les impôts abolis, ceux sur la boisson, sur le sel, sur l'échange des lettres. Il y a même des départements vinicoles qui sont partisans de l'impôt sur les boissons.

Un sujet qui soulève bien des passions inquiète aussi les conseillers généraux : c'est la revision de la Constitution. La province a l'impression que Paris lui a fait cadeau d'une Constitution bâclée et que la réélection du président après un délai trop court entretient une agitation perpétuelle. Les Conseils généraux ont été discrets et pour la plupart n'ont pas insisté. Quelques-uns ont cru cependant opportun de manifester leur opinion. Dans l'Aube, M. Casimir Périer a prononcé

quelques paroles qui sont d'un homme politique. Dans la Marne, il y a eu également une indication très nette. La Gironde a été plus loin. Dans un rapport, elle a réclamé plus de stabilité du pouvoir exécutif. « Vous n'avez qu'une Chambre législative au lieu de deux, dit le rapport : les lois n'en sont pas mieux faites ni leur préparation plus éclairée, enfin du moins on fait des lois. Mais ce n'est point tout cela qui fait vivre un peuple. Pour qu'il vive, c'est-à-dire pour que le travail ne manque à aucun bras, l'argent à aucune industrie, il faut qu'il ait de la sécurité et de la confiance, il faut qu'il croit au lendemain. » La Commission a pensé qu'il valait mieux signaler le danger tout de suite et songer aux améliorations nécessaires à l'activité du pays.

***

Le Président de la République a écrit au sujet de l'affaire de Rome une lettre qui est commentée attentivement par une grande partie de la presse européenne. Il souhaite que le Pape accorde une amnistie générale et qu'il organise dans les États pontificaux une forme libérale de gouvernement. Cette question cause une certaine agitation dans les chancelleries. En allant à Rome, après l'assassinat de M. Rossi, en envoyant le général Oudinot et ses soldats, la France a eu pour souci de mettre fin à un état révolutionnaire, et de permettre au Pape de rentrer dans ses Etats. Mais elle a toujours eu la pensée que le Pape, comme souverain temporel, devait tenir compte des événements et faire preuve de libéralisme. Le Pape a quitté Gaète pour Portici. La politique de son entourage paraît assez incertaine encore.

***

La Russie et l'Autriche ont fait une démarche pressante à Constantinople, pour que la Porte décide l'extradition des réfugiés russes et polonais qui après la défaite de la Hongrie ont demandé l'hospitalité turque. Le Sultan avec beaucoup de naturel et de fermeté, a répondu par un refus absolu. Il compte que les ambassadeurs de France et d'Angleterre lui donneront leur appui et que, si besoin est, ils insisteront auprès de leurs gouvernements pour qu'une démarche soit faite auprès des gouvernements russe et autrichien.

***

M. Arban, aéronaute, qui était parti en ballon de Marseille à six heures du soir est descendu à deux heures et demie du matin à Stubini, près de Turin. Il a traversé l'Esterel à la hauteur de 4.000 mètres, et son thermomètre marquait 4° au-dessous de zéro. Il franchit ensuite les Alpes au clair de lune. Il avait froid et il prit le temps de souper. A cause des effets de lune sur la neige, il put se croire au-dessus de la mer. Il était en réalité au-dessus du Mont Viso. La vue du Mont Blanc et du Mont Rose lui fit comprendre ensuite qu'il était près de Turin. A deux heures et demie, il descendit dans un village situé près de Stubini, à six kilomètres de Turin, et passa la nuit dans une ferme où les paysans l'accueillirent aimablement. A Turin, il écrivit à sa femme pour la rassurer ainsi qu'à ses amis de Marseille ; il assista le soir à une représentation de *Louis XI.*

***

L'exposition des œuvres d'art ayant reçu des médailles et des ouvrages achetés par l'Etat vient d'ouvrir.

On remarque tout particulièrement la *Pénélope* de M. Cavalier achetée par M. Albert de Luynes. Parmi les peintres auxquels ont été données des médailles figurent le nom de MM. Théodore Rousseau, Gustave Courbet, Victor Dupré ; parmi les sculpteurs ceux de MM. Préault, Frémiet, Montagny. L'Etat a acquis des tableaux de Mme Rosa Bonheur, de MM. Biard, Boulanger, Chaplin, Corot, Daubigny, Hillmacher, Troyon, Yvon. Le ministère a en outre acheté une statue de Pradier, *Chloris caressée par le zéphir ;* un buste de Géricault par M. Calmels, et un buste de Royer-Collard par M. Soulacroix.

Imprimé en France. — Imprimerie E. PIGELET, 189-191, boulevard Voltaire, PARIS (XI°)
Dépôt légal n° 345 — 3° trimestre 1949. — Editeur n° 1
Le Rédacteur en chef gérant : L.-J. Arrigon.

Imprimé en France — Imprimerie E. Pigelet, 189-191, bd Voltaire, Paris (xie)
Dépôt légal n° 345 - 3e trimestre 1949 - Editeur n° 1

Le Rédacteur en chef gérant : L.-J. Arrigon